BOUCAR DIOUF

Sous l'arbre à palabres, mon grand-père disait... 2.0



les éditions LA PRESSE

Né au Sénégal, où il a étudié la biologie, Boucar Diouf arrive au Québec dans les années 1990 pour y faire un doctorat en océanographie. Scientifique, humoriste et animateur de radio et de télévision à Radio-Canada (*La nature selon Boucar*), il a aussi écrit plusieurs livres, entre autres les succès de librairie *Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces arbres* et *Boucar disait... Pour une raison X ou Y*.

Sous l'arbre à palabres, mon grand-père disait... 2.0

BOUCAR DIOUF

Sous l'arbre à palabres, mon grand-père disait... 2.0

ILLUSTRATIONS DE PHILIPPE BÉHA

LES ÉDITIONS LA PRESSE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Diouf, Boucar, 1965-
Sous l'arbre à palabres, mon grand-père disait... 2.0
Réédition.
Édition originale : Montréal : Les Intouchables, 2007.
ISBN 978-2-89705-658-2 (version imprimée)
ISBN 978-2-89705-659-9 (version PDF numérique)
ISBN 978-2-89705-660-5 (version ePub)
I. Titre.
PS8607.I68S68 2017 C848'.6 C2017-942115-8
PS9607.I68S68 2017

Présidente : Caroline Jamet
Directeur de l'édition : Jean-François Bouchard
Directrice de la commercialisation : Sandrine Donkers
Responsable, gestion de la production : Emmanuelle Martino
Communications : Annie-France Charbonneau

Éditeur délégué : Yves Bellefleur
Illustrations : Philippe Béha
Conception graphique et conversion en EPUB : Célia Provencher-Galarneau
Révision linguistique : Michèle Jean
Correction d'épreuves : Laurie Vanhoorne
Photos de l'auteur : Jean-François Lemire / Shoot Studio

L'éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition et pour ses activités de promotion.

L'éditeur remercie le gouvernement du Québec de l'aide financière accordée à l'édition de cet ouvrage par l'entremise du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, administré par la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC).

© Les Éditions La Presse
TOUS DROITS RÉSERVÉS

Dépôt légal — 4e trimestre 2017
ISBN 978-2-89705-658-2
Imprimé et relié au Canada

LES ÉDITIONS LA PRESSE
Les Éditions La Presse
750, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec)
H2Y 2Z4

Je dédie ce bouquin à mon grand-père dont la photo est sur la page couverture. Mon grand-père s'appelait Boucar comme moi. J'ai hérité de son amulette protectrice devenue un porte-bonheur indispensable à mon équilibre intérieur. En plus de mon grand-père, je dédie ce modeste livre à toutes les personnes âgées qui donnent leur leçon dans la seule école dont on ne décroche jamais : la grande école de la vie.



Avant-propos

MON GRAND-PÈRE DISAIT…

Avant de raconter une histoire, mon grand-père disait toujours : « Sachez qu'avec une seule main, on ne peut pas applaudir, et qu'avec un seul bras, on ne peut pas monter un palmier. On lie les vaches par les cornes et les humains par la parole. Une langue qui fourche peut faire plus mal qu'un pied qui trébuche. Comme l'oiseau se piège par les pattes et l'homme par la langue, il est parfois plus sage d'écouter que de parler. On est maître de sa parole avant de la prononcer, mais on peut en devenir l'esclave une fois qu'elle a quitté notre bouche. » C'était sa formule préférée pour mettre en évidence le rôle primordial de la parole chez les animaux sociaux que nous sommes.

Mon grand-père est l'homme qui a catalysé mes passions pour le conte et la sagesse populaire. Il n'était pas seul ! L'art de raconter des grands griots qui gravitaient autour de ma famille a aussi laissé des traces jusque dans mon ADN. J'ai écouté, jeune, ces grands paroliers manier le verbe avec brio pour le bien de tous. Donc, pour rendre hommage aux proverbes et contes philosophiques, outils langagiers et éducatifs de prédilection de ces maîtres de la parole, j'ai décidé de les insérer dans des textes racontant des étapes de ma vie. C'est une façon de faire que je trouve plus pédagogique que les recueils traditionnels souvent présentés comme des bottins téléphoniques de proverbes. Par la bouche de mon grand-père, vous découvrirez des maximes des quatre coins de l'Afrique épiçant des histoires de ma jeunesse dans les années 1970 au Sénégal, des anecdotes de ma vie québécoise qui parlent de choc thermique et de choc culturel, mais également des textes qui mélangent l'Afrique et le Québec pour mieux incarner mon identité d'aujourd'hui.

Si l’Afrique coule profondément dans mes veines, le Québec occupe aussi une place privilégiée dans mon cœur. C’est pour ça que j’aime me voir comme le trait d’union qui unit le Québec et l’Afrique dans le mot « afro-québécois ». Je me plais à jouer à l’entremetteur culturel qui essaye de catalyser une relation d’amour entre ses deux appartenances en misant sur la parole qui rassemble et tisse des liens. Ce livre s’inscrit dans cette philosophie de vie.

Chapitre
1

SAGESSE ET PAROLES DES ANCIENS

Amadou Hampâté Bâ disait :
« Les contes sont des histoires d'hier, racontées par les hommes d'aujourd'hui, pour les générations de demain. »



LA PAROLE QUI RASSEMBLE OU DIVISE

Si je cite souvent mon grand-père, c'est pour rendre hommage aux perles de sagesse cachées dans les proverbes qu'il aimait si bien décliner. Mais l'aïeul que je glorifie est un mélange de mon propre grand-père et de tous les autres vieillards que j'ai aimés, écoutés et lus pour assouvir ma soif de verbe. Je me suis créé un archétype de grand-père devenu le présentateur de ces enjoliveurs de la parole qu'on appelle les proverbes. Quand la parole se perd dans la banalité,

c’est grâce au proverbe qu’on lui donne de l’altitude. Je remercie tous ces grands griots et raconteurs d’histoires qui, surtout dans ma jeunesse, ont nourri si généreusement ma soif de belle parlure. À cette époque, j’ai rarement vu mon père s’adresser directement à une assemblée. Il était toujours flanqué de son ami griot à qui il soufflait son message. Le parolier redirigeait alors ses propos vers la foule en prenant soin au préalable de l’envelopper dans un contenant poétique ou humoristique. Cela permettait au verbe d’appeler les profondeurs et de faire germer les émotions des auditeurs. Traditionnellement, dans nos sociétés, c’est à la caste des griots que revenait le devoir de jouer de la musique, de raconter des histoires et de retenir la généalogie. Dans les familles de griots, on se transmettait alors les connaissances musicales et historiques pour que les jeunes apprennent très tôt à manier le verbe de façon magistrale pour séduire et émouvoir leurs auditeurs et admirateurs.

Mon grand-père n’était pas un griot, mais il était très éloquent. Lorsqu’il prenait la parole sous un arbre à palabres, il insistait souvent sur le rôle multifonctionnel du langage. Il parlait de la parole qui divise, de celle qui rassemble, de celle qui écorche et de celle qui calme. Quand l’oralité est au centre de la vie sociale, il est normal que la parole soit sacralisée. En plus des sages inconnus qui sommeillent dans cet ancêtre composite qui m’accompagne, il y a ces anciens plus connus comme Amadou Hampâté Bâ, auteur de la célèbre maxime qui dit qu’en Afrique, un vieillard qui meurt est un peu comme une bibliothèque qui s’enflamme. Il y a aussi des personnes comme Nelson Mandela, qui, de son Afrique natale, a éclairé la planète entière en criant toujours sa joie de vivre malgré l’adversité. En liberté comme à la présidence, et même pendant ses 27 années de galère en prison, Mandela a constamment prêché le pardon et la réconciliation avec ce sourire désarmant, même pour ses ennemis les plus redoutables. S’il est vrai, comme le disait mon grand-père, qu’un homme n’est vraiment mort que lorsque les vivants l’ont oublié, ce tracé sinueux qui l’a mené

de la prison à la présidence restera à jamais une source pour étancher la soif des nouvelles générations. Mandela, c'était l'aiguille qui a toujours rapiécé par la parole la plaie encore ouverte qui gangrène une société sud-africaine meurtrie par des décennies de politiques ségrégationnistes. Mandela, c'est celui qui a tendu la main sans accepter de se faire tordre le bras. C'est ce lucide qui savait que la langue pouvait réussir là où les armes avaient failli. Il était un grand-père inspirant pour tous.

Dans ma société sérère du Sénégal, quand un grand homme s'éteint, on dit parfois *Pak mak a Yéna*, ce qui veut dire « un grand baobab s'est effondré ». Et pour remercier ce défunt géant de la savane d'avoir, de son vivant, mis le bien de sa communauté avant ses ambitions personnelles, on a coutume d'organiser une grande célébration pour perpétuer sa mémoire. L'éléphant meurt, mais ses défenses demeurent. Voilà pourquoi il faut continuer à faire raisonner les dires de ses anciens pour les générations futures.

LA MAUVAISE PAROLE LAISSE DES TRACES

Il y a des fois où la démonstration est la seule façon de mettre de la lumière sur ce que la simple parole n'arrive pas à visualiser. La sagesse occidentale ne reconnaît-elle pas d'ailleurs qu'une image vaut mille mots ? C'est ce proverbe que ma sœur Satou a expérimenté à l'âge de 14 ans. Elle avait alors reçu une leçon de mon grand-père dont elle se souvient encore. Entre ma sœur adolescente et ma mère ayant le même caractère, la tension était souvent au rendez-vous. Deux charges de même signe se repoussent, nous dit la loi de la physique des atomes. Disons qu'il y avait plus souvent des explosions nucléaires que des atomes crochus entre les deux.

Un jour que Satou s'insurgeait durement contre ma mère qui venait de la chicaner, mon grand-père qui voulait la rappeler à l'ordre l'interpella :

— Pourquoi es-tu si violente de la langue avec ta mère ?

— C’est elle qui est méchante. Elle n’arrête pas de me critiquer.

— Si ta mère te critique, c’est justement pour faire de toi une meilleure personne, Satou. Elle ne mérite pas d’être traitée comme tu le fais. C’est quand le bois est vert qu’on le redresse pour lui donner une belle forme. Quand tu seras grande, tu deviendras du bois sec et on ne peut pas redresser une branche desséchée sans la casser.

— Je le sais. Seulement, quand je suis en colère, je suis incapable de me contrôler. Mais je lui demande toujours pardon quand ma colère est passée.

— C’est bien de demander pardon à une personne qu’on a blessée. Mais travailler sur soi pour ne pas refaire la même bêtise est encore plus louable.

Grand-papa entra ensuite dans sa chambre et revint avec une lance dans la main.

— Est-ce que vous allez à la chasse ? lui demanda Satou.

— Non, je voudrais te montrer quelque chose. Tu vas prendre cette lance et la projeter sur le tronc de ce baobab de toutes tes forces comme si l’arbre était un gibier.

— Pourquoi voulez-vous que je fasse cet exercice alors que je n’ai jamais touché à une lance ?

— Vas-y, fais ce que je dis et tu comprendras.

Satou visa alors le tronc du baobab avec la lance et y envoya violemment le projectile.

— Maintenant, retire la lance du tronc, demanda grand-père.

Après l’avoir ôtée, Satou remarqua le trou énorme qu’elle y avait laissé.

— Tu vois, lui expliqua mon grand-père. Tu viens de retirer cette lance avec laquelle tu as blessé profondément cet arbre, mais la plaie que tu lui as infligée restera sur son tronc pendant très longtemps encore. Chaque méchanceté lancée

à ta mère atteint ainsi directement son cœur. Et tu as beau essayer de la retirer en lui demandant tous les pardons du monde, son cœur en gardera la blessure longtemps avant de se refermer.

Par cette variante d'un conte qu'on croit originaire des pays du nord du Sahara, voilà comment mon grand-père avait réussi à enseigner à ma sœur que la parole pouvait être comparable à une balle de fusil : une fois sortie de la bouche, on ne peut plus rien faire.

QUAND LE PROVERBE DEVIENT UNE ARME DE COMBAT

En famille, disait mon grand-père, il faut ménager une petite place pour la chicane et une grande place pour la réconciliation. Et grand-papa mettait en pratique sa propre sagesse, car lorsque venait le temps de la querelle avec ma grand-mère, la délicatesse était toujours au rendez-vous. Ma grand-mère était la première femme de mon grand-père polygame. Quand il a entrepris de fréquenter sa future deuxième femme, cette veuve avait 50 ans et lui, 70. Ma grand-mère, sentant la menace, fit une crise de jalousie et décida de faire ce que les Américains appellent une frappe préventive pour connaître la vérité. Une altercation que j'ai un peu québécisée pour la circonstance.

Un jour, devant toute la famille, elle avait demandé à mon grand-père, qui s'appelait aussi Boucar :

— Ce n'est pas parce que l'amour est aveugle qu'il faut tâter à tout bout de champ comme un toton. Qu'est-ce qu'il y a entre toi et cette femme, Boucar ?

— Il n'y a rien entre cette femme et moi. Je suis un homme fidèle et tu le sais.

— Il y a un Blanc qui disait que le chien est le symbole ultime de la fidélité et, pourtant, nous le tenons en laisse. Qu'est-ce qu'il y a entre toi et cette femme, Boucar ?

— Rien, je te dis !

— Ne me prends pas pour une imbécile. Si tu vois un singe comme toi en bas d'un arbre, de deux choses l'une : il vient juste de descendre ou, alors, il se prépare à monter. Qu'est-ce qu'il y a entre toi et cette femme, Boucar ? Son gros derrière agit sur les hommes du village comme un démarreur à distance et tu ne peux échapper à cette réalité.

— Il n'y a rien entre moi et cette femme.

— Tout ce qui l'intéresse, cette femme, c'est ton argent, Boucar. Si l'argent poussait au sommet des cocotiers, elle n'hésiterait pas à épouser un singe. Qu'est-ce qu'il y a entre toi et cette femme ?

— Il n'y a rien entre cette femme et moi.

— Dis-moi Boucar, à quoi ça sert à un vieillard édenté de saliver pour les rondeurs d'une pomme ?

Là, mon grand-père insulté a répliqué par la bouche de ses canons :

— N'oublie jamais, ma femme, que le totem de ma famille, c'est le lion. Et un lion a beau être édenté, sa tanière ne sera jamais un lieu de repos pour une gazelle.



À partir d’ici, les choses se sont vraiment gâtées, et ma grand-mère nous a dit :

— Les enfants, éloignez-vous, je vais sortir les armes de destruction massive et montrer à votre grand-père qu’à la danse nuptiale, le lièvre et l’éléphant ne peuvent pas être partenaires.

Mais pour éviter que l’escalade de la violence culmine, nous avons préféré rester pour les forcer à signer l’armistice. Ce qui n’était pas bien difficile car, comme le disait mon aïeul, l’amour et la rancune ne cohabitent pas longtemps dans le cœur de deux personnes qui s’aiment depuis si longtemps.

PAS DE MÉDECIN POUR GUÉRIR DE LA MORT

Mon père adorait les vaches et un jour il m’a fait comprendre que le deuil d’un animal n’était pas quelque chose de banal. Son zébu adoré, nommé Poulo, est mort accidentellement étranglé par la corde qui l’attachait à un pieu. Lorsque, le

lendemain matin, mon père a trouvé l'animal inerte, il était complètement démoli. Si bien qu'un mois après le passage des vautours ne laissant que la carcasse, papa est revenu à la maison avec le crâne de la bête arborant encore ses longues cornes. Il l'a ensuite installé dans sa chambre, malgré l'odeur persistante de charogne. C'était sa façon de se soigner, de vivre son deuil. Et toute la famille savait qu'il était interdit de contester la normalité de cette décoration inusitée et malodorante trônant près de son lit. Entre Poulo et mon père, c'était la grande affection. Mon père aimait les vaches à tel point qu'il déclamait des poèmes anciens à son taureau lorsqu'il l'entendait meugler en aiguisant ses cornes dans une termitière. L'élevage a toujours été pour lui une activité plus sentimentale que mercantile. Je me souviens d'une nuit où nous avions organisé une battue pour retrouver papa parce qu'il ne voulait pas abandonner un vieux zébu, enlisé dans la boue. Pour protéger cette vache sans force, il était prêt à risquer sa vie dans une brousse où rôdaient des hyènes.

Le seul contact visuel avec ces animaux harmonise les chakras de papa. C'est peut-être pour cette raison que certains de nos anciens voyaient dans la vache un don du Créateur. Nous ne sommes pas les seuls éleveurs de zébus en Afrique à voir une dimension sacrée dans la vache. Nos cousins les Massaïs pensent aussi que le zébu est un esprit qui leur a été confié par le Créateur. Adorateurs de ces animaux, ils les considèrent alors comme des canaux de communication avec le maître de la création. Chez les pasteurs du Rwanda et du Burundi, c'est la beauté de la vache qu'on chante. Ainsi, quand un jeune homme dit à une jeune femme qu'elle a des yeux de vache, c'est qu'elle a des yeux magnifiques. Au Québec, un copain rwandais a appris à ses dépens que les Québécoises ne sont pas sensibles à ce compliment : il est reparti du bar avec un œil au beurre blanc et une face de bœuf !

Papa est un travailleur acharné qui rappelle à qui veut l'écouter qu'un vrai paysan ne doit pas voir les poules. Il doit se lever avant le champ du coq et ne

revenir à la maison que lorsque les volatiles somnolent dans les poulaillers. Quand il n'était pas aux champs, le plus grand plaisir de mon paternel était de suivre son troupeau de vaches dans les pâturages. Malheureusement, il y a quelques années, il a attrapé la bactérie mangeuse de chair, mais ne voulait pas avoir de traitements. Quand je lui ai demandé pourquoi il refusait de se faire soigner, il m'a répondu : « Quand on a 80 ans en Afrique, il faut considérer chaque minute de sa vie comme du temps de prolongation. Les médecins sont là pour guérir de la maladie, mais pas de la mort. Ils sont un peu comme les toits de nos cases qui nous protègent de la pluie, mais ne garantissent pas grand-chose contre le tonnerre. » Mes frères, ne pouvant plus le voir souffrir, ont réussi à le persuader de se faire amputer le pied à la hauteur de la cheville. Mon père fait partie de ces chanceux ou de ces privilégiés convaincus que lorsque la lumière de la vie s'éteint, elle n'installe pas la pénombre pour de bon. Pour celui qui a aimé et fait du bien autour de lui, de l'autre côté, au pays des ancêtres, un nouveau soleil se lèvera pour l'inonder de ses rayons.

En plus de toutes les personnes que tu as aimées, quand tu partiras, je te souhaite, papa, de retrouver dans ton paradis tous les bovidés à longues cornes qui t'ont procuré tant de bonheur ici-bas. Sans tes vaches, je suis convaincu que ton ciel sera bien imparfait. Mais en attendant, profite de ces animaux au museau humide que tu soignes encore juste pour le plaisir de plonger ton regard dans leurs beaux yeux et apaiser ton anxiété. S'il est vrai comme le disait mon grand-père que là où on s'aime, il ne fait jamais nuit, les regards des vaches continueront à éclairer ta vie pendant tes prolongations qui se poursuivent pour notre plus grand bonheur.

« CHEZ NOUS ON NE DONNE PAS, ON PARTAGE »

Ce proverbe, originaire de l'Afrique du Nord, aurait certainement beaucoup

séduit mon grand-père qui disait aussi que le partage était le plus grand catalyseur de paix sociale. Si je compare le Québec et les États-Unis sur ce point, je ne peux que lui donner raison, une fois de plus. Le Québec est une des régions les plus pacifiques du monde occidental et le partage de la richesse y est pour quelque chose. Cette paix sociale, nous la devons à une tradition de décideurs politiques, eux qui savaient que si économie et social-démocratie ne marchent pas main dans la main, l'instabilité sous toutes ses formes les rattraperait dans le détour. Pour s'en convaincre, il suffit de constater combien la violence et la peur de l'autre sont endémiques chez nos voisins du sud, vivant pourtant dans la plus grande économie de la planète. Cette paranoïa collective explique sans doute qu'aujourd'hui, aux États-Unis, il y a presque autant d'armes que d'individus et que les plus privilégiés s'enferment dans des forteresses pour réussir à fermer l'œil la nuit. Entre havres de paix et prisons dorées, mon grand-père dirait certainement que la maison la plus sécuritaire est celle qu'on peut laisser ouverte. Il ajouterait que là où les riches doivent s'enfermer à double tour, la liberté est aux pauvres.

« Ne sais-tu pas, disait l'ancien, que celui qui ramasse sans compter ne fait que moissonner pour ses héritiers ? Tu as beau regarder les gens de haut, bientôt sonnera pour toi la cloche du royaume des cieux, et dans cette étroite surface de terre profonde de 1,5 mètre qui t'accueillera, même les chiens du village marcheront au-dessus de toi. Que retiendront alors les vivants de ta personne qui dormait sur cette fortune démesurée pendant que des millions d'enfants et de femmes mouraient de faim à côté de toi ? Ne comprends-tu pas que s'il n'y a pas de poche cousue sur les linceuls, c'est certainement parce qu'on n'amène pas l'argent au pays des morts ? Dans les registres de l'immortalité, seuls ceux qui par leur bonté ont semé le bien récoltent une place privilégiée dans le cœur des gens. Le lignage qui va s'éteindre, lui, s'emmure et se chauffe au feu de bois pendant que dehors le soleil brille. La peur de perdre son privilège finit par lui

coûter ses liens sociaux et les gens autour de lui. Triste est alors le sort réservé à celui ne sachant pas que bien avant les médicaments, l'humain restera toujours le meilleur remède pour son prochain. »

CE QUI EST PLUS IMPORTANT QUE LA CROISSANCE ÉCONOMIQUE

Les paramètres économiques comme l'équilibre budgétaire, le produit intérieur brut et la croissance ont beau paraître savants, ils ne mesurent pas tout ce qui fait la vie. Il y a bien longtemps, malgré son jeune âge, Robert Kennedy a prononcé sur le sujet des paroles devenues bien célèbres. Une tirade remplie de sagesse qui rendrait probablement jaloux le grand Ndongo Dia, qui était le griot le plus spectaculaire dans le cercle d'amis de mon père. Quand il prenait la parole sous un arbre à palabres, même les oiseaux se taisaient dans le feuillage pour mieux écouter. Voilà ce que disaient parfois les anciens des grands orateurs de son calibre. À la façon de ces grands orateurs, Robert Kennedy a dit en 1968 ces paroles qui méritent d'être rappelées à tous les décideurs politiques qui ne comprennent pas que la concentration des richesses entre les mains d'une toute petite minorité mène le capitalisme et la terre entière vers un mur. Tout laisse penser que nous sommes arrivés aujourd'hui à ce que mon grand-père appelait le complexe de la poule du voisin. Il racontait que si grande est la richesse d'un roi, une fois sorti de son palais, il verra une poule qui ne lui appartient pas. Alors si, insatiable, il veut avoir toutes les poules, il finira par affamer ses concitoyens pour nourrir son ego. C'est là, ajoutait-il, que la paix sociale écope, car les gargouillements de la faim sont souvent les tambours de guerre qui ont galvanisé bien des révolutionnaires de cette planète.

C'est cette dérive indissociable du capitalisme sauvage que Robert Kennedy exprimait en ces termes : « Notre PIB inclut aussi la pollution de l'air, la publicité pour le tabac, les systèmes de sécurité qu'on installe pour protéger les

habitations, le coût des prisons où on enferme ceux qui réussissent à les forcer, la destruction des forêts, la production du napalm, des armes nucléaires et des voitures de police blindées destinées à réprimer des émeutes dans nos villes, ainsi que les émissions de télévision qui glorifient la violence dans le but de vendre les jouets correspondants à nos enfants. Mais dans ce savant calcul du PIB, on ne tient jamais compte de la santé de nos enfants, de la qualité de leur instruction, ni de la gaieté de leurs jeux. Le PIB ne mesure pas la beauté de notre poésie, la solidité de nos mariages, la qualité de nos débats politiques, l'intégrité de nos représentants, notre sens de la compassion et du dévouement envers notre pays. Le PIB mesure tout, sauf ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. »

Il parlait entre autres de la famille, de la santé, de l'amour et de la solidarité avec les moins chanceux. C'est pour ça qu'au-delà de l'économie à tout crin, le bonheur d'un pays s'évalue aussi par son indice de solidarité et sa croissance inclusive qui sont à la base de cet immense privilège que nous avons de dormir en toute sécurité avec notre famille sans craindre une violation de domicile.

Et, n'en déplaise à tous les fanatiques de la productivité à tout prix, une société pacifique se construit en ralentissant parfois pour ménager ceux qui ont vieilli ou ont hérité de lourds bagages de vie les empêchant de suivre la cadence. Même le bonheur, disait le sage, il faut le partager si on veut vraiment le multiplier.

LA VALISE ET LE SAC À DOS

« Comme la vie peut être injuste, me dit un jour mon grand-père. Tout le monde trouve ce garçon bien monstrueux, mais personne n'a jaugé le poids de la valise héritée de sa famille. » Il parlait d'un homme qui avait des problèmes à cause des excès de colère qu'il faisait subir à ses enfants. Grand-père me raconta que cet homme, qui s'appelait Diomaye, traînait lui-même une lourde valise héritée de son propre père.

« Chacun de nous, continua-t-il, par son éducation et son histoire familiales, reçoit un pratique sac à dos de bonnes choses et une encombrante valise de choses moins désirables. Ces deux patrimoines influencent plus ou moins significativement notre destinée. En libérant nos mains, le sac à dos facilite notre cheminement dans la vie ; la valise qu'on traîne, elle, nous ralentit. Le père et le grand-père de Diomaye aimaient tous deux les plaisirs de la bouteille. Malheureusement, durant toute sa jeunesse, Diomaye a été violenté par un père alcoolique. Cette violence est installée dans les bagages de cette famille depuis deux générations. Aujourd'hui, le fils perpétue cette horrible tradition familiale avec ses propres enfants qui reçoivent ainsi, comme un témoin, le bâton avec lequel ils bastonneront plus tard leur propre progéniture. »

Si les traces de coups finissent par disparaître de la peau avec le temps, les empreintes invisibles qu'elles ont occasionnées dans les profondeurs de celui qui les reçoit restent indélogeables. Les violences physiques et verbales sont comme de lourds bagages qui s'empilent dans la valise de vie de l'enfant qui les subit. Et plus elles s'accumulent, plus traîner cette valise est pénible. Devenu adulte, celui qui est flanqué d'un tel poids aura besoin de beaucoup de courage et d'aide pour s'en départir. Pour cause, ces mauvais compagnons se mettent parfois à nous supplier et à nous rappeler qu'ils sont nécessaires, voire indispensables à notre vie ou à notre bonheur. Et, comme la peur de s'attaquer à ces indésirables est réelle, certains choisissent l'aveuglement. En négligeant ainsi de faire le ménage dans leur valise, ces parents compromettent la marche de leurs propres enfants. Toutes les prisons du monde sont des entrepôts de valises traînées par leurs locataires, lourdement chargés en y arrivant.

QUAND LE PROVERBE SE TROMPE

Même si j'appelle souvent mon grand-père à la rescousse, je dois avouer qu'il faut parfois aussi se méfier des aphorismes hérités des anciens et qu'on prend

souvent pour des certitudes sacrées et immuables. De ces sagesses contestables, il y a celles qui disent que le travail, c'est la santé et que le temps, c'est de l'argent. Si le seul travail acharné était garant de richesse, la terre appartiendrait aux ânes, disait mon grand-père. Il y a peut-être une part de vérité dans ces affirmations, mais, à mon avis, elles incarnent également deux grands outils linguistiques de propagande du capitalisme. Malheureusement, quand le proverbe trébuche, c'est la sagesse qui s'écrase dans toute sa grandeur, disait aussi mon grand-père.

Si le temps, c'est de l'argent, il faut peut-être commencer à taxer l'autre qui nous demande si on a une minute pour lui. Aujourd'hui, le travail est une valeur et la paresse est un vice qu'il faut combattre. Rester à ne rien faire quand il y a des choses qui doivent être accomplies, ce n'est pas bien. Pour comprendre l'origine lointaine de cette sagesse discutable qui fait de la paresse un vice, j'ai formulé cette hypothèse plus issue de mon esprit tordu que de la lucidité de mon grand-père. Je crois qu'il y a longtemps, certaines peuplades affamées allaient jusqu'à capturer des habitants du village voisin pour les manger. Le cannibalisme naissait ! Puis un jour, comme le disait un grand sage, quelqu'un s'est rendu compte qu'il était beaucoup plus rentable de faire travailler un captif pendant toute sa vie que de le manger en un seul repas. C'est là que le cannibalisme a probablement cédé la place au capitalisme. Ainsi, on est passé de la prédation de l'homme par l'homme à l'exploitation de l'homme par l'homme. Pour garder leur privilège, ceux qui profitaient de ce système capitaliste naissant ont fait du lobbying pour que la paresse devienne un péché. C'est ainsi que la Bible dit : « Va vers la fourmi, paresseux ; considère ses voies, et deviens sage ! » Ce préjugé favorable aux fourmis a été par la suite relayé par La Fontaine dans son conte très méprisant pour toutes les cigales et les musiciens de la terre.

Le problème, c'est que la fourmi, ce soi-disant modèle à copier, n'est pas aussi vaillante qu'on le croit. L'entomologiste Danielle Mersch, de l'Université de

Lausanne, a publié en 2013 un article très subversif sur le sujet. Elle a démontré qu'au sein d'une fourmilière, plusieurs espèces de fourmis se la coulaient douce. Elles étaient si oisives que la spécialiste ne propose rien de moins que de réécrire la fable de La Fontaine. Parce qu'il est dans l'eau, on ne sait pas que le poisson pleure, disait mon grand-père.



Même si l'attrait pour le sprint est devenu indissociable de notre mode de vie occidental, je refuse de courir toute ma vie, car le temps dans ma région s'étire un peu plus qu'ailleurs. Il est plus souple et ceux qui paniquent parce qu'ils en manquent se voient remettre les pendules à l'heure par les proverbes de la sagesse populaire. Tu as beau être pressé, disait grand-papa, tu ne pourras jamais commander à ton derrière de galoper devant toi. La seule chose que tu risques, c'est de te ramasser cul par-dessus tête. Les Blancs ont inventé la montre, mais n'ont jamais inventé le temps : voilà une réflexion plutôt exagérée qu'on

entendait souvent dans ma jeunesse. Je sais maintenant qu'il y a beaucoup de Blancs qui ont choisi d'être, malgré le diktat de l'avoir qui caractérise nos sociétés de consommation. C'est un choix qui n'est pas facile à faire. Sortir d'un peloton pour aller à son propre rythme est bien difficile quand on est pris au centre de cette masse.

« LE VIEUX, L'ADO ET L'ÂNE »

L'âne est un animal qui ressemble à un adolescent par son comportement. C'est une tête de mule reconnue pour sa génétique du trouble de l'opposition. Tous ceux ayant côtoyé un âne savent que tôt ou tard, même quand vous acceptez ses demandes, il va changer d'idée. Mon grand-père disait que la reconnaissance d'un âne est un coup de pied dans les testicules de son propriétaire. Si les animaux avaient un parlement, les ânes feraient une belle opposition officielle, car ils rejettent même leur propre proposition juste pour embêter leurs propriétaires. Si je vous parle ici de bourricot, c'est parce que je veux vous raconter une histoire de chez moi qui s'intitule *Le vieux, l'ado et l'âne*.

C'est l'histoire d'un jeune qui éprouvait un problème de personnalité. Il était très influençable. Un jour, son grand-père l'invita en voyage pour s'attaquer à son problème. Sans se soucier de la destination, le jeune homme monta sur le dos de son âne et chemina à côté du vieillard. Le jeune sur l'âne et le vieillard à pied, voilà nos deux voyageurs qui, après quelques minutes de marche, traversèrent un premier village où un homme s'écria : « Regardez ce jeune homme plein d'énergie qui voyage avec un vieillard, et c'est lui qui est sur l'âne. Honteux ! »

Dérangé par le commentaire, le jeune homme céda la monture à son grand-père. Le vieillard maintenant sur l'âne et le jeune à pied, ils traversèrent un deuxième village où un homme qui les voyait passer s'écria : « Les adultes de nos jours ne sont pas très avenants. Regardez ce monsieur qui voyage avec un enfant, et c'est lui, l'adulte, qui est sur l'âne. Honteux ! »

Dérangés par le commentaire, ils décidèrent de monter tous les deux sur l'âne. Les voilà traversant un troisième village où un homme qui les voyait passer s'écria : « Les humains d'aujourd'hui sont sans cœur. Pas un, mais deux voyageurs sur le dos d'un pauvre âne, comme si l'animal ne respirait pas. Honteux ! » Dérangés par le commentaire, ils décidèrent de marcher tous les deux à côté du bourricot.

Les deux cheminant à côté de l'âne, ils traversèrent un quatrième village où un homme qui les voyait passer s'écria : « Ce ne sont certainement pas ces deux cons qui ont inventé le bouton à quatre trous. Ils voyagent tous les deux en marchant à côté d'un âne comme si l'animal n'était pas une monture. Honteux ! »

Dérangés par le commentaire, ils décidèrent de transporter l'âne sur leurs épaules. C'est ainsi qu'ils traversèrent un cinquième village où un homme qui les voyait passer s'écria : « Depuis quand les humains transportent-ils les ânes ? »

Dérangé par le commentaire, le jeune remonta sur l'âne et son grand-père marcha à côté de lui. Et on revient à la situation de départ. « Tu vois mon garçon, dit le vieillard, la morale de notre histoire est bien claire : celui qui cherche toujours le consentement des autres vivra par procuration. Qui toujours écoute tous les donneurs d'avis suivra aussi le vent à la trace. » C'est ça aussi l'adolescence : on passe des années à chercher notre chemin sans réaliser qu'il faut des aînés pour nous aider à nous trouver!

MIEUX VAUT ÊTRE LA TÊTE D'UNE SOURIS QUE LA QUEUE D'UN LION

Dans le Sénégal de mon enfance, mon grand-père nous parlait souvent d'un temps, bien avant l'arrivée des premiers missionnaires, où régnait sur une petite province un roi particulièrement prétentieux et assoiffé de pouvoir. Disons qu'il

s’appelait Gwopego, car il était plus préoccupé par sa propre image que par les problèmes de son peuple. De plus, sa cour n’était habitée que par des subalternes chantant ses louanges. C’était surtout, comme le disait mon grand-père, des gens qui trouvaient que les flatulences du souverain sentaient la vanille. On place des compliments comme on arrose un arbre fruitier dans le but de récolter un jour. Telle est la devise de tous les gens dont le slogan est : *si on ne peut l’obtenir en criant, mieux vaut essayer en léchant*.

Un jour, lorsqu’on attendait le roi Gwopego sous l’arbre à palabres, il justifia son retard en proclamant à la population qu’en traversant la rivière le ciel s’était mis à s’effondrer, le contraignant ainsi à repousser la voûte céleste loin de son royaume. Après sa fracassante révélation, ses partisans se mirent à chanter un hymne composé à l’improviste pour le roi chasseur de ciel. Tous chantaient, sauf un incorruptible nommé Fari qui profita de la situation pour dire au souverain : « Votre Altesse, l’œil ne porte pas de charge, mais il sait reconnaître ce que la tête est capable de supporter. » Sans être choqué, Gwopego se tourna et lui répondit : « Je sais que tu n’as pas beaucoup d’affection pour moi. D’ailleurs, j’ai plusieurs fois pensé te chasser de mon royaume. Mais j’ai une meilleure solution. Je vais te donner des vaches et du pouvoir et, en échange, tu obéiras à mes ordres, tu deviendras mon ami et tu chanteras mes louanges. » « Je ne veux pas de votre richesse parce que mon propre père m’a appris que lorsque ramasser devient facile, se baisser devient difficile », répliqua Fari. « Et de votre pouvoir, je ne veux pas non plus, parce que je suis convaincu qu’il est préférable d’être la tête d’une souris que la queue d’un lion. Je n’ai pas besoin non plus de votre richesse pour cheminer dans la vie. Tout comme les feuilles de bananier n’ont pas besoin de tam-tams pour danser. Votre Altesse, le grillon ne tient-il pas dans une main ? Pourtant, cela ne l’empêche pas de se faire entendre dans toute la prairie », ajouta Fari devant le roi qui commençait à perdre patience.

— Si tu veux me défier, libre à toi ! Cependant, rappelle-toi que même si une

graine réussit à germer sous un baobab, elle mourra arbrisseau, rétorqua le roi.

— Vous avez peut-être raison, Votre Altesse, mais vous savez aussi qu'un baobab a beau être énorme, il provient d'une minuscule graine au départ.

Sur ce, Gwopego demanda à ses gardes de mettre le vieux Fari en prison pour une semaine. À la fin de la sentence, il envoya un messager à la prison pour lui dire qu'il allait retrouver la liberté à condition qu'il renonce à la parole et qu'il quitte le royaume. C'est là que l'indomptable prisonnier se mit à réfléchir sur la meilleure façon de dire au monarque ses dernières pensées. Juste avant sa sortie de sa prison, il décida de se faire quatre tresses sur la tête. Il savait en effet que cela intriguerait le souverain et que ce dernier voudrait en apprendre plus sur cette parure atypique. Effectivement, quand le roi aperçut le prisonnier s'éloigner avec ses quatre tresses sur la tête, il s'empressa de lui demander de s'expliquer. Il craignait que de la sorcellerie soit cachée dans cette coiffure et que le vieux récalcitrant veuille lui jeter un sort avant de partir.

— Cette coiffure, répondit Fari, est une pratique initiatique que j'ai héritée de mon père. Chacune des tresses représente une pensée qui m'est très chère.

— Puis-je savoir les pensées cachées dans tes tresses ? demanda le roi.

— Votre Altesse, la première tresse dit que ce n'est pas parce qu'un morceau de bois est resté longtemps dans une rivière qu'il va se transformer en crocodile. La deuxième tresse affirme que le mensonge a beau faire une semaine de route, la vérité finit toujours par le rattraper en une journée. La troisième dit que la vérité est comme du piment : elle pique les yeux, mais ne les crève pas. Enfin, la quatrième tresse rapporte que les hautes herbes peuvent avaler les pintades, mais ne peuvent avaler leurs cris.

Voilà comment le vieux avait donné la leçon au roi avant de s'évanouir dans la nature. Depuis, la tradition parle de lui comme de l'homme dont la parole au-delà des oreilles charmait le cœur et l'esprit.

LA SAGESSE DU COLIBRI

Un jour, dit une légende d'Amérique du Sud, il y avait un grand feu qui ravageait la forêt et tous les animaux, complètement dépassés, regardaient sans rien faire. Seul le colibri faisait des va-et-vient entre une petite mare et le brasier sur lequel il faisait tomber l'unique petite goutte d'eau qu'il pouvait transporter avec son bec. Après un certain temps, un tatou, agacé par le travail bien dérisoire du colibri, l'interpelle : « Penses-tu vraiment éteindre ce brasier avec tes gouttes d'eau ? » Et le colibri, impassible, de répondre : « Je le sais, mais je fais mon devoir quand même. »

Quand, devant une catastrophe naturelle, on entend des gens dire que la solution n'est pas dans l'aide humanitaire et que donner n'est pas une façon durable de régler les problèmes des damnés de la terre, je comprends très bien leur raisonnement. Mais je suis certain que mon grand-père dirait : « Oui, mais il y a quand même une urgence, car il y a des enfants et des femmes qui meurent. Alors, si on imitait plutôt la sagesse du colibri ! »

L'INTELLIGENCE DES UNS ET DES AUTRES

Cette histoire qu'on apprenait à l'école secondaire serait originaire du Nigéria. C'est celle du professeur Ologie qui n'était nul autre que le premier scientifique blanc à fouler le sol de ce petit village africain de Oboudetou, il y a bien longtemps. Son vrai nom était le docteur Issetoula. Il était ornithologue et vous allez comprendre pourquoi on l'avait surnommé le professeur Ologie. À peine arrivé au village, Issetoula engagea un jeune guide nommé Sala. Le lendemain, le professeur demanda à Sala de se préparer pour une expédition ornithologique en brousse. Quelques minutes plus tard, les deux hommes avançaient vers la rivière. Sala était aux oiseaux ! En fait, il était très heureux de rendre service au professeur et, dans cette culture-là, quand on est heureux, on chante pour remercier le ciel de sa clémence à notre égard. Lorsque les deux hommes

arrivèrent au bord de la rivière, Sala détacha la pirogue et demanda au professeur d'embarquer. Mais juste avant le premier coup de rame, il se tourna vers le prof et l'interpella :

— Professeur, si ce n'est pas indiscret, que voulez-vous faire avec les oiseaux que vous allez photographier ?

— Je vais les classer en familles puis en espèces. Ensuite, je vais leur donner des noms pour qu'on puisse les reconnaître partout sur la planète.

— C'est bizarre, parce que les oiseaux que vous allez photographier, on les connaît par leurs noms, par leurs chants et même par les crottes qu'ils laissent par terre.

Se sentant irrité et surtout rabaissé par les propos de Sala, le professeur rappela le garçon à l'ordre de façon cavalière avec une formule bien connue des Québécois :

— Mon garçon, le ciel est bleu et la mer est calme. Alors, *ferme donc ta yeule pis rame !*

Comme le patron a toujours raison, Sala commença à ramer en solitaire en chantant. Comme le disait un sage qui n'est pas mon grand-père, la hiérarchie c'est comme les étagères : plus c'est haut, moins ça sert. Le jeune homme avait compris qu'on ne pouvait pas tomber si rapidement dans la familiarité avec ce Blanc au tempérament prompt qui, en plus, était professeur dans son pays. Malheureusement, sa chanson irritait le professeur au point qu'après quelques minutes, ce dernier se tourna vers Sala et lui lança, colérique :

— Pauvre indigène, si tu avais passé plus de temps à étudier la science qu'à inventer ces chansons stupides, aujourd'hui tu serais un peu plus évolué qu'une plante. Est-ce qu'on vous apprend au moins un peu de microbiologie dans ton village ? Non ? Ça veut dire que tu ne sais pas ce qu'est un microbe. Tu vas voir, cette ignorance va te coûter 10 % de ta longévité. Connais-tu un peu de

biologie et de physiologie ? Non ? Pauvre indigène sauvage, tu vas voir, cette ignorance va te coûter 10 % de ta longévité.

Le professeur continua de mitrailler son jeune compagnon de questions sur les sciences qui finissent en « ologie ». Et, malheureusement, la réponse qu'il recevait était toujours négative, ce qui l'irritait encore plus. Au bout de quelques minutes, les petites pertes de longévité s'accumulaient pour le pauvre Sala si bien que, rendu au milieu de la rivière, il ne lui en restait qu'un maigre 10 %. Mais le professeur continuait de s'emporter, de hurler et de grouiller dans tous les sens jusqu'à ce que la pirogue chavire dans cette rivière infestée de crocodiles. Comme Sala était un enfant des eaux, il nagea rapidement jusqu'à la rive d'où il lança au professeur qui pataugeait encore :

— Professeur, est-ce que tu connais au moins la *nageologie* ?

— Non, cria l'homme, qui prenait la tasse.

— Tu vas voir, cette ignorance va te coûter 100 % de ta longévité.

Quand j'ai raconté cette histoire scolaire à mon grand-père, il m'a fait remarquer que le professeur avait violé deux articles de la sagesse africaine. Premièrement, il y a un temps pour ramer et un temps pour bramer. On ne peut pas courir et se gratter les fesses en même temps. Deuxièmement, au sujet de l'intelligence, il ne peut y avoir de comparaison. Quand l'intelligence de la souris lui permet de creuser des trous sans utiliser une pelle, celle du serpent lui donne la capacité de monter sur les arbres sans aucun membre sur le corps. Si l'intelligence était à vendre, elle ne trouverait probablement pas d'acquéreur. Ensuite, comme dans les téléréalités d'aujourd'hui, il m'a demandé de statuer sur le sort du professeur. Veux-tu qu'il finisse dans la gueule d'un croco ou qu'il soit sauvé ? m'interrogea grand-papa. Alors que j'avais décidé de faire vivre le prof Issetoula, sans tarder mon grand-père m'a demandé les raisons de ma clémence. Et moi, de lui répondre que j'étais persuadé que les méchancetés qu'il disait au jeune Sala

n’étaient que ce que ses ancêtres lui avaient toujours répété. On lui a inculqué les préjugés de son temps et en ce sens, on peut lui accorder des circonstances atténuantes.

— Tu peux sauver le professeur et c’est tout à ton honneur, me dit-il, mais sache que tu ne peux l’innocenter. Quand un éléphant qui pète dans une savane peut créer une tempête de neige dans les pays des Blancs, être totalement innocenté de ses actes devient très difficile.

TENDS LES BRAS AU CIEL, MAIS CONTINUE DE CHERCHER

Pour nous inculquer la valeur du travail, mon grand-père nous disait que la manne ne tombe plus du ciel et que lorsqu’on veut quelque chose, se lever et bouger est la première étape de tout succès. Il racontait alors l’histoire de monsieur Samba. Chaque matin, à peine levé, monsieur Samba bat du tambour, priant pour que sa maison connaisse bonheur et prospérité. Ce n’est pas au ciel que ses invocations se destinent, mais à ses aïeux qui plaideront sa cause auprès de l’Esprit tout-puissant.

En Afrique, cette pratique est le propre des religions animistes. On croit à l’existence de divinités bienveillantes qui, toutefois, sont trop éloignées du monde pour entendre la voix de ses créatures. L’homme accomplit donc des rituels qui, s’ils sont exercés selon les règles, inciteront ses ancêtres à intervenir en sa faveur auprès des dieux.

Mais revenons à monsieur Samba. Un matin, alors qu’il s’apprête à frapper la peau de son djembé, une voix mystérieuse lui ordonne de « mettre la paire de culottes qui traîne dans un coin de sa case ».

Samba enfile docilement le pantalon.

— Maintenant, va t’asseoir sur la termitière à l’entrée de ta maison, poursuit la

voix.

L’homme obtempère, se risquant néanmoins à demander :

— Pourquoi m’imposez-vous cet exercice ?

— Pour obtenir une faveur ! Mets d’abord ton pantalon.

L’homme s’exécute. Et la voix dit, d’un ton ferme, mais pédagogue :

— Écoute-moi bien Samba. Si tu restes assis à prier, tu useras le fond de ton pantalon. En revanche, si tu te lèves et que tu marches droit devant, ton vêtement te durera. Qui veut améliorer son sort doit soulever la poussière au lieu de la garder collée au derrière. L’Esprit créateur ne fait qu’ébaucher l’humain, qui doit y mettre du sien pour accomplir son destin. Maintenant, Samba, ôte ton cul de cette termitière et mets-toi au travail ! C’est avec le bois qu’on ramasse pendant sa jeunesse qu’on se chauffe dans ses vieux jours !

Chapitre
2

QUAND J'ÉTAIS GAMIN DANS LES ANNÉES 1970

Mon grand-père disait :
« Les enfants regardent dans le futur, la vieillesse dans le passé alors que les ancêtres vivaient dans le présent. »



PAPILLONS ET POILS DE PUBIS

Si les papillons sont menacés de disparition dans certaines parties de l'Afrique de l'Ouest, je peux vous assurer que j'y ai contribué involontairement. En effet, quand j'avais neuf ans, dans les années 1970, nos aînés nous avaient fait croire que la poudre des ailes de papillon était capable de faire pousser les poils du pubis. Comme à cette époque on rêvait tous d'avoir de la pilosité pubienne, il nous fallait trouver cette poudre. On sillonnait alors la savane à la recherche de

papillons et quand on en capturait un, on lui coupait les ailes et on s'en frottait le pubis. À l'image de la diversité de couleurs que l'on retrouve chez les espèces de papillons qui peuplent notre savane, on revenait parfois le soir avec le pubis arc-en-ciel. Chaque soir, on se couchait en espérant se réveiller avec une touffe de poils et chaque matin c'était la même déception.

C'est pendant une de ces expéditions de chasse aux papillons que nous avions, mon ami et moi, rencontré pour la première fois un groupe de jeunes Blancs, probablement des Français parcourant la savane à la recherche de je ne sais quoi. Ils avaient passé la nuit dans une tente installée sous un grand baobab, une chose qu'aucun Sérère, même le plus téméraire, ne ferait jamais. Les baobabs, surtout quand ils sont vieux, sont les résidences principales des djinns, ces esprits de la nuit qui, de leur regard, peuvent transformer l'homme le plus intelligent en idiot pour le restant de sa vie. Chez nous, tous ceux qui ont déjà vu des djinns les décrivent comme des créatures toutes de blanc vêtues. C'est peut-être pour ça qu'ils ont une certaine complicité avec les Blancs. Ou alors une réaction au diable des Blancs qui est toujours noir.

Ce jour-là, pendant que le reste de la bande se protégeait des rayons du soleil sous le baobab, un jeune homme s'était détaché du groupe pour se diriger tout seul vers le grand acacia, à environ 100 mètres du campement. Il allait se soulager derrière l'arbre. Pendant que le jeune homme s'affairait, mon ami Ibou, qui était très curieux, s'était approché de moi et m'avait dit : « Je te parie que les Blancs n'ont pas la même couleur de caca que nous. » Moi, je pensais que nos différences étaient juste extérieures, mais comme le temps est considéré chez moi comme l'ennemi principal du menteur, il fallait attendre que le jeune quitte l'arrière de l'arbre pour vérifier. Quand, 15 minutes plus tard, nous avancions vers le lieu du drame, déjà nous pouvions apercevoir une masse blanche. Et mon ami de s'exclamer : « Tu vois ce que je t'avais dit ! As-tu vu quelqu'un de chez nous sortir de son ventre une masse aussi blanche ? » C'est seulement à un mètre

des lieux que Ibou réalisa que ce qu'on venait de voir n'était autre que du papier de toilette. Mais, pour des gamins de sept ans qui croyaient que la poudre d'ailes de papillon pouvait faire pousser les poils du pubis, on était loin de savoir ce qu'était du papier de toilette. L'évidence, disait mon grand-père, n'est pas ce qui nous saute aux yeux, mais ce qui ne laisse aucune place à l'incertitude.

SI LE SOURD N'ENTEND PAS LE TONNERRE, IL VERRA LA PLUIE

Il y avait dans mon village un sourd-muet qui s'appelait Pape Mbaye. Tout le monde l'appelait Mouma. Il était un fanatique de la chasse au lance-pierre. D'ailleurs, plusieurs fois, il manquait sa cible et écorchait des gens du village. Les plus vieux avaient beau gesticuler et essayer de lui faire comprendre qu'il devait faire attention aux projectiles perdus, ça lui entrait par une oreille et lui sortait par l'autre. Un jour, en sortant du village, mon père, qui allait travailler dans les champs d'arachides, aperçut sur le baobab aux abords des habitations un gros bourdonnement d'insectes. Après s'être rapproché de l'arbre, il découvrit qu'un énorme essaim en migration avait fait escale dans le village. La volumineuse ruche était suspendue sur une branche et les insectes tournoyaient et faisaient des va-et-vient, prêts à sortir leurs dards pour protéger leur nouvelle demeure. Mon père fit alors demi-tour pour avertir les habitants du danger qui rôdait aux abords des concessions. Il envoya ensuite quelqu'un chercher Mouma et lui expliqua qu'il ne fallait surtout pas qu'il tire avec son lance-pierre dans l'arbre désormais hanté par un maléfice bourdonnant.

Quelques jours après l'arrivée des abeilles, Mouma finit par faire ce que tout le monde craignait. Un matin, pendant que les villageois se préparaient à déjeuner, une armée d'abeilles prenait nos habitations d'assaut. Les soldats volants s'étaient tellement déchaînés sur la population que la migration vers d'autres contrées devenait inévitable. Pendant cette débandade généralisée, j'ai eu la

mauvaise idée de me cacher dans le champ de mil dont les plants étaient plus hauts que le gamin de huit ans que j'étais. Quand mon père, qui s'éloignait avec le reste de la famille, se rendit compte que je n'étais pas là, il est revenu sur ses pas pour me chercher. Ce faisant, il s'est fait tellement piquer par les abeilles qu'une heure plus tard, quand je suis enfin sorti du champ, il vomissait sans arrêt.

Mais celui qui avait le plus souffert de la furie des abeilles, c'était l'homme avec qui les problèmes avaient commencé. Quand Mouma est revenu au village deux heures plus tard, il était recouvert de boue et avait le front qui saignait abondamment. En fait, comme il ne pouvait ni crier, ni entendre les gens l'interpeller pour lui dire quoi faire, il avait choisi sans succès de semer les abeilles avec sa pointe de vitesse. Incapable de distancer l'ennemi, un changement de stratégie était nécessaire pour sa survie. C'est là que lui vint l'idée de plonger dans la mare au bord du village. Complètement en détresse, Mouma avait oublié qu'il n'y avait pas suffisamment d'eau dans l'étang. Il s'était donc enfoncé tête première dans la boue avant de se fracasser le front sur une pierre. Comme le disait mon grand-père, quand la malchance t'habite, même une banane mûre peut te casser une dent. Lorsque mon père vit Mouma arriver dans le village en pleurant, il lui signifia clairement comment son mauvais caractère avait provoqué beaucoup de trouble au village. Si le sourd n'entend pas le tonnerre, il verra la pluie, disait mon grand-père.



ALIOUNE ET LA POULE

Cette histoire n’est pas un conte, mais une histoire véridique de ma jeunesse. Si déplumer un poulet est relativement facile, le tuer avec un couteau n’est pas une activité pour les âmes sensibles. Laissez-moi vous raconter les exploits de mon cousin Alioune.

Alioune était connu dans la famille comme une personne qui ne pouvait supporter la vue du sang. Malheureusement pour lui, un jour, pour lui endurcir un peu le cœur, mon machiavélique de père lui annonça devant toute la famille que c’était lui qui aurait le privilège d’égorger la poule qu’on allait cuisiner. La décision était prise, pas moyen de se défiler. Après avoir remis le couteau à

Alioune, mon père envoya une armée de sprinteurs capturer la poule. Quand les enfants revinrent avec le volatile, ils racontèrent qu'il avait fait quatre fois le tour du village, grimpé sur cinq cases, attaqué trois chiens à coups de bec et escaladé le grand baobab avant de se laisser prendre. Les enfants exagèrent toujours un peu mais, comme je le disais plus haut, ces oiseaux sont des durs à cuire.

Alioune avait maintenant la poule dans la main gauche et le couteau dans la main droite. Il tremblait de tout son corps, tellement que ma mère avait essayé de plaider sa disqualification, mais sans succès. Le patriarche l'avait décidé : Alioune devait assassiner la poule comme un vrai homme circoncis et initié dans la pure tradition des Sérères. Mon cousin s'éloigna alors avec la poule derrière la case. Il avait comme mission de la déposer et de simplement lui trancher le cou. Mais il tremblait tellement qu'on était certain qu'il allait manquer son coup et se couper le pouce. Heureusement, après quelques minutes derrière la case, on le vit revenir un peu plus décontracté.

— As-tu tué la poule ? lui demanda mon père.

— Oui, tonton, j'ai tué la poule, répondit Alioune en souriant.

— Tu vois que ça n'a pas été aussi difficile que tu le croyais.

Tout le monde se mit alors à ovationner mon cousin pour avoir enfin surmonté sa peur du sang. Seulement, au beau milieu des célébrations, on vit arriver la poule qui titubait, incommodée par le mince filet de sang coulant sur sa gorge.

— Est-ce que c'est la poule que tu viens de tuer qui se balade devant nous ? lui cria mon père.

Quand tout le monde eut éclaté de rire en voyant le supposé cadavre se promener, Alioune, blessé dans son orgueil, essaya de rattraper l'animal pour finir le travail. Mais, comme le disait mon grand-père, on ne marche pas deux fois de suite sur les testicules d'un aveugle. La poule ne se laissa pas piéger une deuxième fois. Au contraire, elle était devenue véritablement méfiante. Sa plaie

avait fini par guérir, même qu'elle s'était remise à pondre des œufs et à faire des petits poussins. Et, pour secouer mon cousin Alioune, chaque fois qu'un étranger venait à la maison, mon père ne pouvait s'empêcher de lui pointer le chanceux volatile en disant : « Est-ce que tu vois cette poule qui picore avec ses poussins ? Si je te disais qu'Alioune a déjà tué cet animal, me croirais-tu ? »

SANGARA : QUAND JEAN EST ARRIVÉ

Vous connaissez l'Amarula, cette liqueur à base de sucre, de crème et de fruit provenant d'une plante très commune en Afrique nommée marula, *Sclerocarya birrea* ? Dans ma langue sérère, on appelle cet arbre fruitier *Arithie*. Quand j'étais jeune, à surveiller le troupeau de vaches de mon père dans la savane, il arrivait qu'on tombe sur un arbre dont les fruits trop mûrs et fermentés pourrissaient par terre. On en consommait alors parfois jusqu'à devenir très joyeux. Une forme d'ivresse qui devait être fréquente chez les chasseurs-cueilleurs bien avant que nos ancêtres inventent les techniques de brassage de boissons alcoolisées à partir des céréales sauvages.

Quand j'étais berger, il fallait éviter de s'empiffrer de ces fruits en trop grande quantité et d'oublier qu'on était dans la savane pour surveiller les animaux et les empêcher de brouter dans les champs cultivés. C'est le même principe que pour l'alcool au volant : à partir d'un certain niveau d'intoxication, mieux vaut éviter de conduire une voiture, ou encore de conduire un troupeau dans les pâturages.

Ces fruits fermentés étaient une forme d'initiation aux boissons alcoolisées appelées Sangara en langue sérère, qui signifie « Jean est arrivé ». Pourquoi cette dénomination atypique ? Elle proviendrait du fait qu'au début de l'aventure française dans notre région, nos ancêtres pensaient que tous les Blancs s'appelaient Jean. Ce serait la raison pour laquelle ils auraient donné aux boissons que les Européens apportaient le nom de leur porteur. Alors, quand vous entrerez dans un bar de mon pays, demandez ce qu'ils ont comme Sangara

pour montrer au serveur votre intérêt pour la culture sénégalaise. Avec un peu de chance, il vous offrira une gazelle. C'est le nom qu'on donne à cette bière locale parce qu'après deux bouteilles, certains commencent à gambader. Et après la troisième, c'est ton jugement qui prend le champ.

Si vous êtes au Burkina ou au Mali, demandez un verre de dolo à la place du Sangara sénégalais. On vous servira alors beaucoup mieux qu'un verre contenant de l'eau. Le dolo est une bière fabriquée à partir de la farine de mil. Une dolotière est une marchande de dolo et comme elle ne dispose pas toujours de frigo, il se peut qu'elle vous refile du dolo tiède dans une calebasse. Au Burkina Faso, il est coutume de verser quelques gouttes de dolo par terre avant d'en prendre une gorgée. C'est une façon de trinquer avec les anciens. Un conseil : assurez-vous de boire le dolo frais parce que sa durée de fermentation est liée à son degré d'alcool. Alors, mollo sur le dolo sinon bobo au coco et gros dodo !

Mais que vous soyez sous l'effet du Sangara ou du dolo, il ne faut jamais oublier que la modération a meilleur goût. Mon grand-père disait que la seule chose que l'ivresse révèle chez l'être humain, c'est sa grande proximité avec le singe. Nous partageons près de 99 % de notre génétique avec lui. Chez certains hommes pendant un match de hockey, cette ressemblance avec les chimpanzés peut grimper à 100 % si on remplace les bananes par des bouteilles de bière. C'est cette métamorphose induite par l'ivresse qu'un autre lucide nommé Heywood Broan exprimait en disant que la première composante de la personnalité humaine soluble dans l'alcool était inévitablement la dignité.



LE POULET AUX HORMONES ET LE POULET BEN JOHNSON

Le « poulet bicyclette » est une des particularités lexicales du français parlé en Afrique de l'Ouest. Mais ne voyez pas là un véloce volatile à vélo et encore moins un coq sportif gonflé aux hormones qui gagne plusieurs Tours de France. Le poulet bicyclette, c'est plutôt un animal qui pédale un bon coup dans les villages d'Afrique de l'Ouest pour éviter que ses pattes restent longtemps en contact avec le sable chaud. Il soulève donc en alternance une patte après l'autre à la manière d'un cycliste sur son vélo !

Quand j'étais jeune, il fallait presque mobiliser tous les enfants de la famille pour attraper un seul de ces coursiers à plumes. Un jour, las de se taper un marathon avant d'espérer mâchouiller cette volaille résistante à la dentition humaine, mon frère avait décidé d'y aller d'une démonstration mathématique pour la bannir de notre alimentation. Étant donné, avait-il dit à ma mère, que l'on dépense plus de calories à attraper un poulet qu'il ne nous en procure, même si on l'avalait avec ses plumes, je considère que nous sommes devant ce que les biochimistes appellent des calories vides.

Aujourd'hui, l'ouverture des frontières a amené dans ma savane la poule dodue des pays du Nord, que nous avons baptisée le « poulet Ben Johnson ». Ce nom rappelle la grosseur des muscles du sprinteur canadien lorsqu'il avait subi un test positif aux Jeux de Séoul, en 1988. C'est un poulet qui est plus gros et plus lourd, mais dont la performance est tout aussi suspecte que l'étaient celles de Ben Johnson et de toutes ces nageuses d'Allemagne de l'Est qui, dans les années 1990, étaient si dopées à la testostérone qu'elles se rasaient probablement la barbe avant de venir à la piscine. Pour ce qui est du goût, le poulet bicyclette est de loin meilleur que le poulet élevé aux hormones et aux antibiotiques.

En période de précarité alimentaire, simple est la diète : on bouffe ce qu'on trouve. Si d'aventure vous vous trimballez à Haïti, votre dent creuse pourrait tomber sur un « poulet l'orgueil » : un pauvre poulet pilonné par un pneu. Qu'a à voir l'orgueil dans tout ça ? Eh bien, quand la voiture tue le pauvre animal, l'affamé doit piler sur son orgueil pour récupérer, sous le regard des passants, le cadavre qui lui permettra de subsister. Comme quoi, pour nourrir ses poussins, rien ne sert de jouer au coq, surtout quand on n'a pas trouvé la poule aux œufs d'or.

Qu'il soit gros, petit, local ou déshonorant, la question se pose dans toute la francophonie : faut-il plumer ou déplumer un poulet ? Au Sénégal, on ne plume pas un poulet. On le déplume. Et quand on y pense, il est plus logique d'utiliser

le verbe déplumer pour traduire l’action d’enlever les plumes. Pour tous les francophones qui veulent plumer un volatile, je conseille de faire l’inverse. Insérez des plumes aux poulets dénudés, un peu comme le spécialiste de la calvitie greffe des cheveux sur le crâne dégarni du coq du village !

Chapitre
3

DE LA SAVANE À LA BANQUISE : CHRONIQUE D'UN CHOC THERMIQUE

Boucar disait à son grand-père : « Il fait tellement froid dans ce pays que même mon intestin grêle.

Il fait tellement froid qu'un jour, j'ai vu quelqu'un qui pissait dehors en reculant parce que ça gelait au fur et à mesure. »



SE FAIRE PASSER UN PALMIER

Avant de quitter le Sénégal, j'ai eu des cours sur l'adaptation à la culture québécoise offerts par des coopérants canadiens à Dakar. Une préparation au voyage pendant laquelle on m'a beaucoup parlé du choc culturel qui m'attendait

à ma descente d'avion. Personne n'a, par contre, jugé nécessaire de me glisser un mot sur le choc thermique qui, autrement, est beaucoup plus à redouter pour un Africain. À mon premier hiver en Gaspésie, un vieux pêcheur nommé Jean-Guy Fournier a failli ainsi me traumatiser en me donnant ma première leçon de survie hivernale dans le petit bungalow qu'il venait de me louer. Il m'avait conseillé de me méfier des bancs de neige qui tombaient du ciel en hiver et des flocons gros comme des peaux de lièvre. Pour ajouter à cette exagération déjà traumatisante, Jean-Guy d'enchaîner : « Après une tempête, *icitte* tout le monde a sa petite souffleuse dans le portique qui permet d'avancer jusqu'à la plus grosse dans le cabanon qui, elle, permet d'atteindre le tracteur dans le fond de la cour qui t'aidera à ouvrir ton entrée. Si tu perds la clé d'un seul de ces appareils, ton chien est mort. »

J'avais passé une semaine à me demander comment la perte d'une clé de souffleuse au Québec pouvait causer la mort de mon chien en Afrique. Je connaissais l'effet papillon, mais l'effet clé de souffleuse ne me disait absolument rien. Après l'avertissement de Jean-Guy, j'étais habité par la peur de ne pas être outillé pour survivre ici. La peur de mourir et de finir dans cette terre complètement gelée hantait mon esprit. En fait, ce n'est pas la mort elle-même qui m'effrayait, mais la perspective de voir mon âme thermosensible d'Africain survoler la ville de Gaspé par - 40 °C. Quand on a grandi dans la savane en se faisant dire qu'un corps froid est un corps mort, et que refroidir quelqu'un c'est lui ôter la vie, la première fois qu'on rencontre quelqu'un comme Jean-Guy Fournier, il est normal que la frousse nous envahisse.

Mais pour éviter de céder à la panique, j'ai encore pensé à mon grand-père qui disait que laisser la peur prendre le contrôle de notre cerveau, c'est offrir son corps à la mort. Si tu te fais piquer sur un pied par un insecte dans la savane et que tu aperçois un serpent venimeux par terre, laisse-toi convaincre que c'est le serpent qui t'a piqué et la chronique de ta mort est presque annoncée. D'une

façon différente mais tout aussi efficace, ce conte soufi que je trouve bien inspirant raconte les mêmes enseignements. Ce conte parlait de la rencontre entre un chef caravanier et la peste qui cheminait vers Damas. Pour mieux l'actualiser, je vais vous raconter l'histoire de la grippe A (H1N1) qui cheminait vers Chicoutimi.

La grippe A (H1N1) cheminait vers Chicoutimi quand elle croisa sur son chemin monsieur Tremblay dans le parc des Laurentides qui lui demanda où elle s'en allait. « À Chicoutimi pour y prendre 500 vies », lui répondit la grippe A (H1N1). Quelques jours plus tard, voilà monsieur Tremblay qui recroise la grippe A (H1N1) sur son chemin et il l'interpella encore.

— Tu m'avais dit la dernière fois que tu allais à Chicoutimi pour y prendre 500 vies, mais en vérité ce sont 1 000 personnes que tu as tuées chez nous.

— J'ai effectivement pris 500 vies, répondit la grippe A (H1N1). Seulement en sortant du royaume du Saguenay, j'ai croisé la Peur qui s'y rendait et elle m'a juré d'en prendre autant.

Depuis ce premier séjour en Gaspésie, je n'ai plus peur de l'hiver. Le temps a fait son œuvre et je suis même devenu un peu spécialiste des grands froids. Et comme connaisseur venu d'ailleurs, il m'arrive d'éprouver beaucoup de compassion pour tous ces immigrants qui débarquent ici en plein hiver sans avoir été bien préparés aux caprices du climat. Il m'arrive aussi de penser à tous les anciens congénères qui ont *pété au frette* dans ce pays avant l'arrivée de l'électricité et de toutes les autres facilités nous aidant aujourd'hui à damer le pion aux grands froids. Quand nous trouvons l'hiver difficile malgré toutes nos armes de protection contre le froid, nous devrions, de temps en temps, remercier ces congénères qui, dans un lointain passé, ont déblayé le chemin sur lequel aujourd'hui nous marchons et... trébuchons.

Pour un nouvel arrivant, apprivoiser l'hiver du Québec est un long

apprentissage. En décembre 2015, ma sœur est partie de notre Sénégal natal pour me rendre visite. Bien qu'elle ait connu l'hiver allemand à quelques occasions, je me suis dit que, pour sa première escapade hivernale en terre québécoise, j'allais lui faire découvrir la grande différence entre le froid allemand et le *gros frette* du Québec. Après l'avoir doublement emmitouflée, je l'ai emmenée dehors, pendant une grosse tempête, histoire de la plonger au cœur de ce pays de poudrerie que chante monsieur Vigneault. Après ce traitement-choc, je lui ai demandé si elle voulait immigrer au Canada. « Tu me prends pour une autruche ou quoi ? » qu'elle m'a dit avec le frimas sur ses longs cils noirs. La confiance s'est envolée depuis que l'eau a cuit le poisson, dirait mon grand-père.

Trente minutes dans la tempête avaient suffi pour faire comprendre à ma sœur le véritable sens de l'expression *péter au frette*. Cette particularité linguistique de la francophonie canadienne pour traduire la mort est à mon avis géniale. Quand on entend d'autres francophones parler de mourir, de crever et de trépasser, on imagine mal l'état du corps du défunt. Beaucoup plus imagé, le *péter au frette* des gens d'ici permet de mieux visualiser la sensation de froid qui accompagne la rigidité cadavérique. Je propose d'expliquer à tous les prétendants à l'immigration dans ce pays le sens profond de cette expression avant leur départ des tropiques. Je suis certain alors que cette façon de faire réduirait significativement le nombre de volontaires pour l'aventure québécoise.

Le froid québécois est une réalité qu'on ne peut clairement expliquer à quelqu'un qui n'a jamais mis les pieds dans la gadoue. C'est aussi vain que de parler les babines bien gelées. J'ai donc une pensée pour tous les gens qui débarquent dans ce blanc pays pendant que battent les tempêtes de neige, que pétaradent les souffleuses et que grondent les grosses grattes grises. J'ai vu, par le passé, des étudiants venus des tropiques perdre totalement la carte parce qu'ils étaient passés directement de la savane à la banquise. Je pense, entre autres, à mon ami guinéen incapable de rester debout sur la chaussée glacée de la rue

Blais, à Rimouski, et qui avait décidé de descendre la pente à quatre pattes. Il maudissait le verglas en disant qu'il fallait avoir des griffes de léopard pour s'y agripper. Ce spectacle, qui avait fait rire les automobilistes, est aussi la preuve que l'immigration est une seconde naissance. J'ajouterais même qu'il faut parfois des parents adoptifs pour accompagner nos premiers pas. Ça m'a pris quelques hivers de compagnonnages salvateurs pour développer ma propre stratégie d'acclimatation aux hivers du Québec.

Heureusement, après l'hiver, il y a le printemps qui symbolise l'espoir et la renaissance. Pour les immigrants qui viennent d'arriver, j'aime parfois rappeler que le printemps est la saison idéale pour construire un pont avec le Québécois de souche. Mon premier voisin de palier, quand je suis arrivé au Québec, s'appelait monsieur Trépanier. J'ai passé tout l'hiver à essayer de lui soutirer une jasette, rien à faire. Il répondait toujours à mes salutations par des murmures et des hochements de tête. Or, par une journée printanière de 8 °C, j'ai enfin découvert le secret. En effet, par cette belle matinée, je lui ai dit : « Il fait beau, hein, monsieur ? » Il avait le sourire fendu jusqu'aux oreilles et voulait tout savoir sur mon pays d'origine. Depuis ce jour, j'ai compris que pour parler à un inconnu dans ce pays, le mieux était de surveiller la météo et de lui dire au bon moment : « Il fait beau, hein, monsieur ? » Croyez-moi, ça marche.

Le temps et la température resteront les sujets de discussion favoris des gens d'ici. D'ailleurs, si tel n'était pas le cas, il faudrait l'inventer car, personnellement, je ne veux pas être obligé de parler de politique avec mon voisin en coupant mon gazon. Pour les Québécois, la température reste et restera toujours le sujet de discussion de prédilection. J'ai calculé que s'il faisait 27 °C à longueur d'année, on n'aurait plus grand-chose à se dire entre voisins. Heureusement, 27,5 °C, c'est déjà trop chaud et 26,5 °C, c'est trop froid.

Si le Québec n'est pas aussi peuplé que la Floride, c'est d'abord à cause de l'hiver et de ses tempêtes de neige et ensuite à cause de l'été et de ses nuages de

mouches noires, des maringouins et autres « frappe-à-bord » qui se taillent un steak à même votre cou. Ce sont deux barrières naturelles, dirait un biologiste. Cette alternance tempête-bibittes faisait dire sarcastiquement à un copain abitibien que son année était divisée en deux saisons : 10 mois d'huile à chauffage et 2 mois d'huile à mouche. Oui, je sais que j'exagère un peu !

À L'HIVER COMME À LA GUERRE

Lorsque j'ai fini mon premier cycle universitaire au Sénégal, on m'a offert deux possibilités pour faire des études supérieures en sciences de la mer : je pouvais aller en Belgique ou au Québec. Quand j'en ai parlé à mon frère, étudiant en géologie à Liège, il m'a répondu qu'il faisait trop froid en Belgique et que, par conséquent, je ferais mieux d'aller au Québec. Cette connaissance aiguë du climat m'a amené à débarquer maladroitement sur les battures du Saint-Laurent en plein mois de janvier habillé avec un boubou africain multicolore. C'est comme ça que j'ai troqué les frites de la Wallonie pour le froid de Rimouski.

Quand mon frère m'a appelé pour savoir si je m'étais bien adapté au Québec, je lui ai répondu : « Si tu penses qu'il fait très froid en Belgique, viens t'asseoir sur nos bancs de neige et tu comprendras la vraie différence entre se geler le cul et *péter au frette*. Tu verras qu'ici, il fait tellement froid que même nos frites sont congelées ! À Rimouski, où je vis, pendant l'hiver, les sept jours de la semaine sont remplacés par trois : la veille d'une tempête, le jour de la tempête et le lendemain de la tempête, qui est aussi la veille d'une autre tempête. À ce rythme infernal, même les Québécois finissent par en avoir plein leur tuque.

Ainsi, au printemps, mon frère, ils sont tellement écœurés de l'hiver qu'ils essayent de bouffer les maudits derniers bancs de neige en les mélangeant à du sirop d'érable. Je soupçonne même leur consommation de fèves au lard dans ces cabanes à sucre de cacher une stratégie biochimique pour accélérer la fonte des neiges. En effet, qui dit consommation de *beans* dit aussi production de gaz,

donc effet de serre et fonte des neiges. C'est ce qu'on appelle chauffer au gaz pour ne pas *péter au frette*. Tu vois que tu m'as mis dans un sacré problème avec tes arguments de faux spécialiste du climat. »

Oui, j'avais exagéré la situation pour le culpabiliser, mais surtout pour le décourager de venir me voir. Mais mon plan n'a pas marché. Il a décidé quand même de venir au Québec. Malheureusement, il est arrivé en plein été des Indiens. Dans la même semaine, il a donc fallu lui trouver un maillot de bain, un parapluie et un manteau d'hiver. Il m'a dit avant de partir que ce n'est pas un réchauffement, mais une schizophrénie climatique qu'on retrouve au Canada. L'année suivante, comme il voulait savoir vraiment à quoi ressemblait l'hiver, mon frère est revenu au mois de janvier. Je l'ai amené à la pêche à l'éperlan sur la glace. Je savais que voir ces petites cabanes installées sur la banquise semblables à des habitats de pygmées albinos allait le déstabiliser. Évidemment, il a fallu lui expliquer que les eaux du Saint-Laurent coulaient sous ses pieds en dessous d'une épaisse couche de glace que les pêcheurs devaient forer avant de pêcher les petits poissons que mon frère croyait déjà surgelés en sortant. Complètement déboussolé par le spectacle, il m'avait dit en quittant les cabanes de pêche : « Je me demande comment les premiers missionnaires européens ont réussi à convaincre les Amérindiens que marcher sur l'eau était un miracle ! »

Je n'ai pas encore trouvé la réponse à sa question, comme j'ai eu aussi beaucoup de difficulté à expliquer à mes propres parents l'hiver du Québec. Quand je suis retourné au Sénégal en vacances après mon premier hiver, mon père m'a demandé s'il faisait froid au Québec. Je lui ai répondu qu'il faisait - 40 °C par certaines journées d'hiver. Évidemment, je ne doutais pas un seul instant que ce Sahélien qui a toujours vécu au-dessus de 20 °C ne pourrait pas se représenter une température aussi froide. Après deux jours, il est revenu sur la question pour y voir plus clair. Il voulait savoir si - 40 °C, c'était plus froid que dans un réfrigérateur de maison. Et quand je lui ai répondu que c'était au moins deux fois

plus froid que le congélateur, il est resté figé quelques minutes avant de demander comment des humains pouvaient s'habituer à de telles températures.

J'avais aussi dit à mon père que la plupart des habitants de ce pays ne sont pas habitués à l'hiver. Ils essaient tout simplement de passer au travers. Pour beaucoup de Québécois, le rythme de vie se résume à profiter de l'été en pensant à l'hiver qui arrive et à compter les jours d'hiver pour mieux voir l'été s'approcher. Je lui ai également dit, et vous me corrigerez si je me trompe, qu'on se prépare à l'arrivée de l'hiver au Québec comme pour la guerre.

D'abord, il faut se renseigner sur la force de l'ennemi. Ces dernières années, l'hiver arrive toujours avec moins de neige et plus de froid. Certains attribuent ce changement aux variations de la couche d'ozone. Pourquoi pas? Même mon voisin, monsieur Trépanier, est certain que ses crises de rhumatisme sont de plus en plus violentes depuis que cette chose se passe dans l'ozone. Une fois les forces de l'ennemi identifiées, il faut mettre sur pied un plan d'attaque. Il faut changer les pneus des voitures, fermer toutes les issues de la maison avec du plastique, vérifier si les missiles anti-neige (pelles, souffleuses et grattes à neige) sont en place et fonctionnels. La tuque devient tout à coup le meilleur ami de l'homme. Même la petite plante du jardin est solidement attachée et flanquée d'un pieu qui la réconfortera et la protégera de la charrue municipale ou alors du voisin égoïste qui pense que déneiger se résume à envoyer la poudre blanche loin de chez soi (c'est-à-dire sur le balcon du voisin).

Une fois l'ennemi sur place, les mentalités changent. Il devient alors très difficile de faire connaissance avec le voisin. Il suffit de parler de beau et de mauvais temps simplement.

Mais ne dramatisons pas les choses. L'hiver a tout de même des côtés positifs. Personnellement, le fait d'avoir connu celui du Québec a enrichi mon vocabulaire d'une expression : il faut profiter du beau temps. Il fait beau

aujourd'hui ? Profitons-en ! Essayez d'expliquer le sens profond de cette expression à quelqu'un du Sud. Vous aurez autant de difficulté à lui faire saisir le concept que moi à faire comprendre à mon père ce qu'étaient 40 °C sous zéro. Il y a quelques années, mon amie Nathalie s'est rendue en Afrique de l'Ouest. Tous les jours, elle se réveillait et disait à sa famille d'accueil : « Il fait beau aujourd'hui ! » C'est seulement après deux semaines qu'elle s'est rendu compte que les gens ne comprenaient pas ce qu'elle voulait dire, car le soleil et la chaleur sont au rendez-vous à longueur d'année. C'est pour ça que mon grand-père disait : « En visite chez autrui, il est préférable d'ouvrir les yeux et pas la bouche. »

QUELLES JOIES DE L'HIVER ?

Dès mes premières semaines au Québec, tout le monde me confiait que pour aimer le froid, il fallait pratiquer des sports d'hiver. Pour quelqu'un comme moi qui pensais que le ballon-balai n'était pas un vrai sport d'hiver mais une tâche ménagère, il y avait du travail à faire. La première fois que j'ai essayé le patin, comme je ne pouvais pas rester debout, j'ai pensé à mon grand-papa qui nous disait : « Les enfants, il y a deux articles consacrés aux lions dans la sagesse africaine. D'abord, l'article 1 dit : "Il ne faut jamais jouer à attraper la queue d'un lion" et l'article 2 stipule que : "Si vous avez violé l'article 1, accrochez-vous solidement" ». Alors, pour amortir mes chutes sur la glace, je me cramponnais à un voisin. Puis, un homme que je venais d'envoyer deux fois au tapis a perdu patience et il s'est mis à m'engueuler : « Voyons *tabarnouche*, c'est quoi cette façon de patiner ? » J'avais répondu sarcastiquement que c'était une méthode de patinage développée par la mafia africaine et qui s'appelait « je vais tomber, mais je ne serai pas seul ». Ce jour-là, au bout de 10 minutes sur la patinoire, j'étais certain que je faisais de la magie noire sur la glace, pas parce que j'étais vite sur mes patins, mais plutôt parce que les gens avaient disparu autour de moi. Je suis tombé des dizaines de fois avant qu'un enfant me fasse

comprendre qu'enlever mes protège-lames pourrait peut-être m'aider à rester debout.

En dehors du patin, la meilleure façon pour un immigrant de se casser les bijoux de famille, c'est d'apprendre le ski. La première fois qu'on m'a proposé de faire du ski alpin, j'ai accepté sans savoir ce qui m'attendait. Sur la route de la montagne, j'étais aussi confiant qu'un pygmée qui se rend à un concours de limbo. Jusqu'à ce que je me retrouve sur une pente à pic. Tout ce que je me rappelle par la suite, c'est que, de temps en temps, j'avais le dessus sur mes skis mais, en règle générale, les skis avaient le dessus sur moi. Quand, en bas de la piste, les patrouilleurs ont enfin réussi à dégager le skieur africain que le bonhomme de neige avait en lui, je me suis dit que la preuve était là, noir sur blanc : le ski n'est pas une invention africaine. J'ai passé 15 secondes sur une pente descendante et 15 semaines dans un fauteuil roulant à essayer de remonter la pente. Aujourd'hui, quand on me demande de venir faire du ski, je réponds toujours que pour un homme de la savane comme moi, il y a bien d'autres façons de se casser une jambe. L'arbre émondé sait ce que lui veut la hache, disait grand-papa. J'ai rayé les sports d'hiver de mon calendrier, même les moins violents. Que voulez-vous, il arrive parfois à une grenouille qui a déjà été ébouillantée de mouiller sa patte avant de sauter dans une flaque d'eau. Voilà autant de formules que disait mon grand-père pour expliquer ma trop grande méfiance sportive hivernale d'aujourd'hui.



QUAND L’ÉTRANGER AVANCE À TÂTONS

Dans le village que tu ne connais pas, si tu vois que les gens marchent à quatre pattes, essaie de les imiter. C’était le conseil de mon aïeul pour éviter à l’étranger les maladresses inhérentes au choc des cultures. Chaque fois que je pense à ce proverbe, je revois l’histoire de monsieur Brunet dans mon village natal. Dans les années 1970, ma sœur Issa avait un correspondant en France qui s’appelait Brunet. Comme ce monsieur était un aventurier dans l’âme, à sa retraite, il avait décidé de venir visiter Issa au village. Ce que ma mère considérait comme un casse-tête parce qu’on lui avait dit que les Blancs mangeaient avec des fourchettes et des couteaux en posant leur assiette individuelle sur une table, toutes des commodités qui étaient à l’époque absentes chez nous. En plus, ma mère était certaine que le Blanc ne pourrait jamais avaler le couscous de mil, tous les jours au menu des cultivateurs sans moyens que nous étions. Je vous assure que les seuls préparatifs de l’arrivée des Blancs dans

la famille pouvaient faire l'objet d'une téléréalité.

Heureusement, Brunet était un individu très ouvert qui, en arrivant, a fait rapidement comprendre à la famille qu'il ne voulait aucun traitement spécial. Le moins agréable dans sa volonté de vivre entièrement son immersion, c'est qu'il se promenait dans la maison torse nu et évacuait ses gaz de façon bien sonore, enfreignant alors un grand tabou de la société sérère. Dans nos cultures sénégalaises, le pet et la honte sont indissociables et seul un Blanc non initié comme Brunet pouvait commettre cet impair sous un arbre à palabres. Lorsque retentissaient ses gaz, tout le monde baissait le regard, complètement déstabilisé. Les plus vieux maudissaient en murmurant le manque de savoir-vivre du vieux Blanc qui, pourtant, avait atteint l'âge de la sagesse. Cette atmosphère d'inconfort généralisé me faisait beaucoup rire, car j'ai toujours trouvé qu'on prêtait trop d'importance au pet dans ma société au point d'en faire une source de déshonneur.

Plusieurs fois, ma sœur avait demandé à Brunet de ne pas offrir son corps exotique en pitance aux moustiques porteurs de paludisme, mais lui, incapable de supporter la chaleur, se promenait toujours sans vêtement sur le corps. Évidemment, il avait fini par attraper le paludisme. Quand il a appris que le microbe était en lui, ce Blanc est devenu bleu de colère et, une fois terrassé par la maladie, il est passé au rouge fiévreux pour enfin basculer vers le verdâtre. « Décidément, disait alors mon grand-père, ce Blanc nous en fait voir de toutes les couleurs. » Le microbe avait pris si profondément possession de son corps qu'il commençait à parler une langue que personne ne connaissait. Il avait fallu rapatrier Brunet illico presto sur Dakar pour qu'il soit convoyé vers son pays. Il a survécu au paludisme, mais n'est jamais revenu au Sénégal.

Cette histoire m'a enseigné qu'il faut accepter de se faire conseiller si on veut réussir son intégration en terre étrangère. Pour ceux qui ne font pas l'effort de tendre la main pour se faire aider, la maladresse sociale n'est jamais loin. Un

professeur de Moncton, au Nouveau-Brunswick, m’a raconté un jour avoir reçu dans les années 1990, en plein hiver, des étudiants de l’Afrique de l’Ouest. Comme le froid acadien battait son plein, les Africains sans expérience ont essayé de se protéger comme ils pouvaient. Ils se sont donc acheté des gants qui, malheureusement, se sont révélés trop grands, trop petits ou trop froids. Un jour, le professeur croise ses étudiants, tout grelottants dans le blizzard : « Vos gants font pitié, les gars. Vous devriez plutôt vous trouver de grosses mitaines, c’est bien plus chaud. » Il leur explique que les mitaines gardent les doigts ensemble, ce qui les rend moins vulnérables au froid. Tous ceux qui ont vécu dans les pays de grands froids comprennent ce que je veux dire.

Voilà donc nos étudiants tout heureux de découvrir un secret des indigènes acadiens qui décident de passer à l’action, désireux de remporter cette guerre froide qui petit à petit nuisait à leur homéostasie existentielle. Le lendemain matin, quelle ne fut pas la surprise du professeur de voir ses protégés arriver à l’université avec des mitaines de four. Ils étaient trois et chacun avait choisi un motif à fleurettes différent. Je suis presque certain que c’est leur amour des couleurs vives qui avait guidé mes frères vers ces mitaines qu’ils devaient trouver belles. Quand le professeur leur a demandé s’ils avaient un cours de cuisine, ils étaient bien confondus. Ces étudiants étaient aussi mêlés que l’ami Brunet qui ne savait pas qu’on ne laisse pas échapper ses gaz sans retenue sous un arbre à palabres.

Mon frère Sémou, lui, s’était trompé de bas. C’était en 2000 à Rimouski lorsqu’il était venu me visiter. Le lendemain de son arrivée, Sémou, grand adepte du jogging, part s’acheter des bas. De retour à la maison, il entre dans sa chambre pour s’apercevoir assez rapidement qu’il s’était procuré des bas de nylon. Pour une minorité visible souhaitant passer incognito à Rimouski, faire du jogging avec des bas de nylon sur le bord du Saint-Laurent n’est pas l’idée du siècle. Il ôte alors ses bas de nylon qu’il chiffonne au fond d’un tiroir et part s’en

acheter d’autres. Une semaine après son départ au Sénégal, ma blonde, qui vivait à l’époque à Québec, me rend visite. Évidemment, elle tombe sur les bas de nylon. J’ai beau essayer de lui faire comprendre qu’ils appartiennent à mon frère, mais ça ne passe pas. Eh bien, il a fallu appeler mon frère au Sénégal pour qu’il clarifie le tout auprès de ma blonde. Il n’avait pas le choix de cracher le morceau, car je l’avais menacé de tout déballer à sa femme.

Quand les maladresses de l’étranger font rire les autochtones, les possibilités de rencontres ne sont pas loin. Le rire, disait mon grand-père, a cette grande capacité de rapprocher les gens en faisant tomber leur barrière de protection. Alors, chers Québécois qui lisez ce bouquin, permettez-moi ici de vous donner un conseil, celui que Brunet n’avait certainement pas reçu avant son aventure africaine : si, un jour, vous allez au Sénégal, prenez un prénom local, enfilez la tenue traditionnelle et apprenez à dire maladroitement quelques expressions dans une langue locale et les gens vont vous ouvrir les bras. Si, en plus, vous acceptez d’entrer dans un cercle de danse et de montrer votre déhanchement aux joueurs de tam-tam, ils vont vous adopter. Surtout si vous dansez mal. Les Sénégalais adorent regarder un Blanc n’ayant pas le sens du rythme se dépatouiller dans un cercle de danse. On entend presque dans leurs éclats de rire : « Ils ont beau avoir colonisé notre continent, on a déjà vu du *pop-corn* éclater avec plus de rythme que ce visage pâle ! »

LES FAUX SPÉCIALISTES DE L’HIVER

Le Québec regorge de spécialistes de l’hiver. Du moins, quand on est immigrant, il y a beaucoup de Québécois qui prétendent être très adaptés aux hivers froids de leur pays. Ils essayent alors de nous donner des conseils pour mieux apprivoiser le froid. Je voudrais vous parler des deux catégories de raconteurs d’histoires d’hiver que j’ai particulièrement étudiés. D’abord, il y a ceux que j’appelle les pessimistes chroniques. Cette catégorie regroupe tous ces gens qui

sont tellement acclimatés aux caprices du climat canadien qu'ils ne peuvent concevoir qu'on puisse avoir du beau temps sans en payer le prix un jour ou l'autre. Ce sont ceux qu'on entend souvent dire : « On a un maudit bel été. *Check ben ça*, on va encore se taper un hiver d'enfer. » Ou alors : « Mon Dieu qu'on a un bel hiver ! Il n'y a pas de doute, ça va nous tomber dessus à seau d'eau bénite l'été prochain. » Et si on pousse la réflexion, on peut supposer que ce sont les mêmes individus qui, autrefois, se faisaient dire par les curés : « Sachez que vous ne pouvez pas avoir du plaisir ici-bas sans en payer le prix là-haut. » Ce sont peut-être aussi les mêmes, devenus parents, qui disent aujourd'hui à leurs enfants : « À force de rire, tu finiras par pleurer », ou « Si tu gagnes le gros lot du 6/49, tu vas t'attirer bien des problèmes ».

Parmi tous ces gens qui en mettent plein la vue aux immigrants sur l'hiver, mes préférés restent ceux qui racontent des histoires du genre : « Quand j'étais petit, les bancs de neige étaient bien plus hauts qu'aujourd'hui. » J'ai rencontré à Rimouski un chauffeur de taxi qui était un spécialiste en la matière. La première fois que j'ai pris son taxi, bien que je sois Noir comme un tuyau de poêle et habillé d'un boubou en flannellette africaine multicolore, il a quand même trouvé le moyen de me dire :

— Tu n'as pas l'air d'un petit gars d'*icitte*, *toué* ?

— Ah bon, ça se voit tant que ça ?

— Tu viens-tu d'*icitte* ?

— Non !

— Trouves-tu qu'il fait *frette* ?

— Oui !

— Estime-toi chanceux, mon gars ! Quand j'étais petit, les bancs de neige étaient pas mal plus hauts qu'aujourd'hui !

La semaine suivante, je reprenais le même taxi et, ne me demandez pas pourquoi, il ne me reconnaissait pas.

— Tu viens-tu d'*icitte* ?

— Non !

— Trouves-tu qu'il fait *frette* ?

— Oui !

— Estime-toi chanceux, mon gars ! Quand j'étais petit, les bancs de neige étaient hauts comme ça.

Puis un jour, j'ai repris le taxi et… silence total. Alors, j'en ai profité pour lui demander :

— Trouves-tu qu'il fait *frette* ?

— Oui !

— Estime-toi chanceux. Moi, quand j'étais petit, les bancs de neige touchaient presque les fils électriques.

Alors, il s'est retourné et m'a dit :

— *Coudonc*, tu viens-tu d'*icitte, tabarnouche* ?

— Non ! Mais je connais la théorie de la relativité. Quand on est petit, les bancs de neige paraissent toujours plus hauts. Mais au fur et à mesure qu'on devient de grands enfants, ils paraissent toujours plus petits. Cher monsieur Taximan, mon grand-père disait que si tu cognes ta tête contre une cruche et que ça sonne creux, n'en déduis pas forcément que c'est la cruche qui est vide.

Quelques jours plus tard, j'ai repris le taxi et monsieur m'attendait avec des photos de tempête de son enfance où les bancs de neige étaient aussi hauts que les maisons. Il m'a montré la série en expliquant que j'avais tort de ne pas croire ses dires, lui qui avait connu deux tempêtes du siècle. Pour ne pas étirer la

confrontation inutilement, j'ai décidé de lui donner raison sans être totalement convaincu parce que je sais aussi qu'à l'époque, on ne ramassait pas la neige comme aujourd'hui. C'était donc plus facile pour un banc de neige qui s'accumule depuis trois mois de toucher les fils électriques. Mais, il y a un temps pour lâcher le morceau et faire croire à l'autre qu'il a gagné et ça, tous les hommes mariés le savent.

Je me souviens aussi d'avoir fait une mise au point à un pilote pour ce que je considérais comme une aberration. À l'hiver 2000, une fois par semaine, je prenais l'avion de Rimouski pour aller donner un cours à Baie-Comeau. Pendant la traversée du Saint-Laurent, le pilote, à travers l'interphone, nous souhaitait la bienvenue avant de nous annoncer qu'en cas d'amerrissage des gilets de sauvetage se trouvaient sous les sièges. Devenu familier avec ce jeune aviateur, je lui avais dit : « Fred, ça fait des semaines que tu nous casses les oreilles avec tes histoires de gilets de sauvetage. En cas d'amerrissage, ce dont on a vraiment besoin sur ce fleuve glacé, ce sont des raquettes. Et si, par hasard, on tombe dans cette eau à -1 °C, je crois que je préférerais vraiment mieux ne pas avoir de gilet pour prolonger inutilement mon agonie. »

Savez-vous quoi ? Maintenant, j'ai appris à servir mes propres exagérations hivernales aux novices. Je me suis surpris un jour en train de parler à mes enfants de la hauteur des bancs de neige dans les années 1990. C'est ma blonde qui m'a alors fait réaliser que j'étais passé du côté blanc de la force, côté où on aime passer un sapin aux plus jeunes et un palmier aux immigrants sur les hivers de son enfance. Il y a d'ailleurs beaucoup de proverbes africains qui prouvent que les gens qui se rassemblent finissent par se ressembler :

Quand la mère vache rumine, ses petits observent sa bouche.

Celui qui passe la nuit dans la mare se réveille cousin des crocodiles.

Le pélican a une coiffure sur la tête puisqu'il salue chaque matin le dindon.



Chapitre
4

RENCONTRE DE CULTURE ET CHOCS DES VALEURS

Senghor disait :

« S’intégrer dans une nouvelle culture, c’est assimiler sans se faire assimiler. »

Mon grand-père disait :

« L’étranger a beau ouvrir grands les yeux, il demeure quand même partiellement aveugle dans une nouvelle culture. »



L’ÉTRANGER EST SOUVENT IDIOT

Un jour, un ami québécois m’a raconté sa mésaventure comme coopérant avec des policiers africains. Pour nourrir leur famille, certains agents mal payés

n’hésitent pas à demander de l’argent dans un système d’escroquerie qu’ils n’ont presque plus besoin de cacher. Si tu passes au feu rouge, le flic te demande l’équivalent de 10 $ pour fermer les yeux. Si tu lui donnes un billet équivalant à 20 $, il dit qu’il n’a pas de monnaie, il se peut qu’il te propose de brûler un autre feu rouge pour qu’il puisse garder le tout. Cette blague bien africaine est quand même parfois proche de la réalité dans plusieurs pays du Sud. Est-ce qu’on peut en vouloir à des gens qui cherchent à nourrir leurs enfants ? Mon copain québécois, harcelé par les flics, avait fini par péter les plombs. Pour montrer son écœurement au policier corrompu, il lui avait dit en gueulant : « Tu veux de l’argent ? Tu veux qu’on achète ta dignité ? Voilà je te donne 100 $ américains ! Est-ce que t’en veux plus ou c’est assez pour acheter ton âme ? »

Le policier bien surpris avait alors pris le billet avant de remercier généreusement le petit Blanc et de prier pour lui. Mais ce que mon ami coopérant ne savait pas, c’est que le flic a ensuite appelé toutes les brigades sur son chemin pour leur donner la description de la voiture du généreux distributeur de billets de 100 $. Pas besoin de vous dire qu’il a passé un long et éprouvant voyage de sollicitation. On ne tue pas un porc-épic avec des coups de poing, disait mon grand-père. Parfois, il ajoutait à juste raison que la frontière entre l’idiot et l’étranger qui découvre maladroitement une nouvelle culture est bien poreuse.

Au début de ma vie québécoise, j’ai vécu une mésaventure avec les flics rimouskois qui rappelle toute la pertinence de cette dernière affirmation. Un jour, rongé par la nostalgie, je sors mon djembé et je commence à jouer dans mon appartement juché au cinquième étage d’un immeuble. À un moment donné, le voisin d’en dessous se met à cogner de façon arythmique sur son plafond. J’en conclus qu’il voulait jouer avec moi, mais qu’il n’entendait pas bien. Je décide donc de jouer plus fort pour lui donner le tempo. Je frappe donc sur mon djembé comme le faisaient nos anciens pour éloigner les forces du mal. Sauf que pour

moi, ce jour-là, comme les forces du mal s'éloignaient, les forces de l'ordre sont arrivées. Les deux flics me disent alors : « Monsieur, il est formellement interdit par la loi de jouer du tambour africain au cinquième étage à Rimouski. » J'ai répondu : « Vous êtes en train de me dire que dans cette ville, où je suis un premier arrivant, il y a déjà une loi écrite interdisant aux Africains de jouer du tam-tam précisément au cinquième étage ? »

— Si vous ne voulez pas comprendre, vous allez devoir nous accompagner, monsieur.

— Vous accompagner ? Avec plaisir monsieur l'agent ! Voulez-vous chanter ou danser ?

J'aurais bien aimé lancer cette dernière blague aux policiers, mais je n'ai pas osé. Mon grand-père disait que lorsque les conséquences de nos mots sont plus fâcheuses que le plaisir qu'on a à les décliner, il est préférable de se la fermer. Il ajouterait que si voler un tam-tam est facile, trouver un endroit pour en jouer sans se faire repérer est bien plus ardu.

CE VOISIN QUI AVAIT BESOIN D'ALLUMER UNE BOUGIE

À notre premier voyage au Sénégal, ma femme québécoise était surprise de voir que les bébés ne voulaient pas venir dans ses bras. Elle a essayé d'en prendre un, mais le poupon a paniqué devant son visage pâle et s'est mis à hurler comme un possédé en appelant sa mère au secours. Je suis certain que le bébé la prenait pour une sorcière qui voulait le bouffer. Je comprenais bien la situation parce que j'en avais souvent vécu des semblables avec les enfants blancs dans le Bas-Saint-Laurent. Dans les écoles primaires où je faisais souvent de l'animation, un enfant m'a déjà demandé si je pouvais lui commander une pizza avec un tam-tam, qu'on lui avait dit être le téléphone en Afrique dans les temps anciens. Un autre voulait savoir si je portais des bobettes en peau de léopard ou si on m'avait

trempé dans du chocolat. Certains petits n'hésitaient pas à passer leur main sur mon bras et à regarder si ma couleur déteignait sur leur paume. Tout ça passait très bien. Mais j'ai répliqué quand une enseignante a expliqué aux élèves que les Africains ont le rythme dans le sang. Le rythme, on ne l'a pas dans le sang, que j'ai répondu. On l'apprend, comme tout le monde. Quand j'étais enfant, ma mère me portait sur son dos et elle dansait comme une possédée ! Quand ça fait trois fois que tu vomis, tu t'arranges pour suivre son rythme sur son dos ! Dans ma jeunesse, lorsque c'était la fête au village, les mamans dansaient au rythme des tam-tams et les bébés régurgitaient au rythme des mamans.

Lorsque ces comportements viennent des enfants, c'est toujours drôle, car les tout-petits n'ont aucun filtre, mais aussi aucun préjugé. Mais quand ce sont les adultes qui s'adonnent à ce type de familiarité, ma patience est rapidement mise à l'épreuve. À Rimouski, j'ai déjà eu un voisin d'appartement plutôt maladroit, non raciste, même si sa maladresse laissait croire l'inverse. Un jour, pour me signifier que ma nourriture ne sentait pas la même chose que son pâté chinois, au lieu de me demander ce que j'utilisais comme épices, il voulait savoir si on mangeait la même chose que les Québécois. Ça dépend, pouvez-vous me dire tout ce que vous mangez, on va comparer, j'avais répondu.

Parfois, j'avais l'impression que Daniel craignait que je bouffe son gros minou qui fourrait son nez partout. Dès qu'il m'entendait ouvrir la porte, il se dépêchait de le mettre en sécurité dans sa chambre. Ce type m'avait tellement fait de remarques à la limite du tolérable qu'au bout d'un mois seulement, notre cohabitation était devenue problématique. Moi qui étais éduqué à ne pas contrarier les plus âgés, je ne savais pas quoi faire avec cet homme qui était aussi âgé que mes parents. Il devait avoir 70 ans, ce qui pour moi était un âge bien avancé. Ma mère m'avait toujours répété que lorsqu'un vieux parle, on doit baisser la tête et écouter.

J'étais à la limite de ma tolérance envers ses écarts quand monsieur a décidé de

tomber plus profondément dans la familiarité en jouant avec moi à l'humoriste de cabaret raconteur de blagues sur les Éthiopiens. Il m'a demandé si je savais pourquoi les Éthiopiens étaient bons au triple saut. Sa réponse ? C'est parce qu'ils s'entraînent à longueur d'année : ils sautent le petit-déjeuner et ils sautent le dîner avant de sauter le souper. Comme je n'avais pas rigolé, il s'est mis à m'expliquer la blague. Vous connaissez certainement cette façon de faire de tous les pseudo-comiques qui, à défaut de remettre en question leur sens de l'humour, pensent que ceux qui n'ont pas ri de leurs conneries manquent de rapidité cérébrale pour comprendre leur incroyable finesse d'esprit.

C'est pour ça qu'à sa troisième tentative de dialogue interculturel, j'ai sauté sur l'occasion un peu méchamment quand il m'a demandé si j'aimais les chats. Je lui ai répondu que je trouvais le sien bien dodu, que je n'hésiterais pas à le manger s'il voulait bien s'en débarrasser. Avec le plus grand sérieux du monde, je lui explique ensuite que ma mère les faisait cuire avec des patates et des carottes, recette familiale qui s'appelle du « Miao mix ». En le voyant changer dangereusement de couleur, j'ai arrêté avant de lui rappeler que toutes les blagues ne sont pas nécessairement drôles. Mon grand-père disait parfois que si on ne peut pas obtenir quelque chose en criant, il est permis d'essayer en mordant. C'est cette sagesse que j'ai essayé de mettre en application avec mon voisin Daniel.

Tout ce que je voulais, c'était apprendre à mon voisin à célébrer sa différence pour mieux respecter celle des autres. Mais si la maison ne peut assurer ton éducation, la jungle finit toujours par le faire. Je pensais qu'à 70 ans passés, il était temps qu'il allume le feu du cœur ou, comme le disait mon grand-père, qu'il allume des bougies. Il y a une sagesse chinoise qui dit que dans l'apprentissage, il y a au moins deux étapes. Quand on commence à apprendre à l'enfance, l'apprentissage est brillant et éclatant comme le soleil du matin. Mais quand on commence à apprendre dans ses vieux jours, l'apprentissage est

comparable aux flammes d'une bougie. En effet, leur lumière illumine bien plus faiblement que celle du soleil, mais n'est-ce pas mieux que l'obscurité totale ? Et savez-vous quoi ? Mon voisin a tellement compris le message qu'on est devenu les meilleurs amis du monde.

Peu importe la couleur, la race, la religion, le sexe ou le compte en banque, disait mon grand-père, le cœur de l'homme est un pays étranger. Il suffit parfois d'en parcourir un morceau pour découvrir des coins de splendeur.

IL EST FINI LE TEMPS DES INITIATIONS

Traditionnellement chez les Sérères du Sénégal, à l'âge de 13 ans on pratiquait la circoncision et l'initiation des garçons. Dans les années 1970, c'est entre 12 et 14 ans qu'on passait au bistouri. Les garçons ainsi circoncis entraient à l'école d'initiation et, au bout d'un mois, ils en sortaient pour entrer symboliquement dans le monde des adultes et former ainsi une classe d'âge. Dans les souvenirs encore bien vivants, l'initiation comportait une bonne dose de souffrance et de torture destinée à endurcir les adolescents. Ce rite de passage m'avait fait tellement mal que bien des années plus tard, lorsqu'on m'a annoncé à l'Université de Rimouski que j'allais être initié, j'ai éprouvé une très grande peur. Mon grand-père disait que celui qui a déjà été piqué par un serpent se méfie parfois de ses lacets. Heureusement, dans ces initiations universitaires, l'épreuve la plus difficile consistait à descendre une bière sans décrocher du goulot.



Dans bien des sociétés, les rituels de passage contribuaient à adoucir cette transition entre l'enfance et l'âge adulte. Lorsque mon fils a atteint l'âge de quatre ans, j'ai menacé à la blague de le circoncire parce qu'il m'avait humilié devant un étranger. Un jour, quelqu'un avait sonné à la porte de la maison alors que j'essayais de l'endormir. Complètement frustré, j'avais lancé devant lui : « C'est qui l'imbécile qui sonne chez nous à cette heure, je vais aller voir ! » Quand j'ai ouvert la porte et que j'ai vu que le petit curieux avait quitté son lit pour me suivre, je lui ai demandé ce qu'il faisait là. Il m'a répondu devant le monsieur : « Moi aussi, je suis venu voir l'imbécile qui sonne à la porte. » S'ensuivit un grand moment de silence et de malaise. C'est le lendemain de cette humiliante frasque que pour faire réagir sa maman, j'avais sorti la menace de la circoncision en guise de punition. C'était sans savoir que mes propos allaient créer un malaise, pour ne pas dire un incident diplomatique familial. Son oncle,

un Gaspésien, avait décidé de s'insurger fortement et de foncer sur ma décision avec un bulldozer.

Au beau milieu du souper, son oncle François m'a dit :

— Boucar, j'ai entendu dire que tu voulais circoncire le petit. Pourquoi ?

Comme j'adore la provocation, j'ai répondu :

— Parce que mon grand-père disait que la quéquette, c'est comme la ciboulette : plus tu la tailles, mieux ça pousse.

— Tu ne peux pas lui imposer cette mutilation !

— Pourquoi ? À ce que je sache, ça se faisait ici il y a pas longtemps !

— Ce garçon est un Québécois et quand on vit dans un pays aussi *frette* que le Québec, ça prend une tuque !

Comme je faisais semblant de ne pas comprendre sa métaphore du chapeau protecteur, il a ajouté :

— Je vais te présenter la chose autrement. Quand un inconnu te tend une banane, Boucar, as-tu plus confiance en la banane qui a déjà été épluchée ou celle qui a encore sa pelure ?

— Tu ne m'auras pas avec ta métaphore bananière, car j'en ai une meilleure pour toi. Ici au Québec, quand tu entres dans une pièce, aimes-tu mieux humer l'atmosphère d'une aire ouverte ou renifler *une* garde-robe qui sent le renfermé ?

Je pensais lui avoir cloué le bec, mais il est revenu à la charge :

— Quand tu es habitué à marcher pieds nus sans *gougounes* comme bien des Africains, tu finis par développer de la corne et tu ne sens plus rien.

C'est là que pour conclure la bagarre, j'ai sorti les arguments assassins pour finir la guerre :

— Attache ta propre tuque avec de la broche ! Ce que tu ne sais pas, c'est que quand tu as de la corne aux pieds, tu es capable de marcher bien plus longtemps sans te reposer.

Le Gaspésien a fini alors par prendre son trou. Mais pour la circoncision de mon fils Anthony, on attend encore. Ainsi l'exige cette époque des enfants rois. On ne peut plus endurcir les garçons sans l'insurrection des mamans. C'est ce que j'ai réalisé un jour où mon garçon ne voulait pas aller à la garderie parce que sa sœur de trois mois était à la maison. Je lui ai parlé un peu sévèrement et ma conjointe m'a rappelé à l'ordre pour me dire que le temps des initiations était fini. Elle m'avait dit : « Je pense que tu sous-estimes le drame qu'il vit actuellement. Il croit que la personne qu'il aime le plus au monde, sa maman, l'a délaissé pour une nouveauté de trois mois. Il est obligé d'aller à la garderie en sachant que cette nouvelle sensation se fait chouchouter à la maison. C'est comme si, Boucar, tu partais au travail en me laissant dans le salon avec un autre homme que tu sais être mon amant. Est-ce que tu sauterais de joie en t'éloignant ? »

C'était une leçon de vie d'une indéniable pertinence que mon grand-père traduirait par : « L'épine dans la chair d'autrui est toujours plus facile à enlever. »

JE NE COMPRENDS PAS POURQUOI TU N'AIMES PAS LES NOIRS

L'un des rares cas flagrants de racisme dont j'ai été victime s'est produit en région à mes premières années au Québec, dans les années 1990. Je venais tout juste d'entrer dans un bar lorsqu'un gars assis dans un coin avec des amis m'a balancé :

— Moé, j'les haïs, les Noirs. Assez pour en tirer un.

— Quel plaisir aurais-tu à me descendre ? On ne se connaît même pas.

— Juste le fun de débarquer un nègre !

Sans en ajouter davantage, je me suis installé en retrait en attendant mon copain Abdoulaye. Le même gars s'est levé et est venu vers moi avec ses tatouages et ses gros sabots.

— Si j'étais *toé*, j'irais m'asseoir ailleurs.

— Malheureusement, tu n'es pas moi. Et je reste où je suis, mec.

Un de ses chums a saisi sa bouteille de bière et l'a balancée dans ma direction. À peine le temps de me baisser que la bouteille se fracassait contre la colonne tout près. Sur le coup, deux *doormen* sont intervenus et ont joué des bras pour expulser les trouble-fête. Abdoulaye, qui s'était pointé sur ces entrefaites, a reçu un solide coup de poing au visage qui l'a mis K.O. Pendant que je m'occupais de mon copain, l'un de nos sauveteurs m'a suggéré de rester à l'intérieur.

— Vous mettez les pieds dehors et vous en mangez une *crisse* !

Il n'a eu aucune difficulté à me convaincre, les deux énergumènes étant des sympathisants locaux d'un gang de motards.

L'ami Abdoulaye et moi avons donc patienté jusqu'à trois heures du matin. Les employés du bar nous ont fait sortir en catimini et mis dans un taxi qui nous a conduits à bon port.

Rendu chez moi, je me suis effondré et j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Et j'ai souhaité quitter définitivement le Québec pour rentrer au Sénégal. Je me demandais ce que j'étais venu faire dans un pays ou tuer un Noir qu'on ne connaît même pas pouvait procurer du bonheur à certains. Après quelques jours de traumatisme, j'ai pensé à toutes ces personnes qui, depuis mon arrivée, m'avaient ouvert grand leur cœur, leurs bras et leur maison. Reprenant peu à peu contenance, j'ai passé en revue les rencontres récentes qui m'avaient marqué. À ces gens dont j'ignorais l'existence jusqu'à ce qu'ils se dressent sur mon chemin

au moment où j'en avais grandement besoin.

Entre autres, je me suis souvenu de Patricia qui m'avait sauvé d'une mort certaine. Nous étions en 1992 et, à l'époque, je n'étais pas encore rompu aux caprices du climat nordique.

Un matin de tempête hivernale, j'avais pris le chemin de l'université située à deux kilomètres de chez moi sans m'habiller adéquatement. Le froid était d'une telle intensité qu'au bout de 10 minutes, je peinais à avancer. Je m'obstinais à aller de l'avant en accélérant la cadence pour me réchauffer, mais peine perdue. Déjà, je *pétais au frette* quand j'ai croisé un étudiant qui me signifia que l'université était fermée en raison de la vague de froid et des chutes de neige abondantes. J'ai eu la mauvaise idée de rebrousser chemin, ce qui n'a fait qu'aggraver mon état. Pour gagner du temps, j'ai décidé de prendre un raccourci à travers la cour peu fréquentée d'un couvent, en priant le ciel de trouver un véhicule dont le conducteur me prendrait à bord. Lorsque je suis parvenu sur le terrain des Sœurs du Saint-Rosaire, je titubais et claquais des dents. J'allais m'effondrer dans un banc de neige quand une dame me fit signe du cinquième étage du couvent. J'ai cheminé du mieux que je pouvais vers la porte d'entrée qui s'est ouverte presque miraculeusement.

Sœur Patricia m'a enveloppé dans une couverture et installé dans un fauteuil avant de me servir café et galettes. Sa prévenance a eu tôt fait de me réchauffer le cœur, et le reste. Et, quand les signes précurseurs de l'hypothermie sont disparus, la religieuse a appelé un taxi qui m'a ramené à la maison. Depuis ce jour, le souvenir de ma mésaventure et, surtout, de son dénouement suffit à me réconcilier avec le genre humain. J'ai pensé à ce sage, qui n'est pas mon grand-père, qui enseignait d'écrire nos blessures dans le sable et de graver nos joies dans la pierre.

S'agissant de discrimination et de racisme, mon grand-père recommandait

d’éviter d’en acheter les lunettes et, surtout, de ne pas en fournir à ses enfants. Si tu es déjà certain qu’un esprit maléfique vit sur un baobab et que le soir tu passes sous cet arbre, Boucar, tu vas finir par le voir parce que tu portes déjà les lunettes spécifiques pour le chercher.

UNE AUTRE HISTOIRE DE COULEURS PAS DRÔLE

Tous les souvenirs de mon aventure québécoise ne sont pas dans le même tiroir, il y en a que j’ai décidé de sortir et de confier au sable de plage pour les faire effacer par la marée montante. Dans ces souvenirs, il y a aussi cette fois dans les années 1990 où, cherchant un appartement, j’avais appelé un monsieur de Rimouski pour me renseigner sur un 2 1/2. Malheureusement, le simple fait d’entendre mon accent avait suffi à ce monsieur à me raccrocher au nez en coupant court à la discussion. Il n’avait évidemment plus d’appartement à louer. Comme l’affiche était encore bien visible sur l’immeuble, j’ai quand même demandé à une amie québécoise de vérifier si mes soupçons étaient bien fondés. Louise a alors appelé avec son accent typique du Bas-du-Fleuve et, surprise, l’appartement était libre et elle pouvait venir le visiter.

Nous avons alors tous les deux décidé d’aller le confronter. Arrivés sur les lieux, on trouve monsieur sur un escabeau en train de peindre un mur extérieur de sa propriété. Il a demandé qui venait visiter l’appartement et Louise de répondre que c’était elle qui avait appelé, mais que c’était moi qui voulais louer. J’ai vu alors son visage se métamorphoser et perdre le peu de gentillesse qu’il dégageait. Le plus clairement du monde, monsieur m’a signifié qu’il ne voulait pas louer son appartement à un Noir. Complètement surprise, mais surtout insultée, voilà mon amie Louise la justicière qui lui rétorque : « Ce que tu viens de dire est très raciste. Je suis un témoin et Boucar connaît ses droits. Alors, tu vas lui louer l’appartement, sinon c’est moi qui vais porter plainte contre toi. »

Quand il a vu que Louise était très sérieuse dans sa volonté de le poursuivre, monsieur a baissé la garde et décidé que je pouvais voir l'appartement. Mais j'avais décliné parce que mon grand-père recommandait de ne jamais se laisser lécher par un animal capable de nous avaler. J'avais décidé de rediriger mes recherches le plus loin possible de la maison de ce méchant barbu qui ressemblait à un père Noël.

Mais comme le vent se charge de trouver du bois à celui qui n'a pas de hache, le monsieur a fini par payer pour son manque de délicatesse. Je me demande même si ce n'est pas un missile cabalistique lancé par ma mère de son Sénégal natal qui lui avait fait du mal. Quelques semaines après cet événement raciste à mon égard, en ouvrant le journal local qui s'appelle *Le Rimouskois*, j'aperçois la face tuméfiée du même père Noël dans la section des faits divers. On y apprenait que monsieur était parti dans le bois pour cueillir des petits fruits dont il raffolait et que c'était là qu'il avait eu un accident. Un ours noir lui avait foncé dessus et lui avait infligé une sévère raclée qui lui a valu une hospitalisation.

J'imagine qu'il avait aussi dit à l'ours qu'il ne partageait pas de *spot* avec un Noir. Comme son vis-à-vis était plus belliqueux que Boucar, il lui en a fait manger toute une. Voilà pourquoi mon grand-père disait que si la maison ne peut éduquer, la jungle finit toujours par s'en charger. La nature aime si bien la diversité qu'elle a voulu que même les ours se déclinent en trois couleurs : noir, brun et blanc. Mais ça, ce monsieur semblait l'ignorer.

UN PÈRE NOËL VENU DU SUD

Le père Noël à mes yeux, c'était le grand-père universel. Celui que tous les enfants de la terre voulaient avoir pour s'asseoir sur ses genoux et lui confier leurs secrets. Je rêvais alors de personnifier un jour ce barbu. La première fois qu'on m'a proposé de l'incarner, c'était à Gaspé, où l'expérience a été plutôt ordinaire. Un petit garçon avait fini par arracher mon accoutrement et crier à son

père : « Papa, viens voir ce père Noël ! Lui est vraiment passé par la cheminée. » À la fin de ma représentation, le papa du garçon qui m'avait vu suffoquer dans le costume m'a demandé si les Noirs étaient plus résistants à la chaleur que les Blancs. Là, au moins, je me sentais capable de rebondir. J'ai fait comprendre au monsieur que je ne pouvais pas l'aider à élucider son mystère parce que je n'avais jamais été Blanc de ma vie. Si tu entends l'écureuil raconter qu'il y a un poisson borgne dans la rivière, c'est probablement la grenouille qui le lui a dit, disait mon grand-père.

J'ai appris à aimer Noël quand les Roy et les Paradis de la Haute-Gaspésie m'ont ouvert leurs bras et leur salle à manger. Puisque la place libre qu'on laissait traditionnellement à table pour les repas des Fêtes m'était réservée, je n'allais pas cracher dans la soupe alors que j'en avais ras le bol de ne pas être dans mon assiette. J'ai quand même eu un choc culturel alimentaire quand ma belle-mère m'a annoncé qu'on allait manger de la viande de bois pour souper. Je suis resté dans le salon en me grattant la tête : « De la viande de bois ? S'agit-il de morceaux de bois cuits dans une sauce tomate ? Peut-être, Boucar, que tu es tombé sur une famille où on ne fait pas la différence entre manger bio et manger un billot ? Je vais peut-être me ramasser la bouche pleine d'échardes ! Peut-on manger de la viande de bois sans faire des étrons d'arbre ? »

J'en étais là dans ma réflexion quand ma belle-maman est revenue à la charge : « J'espère qu'il te reste de la place, cher, parce que j'ai préparé une bonne bûche. » Je n'étais pas sorti du bois. Je suis tombé sur une famille de castors ou quoi ? Pourtant, quelques années plus tard, quand je suis retourné dans la belle-famille, j'étais mieux préparé. Le beau-père m'a invité à me tirer une bûche et m'a dit que ça ne le dérangerait pas d'avoir une branche de palmier dans son sapin généalogique, du moment que j'ai un bon boulot. C'est là qu'il a frappé un nœud, car l'osmose culturelle avait déjà opéré. J'ai répliqué avec les mêmes armes : « Ça tombe bien que vous soyez passionné *à planche* par la forêt, vieille

branche ! Justement, moi, c'est en apercevant votre *pitoune* de fille que j'ai réalisé que je n'étais pas fait en bois ! » Ça l'avait scié en deux. Quand nos deux monologues ont fini par accoucher d'une conversation, l'osmose culturelle opérait entre moi et mon beau-père. Toute intégration à une nouvelle culture commence par la langue.

Aujourd'hui, 20 ans plus tard, je suis devenu un membre à part entière de cette famille gaspésienne. Et s'il y a une certitude dont je peux témoigner par cette expérience personnelle, c'est que mon grand-père avait raison d'enseigner que des cœurs voisins valent parfois mieux que des cases voisines. La famille est comme un cercle de danse qu'on peut élargir à volonté pour y laisser entrer d'autres personnes qui finissent par devenir des très proches.

C'EST QUOI TON NOM ENCORE ?

Lorsque mon grand-père voyait passer un avion au-dessus de nos villages, il scrutait le ciel avant de lancer son fameux *hé kor Marie*. Ce qui signifie quasiment « gloire au mari de Marie ». Une Marie qui n'a rien à voir avec la mère de Jésus. En fait, cette expression vient du fait que nos anciens pensaient que toutes les femmes blanches s'appelaient Marie. En clamant ce slogan, mon grand-père chantait donc la puissance de l'homme blanc qui avait la capacité, disait-il, d'être à la fois un humain et un oiseau. Mon grand-père faisait partie de ces gens sur lesquels la colonisation avait laissé une empreinte presque indélébile. Il était bien difficile de lui faire comprendre que tous les Blancs ne sont pas tous des Einstein.

Grand-papa, dont je suis l'homonyme, s'appelait Boucar Siga Sikhane Diouf. Vous comprenez donc que j'ai élagué un peu ce prénom pour faciliter ma vie au Québec. Chose que mon copain malgache n'avait pas faite. J'avais étudié à Rimouski avec un ami malgache dont le nom était tellement long qu'à chaque début d'année scolaire, quand un nouveau professeur regardait la liste des

étudiants et qu'il lançait un *Oh boy !*, il répondait : « Présent ! » Pour perpétuer cette réaction engendrée par la découverte de son nom kilométrique et imprononçable, on avait tous préféré l'appeler *Oh Boye*.

Il faut dire que les problèmes d'intégration de *Oh Boye* débordaient largement son nom. Totalement perdu dans sa nouvelle terre, il est aussi devenu avec le temps un expert dans l'art de faire des conneries. Un jour, par exemple, un Québécois qui travaillait à l'épicerie est venu me voir pour m'annoncer que notre ami *Oh Boye* était venu la veille s'acheter des fraises facultatives. Monsieur était en train de faire une recette de gâteau et voulait absolument avoir ces fraises facultatives qui étaient bien indiquées dans la liste des ingrédients. L'épicier complètement dépassé, certain qu'il faisait une blague, l'avait envoyé chercher quelque part entre les raisins de la colère et les anguilles sous roche. Encore aujourd'hui, il n'y a pas de meilleure façon de faire sortir notre ami malgache de ses gonds que de le ramener à cette époque où les fraises facultatives étaient essentielles à sa recette de gâteau. La dernière fois que j'ai rencontré le Malgache au festival des Nuits d'Afrique de Montréal, je ne sais pas pourquoi mais il se faisait appeler William.

Mon frère aussi a eu une mésaventure assez tordante avec son nom lors de son premier voyage au Québec. Il n'a pas un nom très long, mais il s'appelle Sémou. Comme ce nom est bien commun au Sénégal, jamais on ne se pose de questions sur sa sonorité évocatrice. Je ne me suis donc jamais douté que son nom pouvait faire l'objet de plaisanteries. Du moins, jusqu'à ce qu'il débarque à Rimouski et que les gens commencent à me demander :

— Comment s'appelle ton frère ?

— Il s'appelle Sémou.

Évidemment, tous les vicieux et autres chercheurs de références douteuses se sont alors mis à comprendre « c'est mou ». Bref, j'ai découvert cette année-là

qu’au Québec, s’appeler Sémou, c’était dur. Le plus extraordinaire, c’est que lui ne comprenait absolument pas tout ce cirque autour de son nom. Quand il posait la question, je lui répondais que c’est parce qu’il était dans la vingtaine et que Sémou au Québec, c’est tout simplement un peu vieux comme prénom.

Une autre anecdote sur le même sujet met en scène une amie arabe qui s’appelle Azouzi. Cette fille a un jour amené son chat chez le vétérinaire. Et une fois dans la salle d’attente avec son ami poilu, elle se fait demander son nom à la réception. « Azouzi », a-t-elle répondu. La secrétaire avait alors répliqué qu’elle ne souhaitait pas connaître le nom du chat, mais celui de sa propriétaire. Pour cette dame, Azouzi ne pouvait être autre chose que le nom du minou. Cela avait tellement offusqué notre amie Azouzi qu’une fois revenue à la maison, elle se disait victime d’une injustice. « Quelle effrontée, cette secrétaire ! répétait-elle. Et toi, Boucar, appellerais-tu un chat Azouzi ? » J’avais répondu : « Absolument pas ! Moi, Azouzi, ça me fait plutôt penser à un plat exotique. “Viens manger à la maison, j’ai un restant d’Azouzi dans le frigo.” Ça sonne bien à mes oreilles. » Et mon amie esquisse un sourire. Cette provocation sympathique avait fini par la faire rire et lui faire oublier l’épisode de la clinique vétérinaire.

Moi aussi, j’ai parfois des problèmes avec mon prénom. Même si je l’ai simplifié, bien des Québécois l’écrivent avec un « d ». Peut-être veulent-ils mieux le rapprocher de Bouchard qui leur est plus familier. À ces gens qui pensent que Boucard est une déformation de Bouchard, je dois régulièrement expliquer que j’ai malheureusement fumé mon « H » dans ma jeunesse.

AVOIR UN « BLANC » DE MÉMOIRE

Quand j’étais adolescent, j’avais un ami albinos qui s’appelait Omar et il m’est arrivé de me battre avec des jeunes qui le traitaient de « cochon gratté ». Un Noir qui est blanc, c’est bien atypique et là où je voyais un simple ami, certains pas *cool* voyaient un cochon gratté. Pour endiguer cette intimidation, mon grand-

père m’a proposé de dire à ces harceleurs que l’homme est un peu comme un sabre et qu’on ne juge pas un sabre par la couleur du fourreau, mais par le tranchant de la lame. Si cette sagesse n’avait pas bien résonné dans le cœur des suppliciés de mon ami Omar, elle est restée bien vivante en moi. C’est peut-être pour cette raison qu’en arrivant au Québec, j’ai pensé que la langue française semble aussi faire preuve de discrimination par le fourreau avec la couleur noire. Tout ce qui y est noir prend une connotation négative dans la langue de Molière. Pensez aux nombreuses expressions comme le travail au noir, le marché noir, les idées noires, le mouton noir, un chat noir, les mouches noires, la bête noire, la glace noire, une colère noire, une période noire, la misère noire, un œil au beurre noir, une boîte noire, une caisse noire, une messe noire, une nuit noire, la magie noire, un trou noir, la Grande Noirceur, noir comme le diable, noir comme le poêle, je broie du noir. J’aurais pu vous en citer beaucoup d’autres, mais là, j’ai un *blanc* de mémoire ! Mais il faut que je revienne à mon histoire pour ne pas courir le risque de me retrouver sur votre *black list*. Oui, je sais que la ceinture noire au karaté ou le gâteau Forêt-Noire sonnent positivement, mais dans toute règle, il y a des exceptions.

Je me demande parfois si ce que je considérais comme une discrimination par le fourreau de la langue française n’est tout simplement pas un problème de vision. Peut-être que la langue de Molière est myope ou daltonienne. Pour cause, au Québec les hommes blancs naissent bleus et les femmes blanches naissent roses. Et quand on met ensemble des tas de bleus et des tas de roses, on dira que c’est noir de monde. Et s’ils sont bleus en venant au monde, les hommes peuvent virer au rose après le mariage. Heureusement, quand ils grisonnent et que le temps leur en fait voir de toutes les couleurs en limitant leurs capacités physiques, ils peuvent retrouver leur couleur de naissance grâce au merveilleux Viagra, évitant ainsi que madame voie rouge, qu’elle broie du noir et qu’elle cherche refuge dans les bras d’un jeune homme plus vert. Vous pouvez rire jaune, chers jeunes

lecteurs, mais un jour vous aussi aurez les cheveux blancs. Et à ce moment-là, la petite pilule bleue vous aidera à voir la vie en rose.

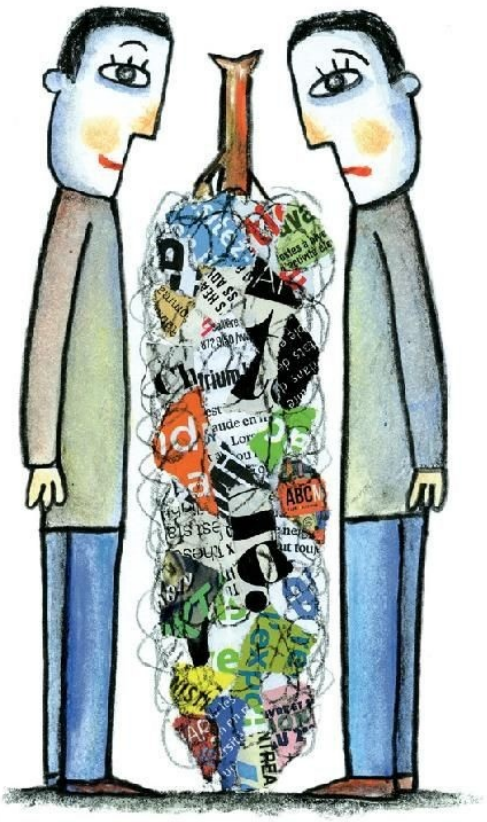
Le clivage entre le noir et le blanc est bien problématique quand les enfants sont entre les deux, comme c'est le cas dans notre famille. C'est comme si la vie des enfants mulâtres comme les nôtres était aussi une vie d'immigré. Tant que mon fils Anthony est au Québec, les gens vont le classer chez les Noirs. Mais dès qu'il met les pieds en Afrique, certains le voient comme un Blanc. On dirait qu'en matière de race, il n'y a pas de place pour la neutralité. Au pays, j'étais souvent outré de voir certaines femmes africaines s'enduire de produits chimiques réputés cancérigènes pour se blanchir la peau. Et quand je suis arrivé au Québec, j'ai remarqué tout de suite que les femmes blanches allaient dans les salons de bronzage pour faire exactement l'inverse. Mais ici comme là-bas, ce que la gent féminine essaye de s'offrir, c'est la couleur d'un mulâtre comme nos enfants. C'est là que je me suis dit que pour régler le racisme, métisser la planète au complet est peut-être la solution. Malheureusement, je ne peux pas faire ça tout seul. En fait, je suis prêt à me lancer, mais ma femme est contre ce type de bénévolat.

Quand Anthony a commencé à avoir une certaine conscience de ces clivages raciaux, il ne voulait pas que je lui réchauffe le lait qu'il buvait à la bouteille. Comme je cherchais à savoir pourquoi, monsieur m'a expliqué que le lait était blanc, donc que c'était maman qui devait le chauffer. Il a ajouté que si le lait était noir, il accepterait volontiers que je le chauffe. Drôle de façon d'envisager la famille trois couleurs ! Un jour, alors que sa maman n'était pas disponible, monsieur avait accepté exceptionnellement que je lui chauffe son lait. Pour le provoquer, je suis revenu de la cuisine avec du lait au chocolat bien froid. Je m'attendais alors à ce qu'il me demande le pourquoi du changement de menu, mais il avait avalé sa boisson goulûment sans broncher. Dans les jours qui ont suivi, c'est à sa mère qu'il demandait de rester à distance de sa bouteille de lait

pour me donner une chance de lui apporter la boisson chocolatée.

Un autre jour, sur le même sujet, Anthony m'a demandé qui étaient ces trois personnages différemment bronzés sous notre sapin. Je lui ai répondu que c'étaient les trois Rois mages : Melchior, qui était Blanc ; Balthazar, qui était Noir et Africain ; et Gaspard, qui serait un Chinois. En Acadie, on mentionne parfois l'existence d'un quatrième roi qui s'appelait Ultramar. Lui, il n'était pas guidé par l'étoile au ciel, il cherchait du pétrole. L'épisode des Rois mages, mon fils, c'était une des premières tentatives de multiculturalisme concoctées par le Seigneur. Et déjà là, il y avait un problème de discrimination : comme par hasard, c'est le Blanc qui transportait l'or, le Chinois l'encens et Balthazar l'Africain la myrrhe, une cochonnerie qui servait à embaumer les morts. Comment peut-on demander à quelqu'un d'aller célébrer la naissance du fils d'un autre avec un cadeau qui représente la mort ? Est-ce que tu as déjà entendu, mon fils, quelqu'un dire qu'il a passé un Noël noir ou un Noël jaune ? Depuis que Melchior s'est présenté avec l'or comme cadeau pour fêter la naissance de Jésus, un beau Noël, c'est toujours un Noël blanc. Tout laisse croire que déjà dans cette vieille histoire, il y avait une forme de discrimination par le fourreau.

Pourtant mon grand-père disait que la nature a toujours voulu que nous soyons aussi différents les uns des autres que peuvent l'être les arbres d'une forêt. Si dans une forêt vous croisez deux fois le même arbre, dites-vous que c'est parce que vous êtes perdu. Il faut de la diversité. Si on faisait tous partie d'une grande nation arc-en-ciel, ce serait tellement plus gai ! Il y avait trois Rois mages comme il n'y a que trois couleurs primaires. Ce qui fait la richesse des toiles des grands maîtres, ce sont les mélanges et l'éclairage qu'on leur donne. La prochaine fois que je rencontrerai un de ces anciens tortionnaires de mon ami Omar, c'est cette dernière vérité que je vais lui décliner tardivement.



Chapitre
5
LA FRICASSÉE D'HISTOIRES OU LES CHRONIQUES D'UN TRAIT D'UNION

S'intégrer à une nouvelle culture, c'est comme lire un livre plusieurs fois. La première lecture sert généralement à se familiariser avec les personnages. À la deuxième lecture, on s'intéresse davantage à l'histoire. Mais après la troisième lecture, si on arrive à raconter cette histoire avec passion, c'est qu'elle est aussi devenue la nôtre et les personnages, des membres de notre propre famille.



L'ESCALIER OU L'ASCENSEUR

L'étranger a toujours quelque chose à partager si on veut bien lui ouvrir son cœur, disait mon grand-père à juste raison. C'est ce qui m'est arrivé un après-midi du printemps 2006. Je me tenais derrière un chauffeur de taxi qui filait dans les rues de Montréal en direction de la Maison de Radio-Canada où j'avais un

rendez-vous. Comme d'habitude, il y avait un embouteillage : il fallait être patient, mais aussi méfiant à cause des nids-de-poule. C'est aussi ça, le charme de Montréal. En avril, vas-y doucement pour ton automobile ; en mai, ça ne devrait pas s'améliorer. Telle est la devise printanière des routes de la Belle Province. Un humoriste québécois disait, parlant des nids-de-poule, que le Québec était chanceux que la grande majorité des chauffeurs de taxi viennent de pays où on apprend à zigzaguer dans les nids-de-poule.

Reste que nos nids-de-poule printaniers peuvent être déstabilisants pour un étranger. L'année passée, un ami français venu en visite avec ses deux enfants a fait l'expérience des routes de Montréal au printemps. Il est arrivé chez moi en gueulant comme un possédé que nos routes étaient parmi les pires du monde occidental. « J'avais l'impression d'être sur un taxi-brousse sur les routes cahoteuses de la savane africaine où les autruches pondent dans les nids-de-poule. Je t'assure qu'à un moment donné, ça a frappé si fort que mes gosses ont percuté le toit du taxi qui nous a amenés ici », avait-il ajouté avant de poser ses bagages. J'ai laissé monsieur finir son monologue réducteur et culpabilisant avant de lui conseiller fortement d'utiliser le mot « gosse » avec parcimonie au Québec.

Si tu dis à un vieux Gaspésien que tes gosses percutaient le toit du taxi, loin de consoler tes enfants pour les bobos sur la tête, il pensera plutôt que les Français ont la poche bien trop *slack*. Que voulez-vous, les particularités lexicales et autres facéties de la francophonie sont une jungle inextricable. D'ailleurs, quand j'ai eu le malheur de glisser le mot « paquet » dans notre conversation de gosses et de poche, les enfants de mon visiteur étaient certains qu'on attendait la visite du père Noël, ce qui a permis de dévier la discussion vers des zones plus acceptables. Il a fallu aussi expliquer à mon ami français que le problème de nos routes venait des cycles de gel et de dégel qui accompagnent nos durs hivers, avec leur lot de grattes à neige destructrices d'asphalte. Du moins, c'est

l’argument douteux qu’on nous sert souvent pour expliquer la piètre qualité de nos routes. Si c’est le cas, se demandent bien des sceptiques, pourquoi les régions canadiennes ayant le même climat que le Québec ont-elles des routes qui résistent mieux aux aléas hivernaux ? Le mystère est entier.

Le Québec est une société qui semble distincte jusque dans la qualité de ses routes. À preuve, entre la Belle Province et l’Ontario, même si la frontière est physiquement existante, la suspension de la voiture nous rappelle clairement qu’on est arrivé chez nous. Quoique le printemps dernier, je suis allé à Ottawa et les nids-de-poule y abondaient par endroits. Je croyais que la capitale nationale commençait à montrer des signes ostensibles de bilinguisme quand un sage taquin de la place m’a raconté que c’était la mairie qui faisait creuser des trous sur les routes pour que les automobilistes qui arrivent de Montréal ne soient pas trop dépaysés dans leur façon de conduire. Il n’y a pas qu’à Montréal où les trous foisonnent, la ville de Longueuil où j’avais accueilli mon ami français en arrache aussi. Sur certaines routes, ça percute si fort et si rythmiquement qu’on se croirait dans un véhicule de tournée d’un orchestre de djembé de la Guinée. C’est ce pouvoir rythmique des nids-de-poule printaniers sur les carrosseries qui explique peut-être pourquoi Longueuil s’est longtemps identifiée comme la capitale québécoise des percussions.

Pour éviter que mes gamins ne se maganent trop, je ne cours aucun risque quand je quitte le bungalow au printemps avec eux. En plus d’attacher leur ceinture, je leur recommande de ne pas chanter ni de mâcher de la gomme jusqu’à ce que la voiture s’immobilise. Ainsi, ils ne se mordront pas la langue par inadvertance. Comme le disait mon grand-père, la langue a toujours intérêt à ne pas se quereller avec les dents. Je suggère d’ailleurs qu’on règle sans tarder le problème des nids-de-poule si on veut survivre comme nation, car ce sera vraiment difficile de préserver le français au Québec si on n’a plus de langue pour le parler.

Mais revenons à mon taxi pour ne pas nous perdre dans les dédales de la circulation de Montréal. J'étais concentré sur cette dernière quand la radio du taxi annonça qu'un policier du Québec venait d'être appréhendé pour possession et vente de cocaïne. Sans tourner sa tête vers moi, le chauffeur me lança ces paroles qui sont depuis restées gravées dans ma mémoire : « Voilà un monsieur qui va payer pour sa gourmandise. Dans la vie, il y a deux façons d'atteindre les hautes sphères de la société. Il y a des gens qui savent que tout progrès qui se veut significatif s'inscrit forcément dans les grilles du temps et de la patience. Ce sont eux qui prennent l'escalier parce qu'ils sont conscients de la nécessité d'un effort soutenu dans l'accomplissement. Marche après marche, ces honnêtes personnes musclent leur cœur et leurs jambes et finissent aussi par arriver à l'étage déterminé par leur destinée sans avoir rien à se reprocher. D'autres, qui veulent brûler des étapes et arriver au sommet sans effort, cherchent l'ascenseur rapide. Le policier dont on parle à la radio fait partie de ces gens qui ne savent pas que monter dans l'ascenseur social comporte parfois un risque : celui d'y être emprisonné lorsque l'électricité manque. » Voilà ce que m'a appris ce chauffeur qui devait certainement être un grand poète et philosophe de la vie.

La route de la sagesse, disait mon grand-père, est si longue et ardue que l'égarement attend à chaque détour tous ceux qui, poussés par la facilité, cherchent les raccourcis parce qu'ils n'ont pas la patience qu'impose l'apprentissage. On ne peut pas labourer, semer, récolter et manger le même jour, disaient nos anciens.

OÙ SONT PASSÉS LES VILLAGES QUI ÉDUQUAIENT LES ENFANTS ?

Dans l'évolution de nos sociétés, on dirait qu'on est passé de la dictature des parents à celle des enfants. Quand j'étais jeune, j'obéissais à la dictature de mon père et maintenant que je suis grand, il faut que j'obéisse à la volonté de mes

enfants. Si ce n'est pas ça passer sa vie en esclavage, dites-moi ce que c'est ! Mon père qui était très sévère disait que s'il n'est pas soutenu par un tuteur, un arbrisseau a tendance à pousser croche. Et comme papa avait une personnalité très attachante, dans la famille on poussait droit comme des piquets. C'est pour ça que la perspective de lui présenter mon fils, que j'ai élevé dans la liberté et le pacifisme, me terrorisait un peu. Quand je le lui ai présenté, il l'a observé faire des conneries pendant quelques minutes puis il m'a dit que si je ne voulais pas que mon enfant pleure aujourd'hui, c'est lui qui allait me faire pleurer demain. Cette remarque m'avait saisi sur le coup. Mais, après réflexion, je me suis dit qu'on est passé de l'éducation des enfants par le village à l'éducation par les livres qui a de grandes lacunes.

Nous avons éloigné des jeunes familles les plus âgés qui avaient de l'expérience avec les enfants. Maintenant, avoir un bébé se prépare très tôt. Partir le matin de bonne heure se prépare le soir. J'ai une amie qui, pour préparer la venue de son premier bébé, avait décidé d'acheter un chihuahua comme objet de pratique de la parentalité. Incapable de comprendre sa logique, je lui avais dit : « Tu es vraiment dans le champ, Annie ! As-tu déjà essayé de mettre un bébé dans une sacoche comme tu le fais avec ce petit chien ? Un chihuahua est un chien qui reste petit toute sa vie ! Si tu veux vraiment être réaliste, il faudrait que tu changes de chien avec le temps pour simuler la croissance du bébé. Commence par un chihuahua pour représenter la petite enfance mais, pour l'adolescence, change-le pour un gros chien qui ne veut plus rien savoir de la laisse, qui dort tout le temps, qui perd son poil, qui bave partout. C'est la seule façon de donner un peu de logique à ton idée saugrenue. »

Ça prend tout un village pour éduquer un enfant. Ce proverbe africain est certainement le plus populaire en Occident et j'entends souvent les Québécois le décliner. Autrefois, quand un jeune couple ramenait un bébé à la maison, il était accueilli par les grand-mères, qui étaient aussi des enseignantes de la vie. Dans

ma culture d'origine, après le sevrage du bébé, la grand-mère prenait le relais de la maman. Elle développait alors une importante relation avec le petit. Comme le petit garçon dormait avec sa grand-maman, le grand-père le taquinait en lui disant qu'il lui avait volé sa femme. « Tôt ou tard, pouvait-il ajouter, nous organiserons un combat pour savoir qui de toi ou de moi est le préféré de grand-mère ! » Une famille, disait mon grand-père, ce sont les parents qui se sont occupés des enfants jusqu'à ce que leurs dents poussent et les enfants qui s'occupent des parents jusqu'à ce que les leurs tombent. Une famille, c'est comme un arbre qu'on ne peut pas élaguer sélectivement.

Les temps où les plus vieux partageaient quotidiennement leur expérience avec les plus jeunes paraissent loin dans bien des sociétés dites modernes. Au Québec, le village qui éduquait jadis l'enfant ne semble même plus, dans certains cas, le porter dans son cœur. Dans certains restaurants et autres lieux publics, les enfants sont presque indésirables parce que leur présence dérange la quiétude des adultes. Il y a quelques années, je donnais un coup de main à mon ami percussionniste et danseur guinéen Omar N'diaye pour la sortie de son album. Le lancement avait lieu dans un bar de Montréal appelé le Club Balattou, endroit bien connu des communautés africaines du Québec. Une femme blanche qui adorait la percussion africaine était dans la salle avec ses deux enfants, dont le plus vieux était très actif, pour ne pas dire un peu turbulent, ce qui est loin d'être un défaut. Mais les mouvements et l'énergie débordante du garçon dérangeaient tellement certaines personnes présentes qu'à un moment, elles lui dirent de carrément la fermer.

Devant leurs regards accusateurs, la femme avait décidé de s'en aller. Alors qu'elle traversait la salle avec ses gamins, Omar a ordonné à ses musiciens d'arrêter. Il descendit de scène, s'approcha d'elle et s'informa de la raison de son départ. « Mes enfants dérangent la quiétude des spectateurs », répondit-elle. Touché, Omar dit à la femme, plus bas : « Je veux que tu restes dans cette salle

avec tes enfants. » Puis il ajouta, fort et ferme : « S'il y a quelqu'un dans cette salle que la simple présence sonore des petits dérange, je préfère que cette personne parte de mon spectacle. Dans quelle société souhaitons-nous vivre s'il faut chasser les enfants pour avoir la paix ? Un village sans enfants est un cimetière vivant, disaient nos anciens. » Et, juste avant de replonger dans sa musique, mon ami Omar fit un clin d'œil aux enfants. Cette histoire m'avait beaucoup touché le cœur.

ÉCOLE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Dans les années 1970, quand je commençais à apprendre la langue de Molière, nos programmes scolaires étaient une sorte de fusion entre les systèmes d'enseignement français et traditionnel de nos ancêtres. Comme le voulait la tradition, l'enseignant exerçait sur sa classe l'ascendant que le patriarche avait sur sa famille : il donnait des ordres et il fallait les exécuter sans poser de questions. C'était à l'époque où les parents montraient aux enfants à marcher et à parler et les enseignants leur apprenaient à s'asseoir et à fermer leur gueule, comme le dit si bien mon sage ami François Léveillée. En ces temps déjà très lointains, dans chaque classe du primaire il y avait trois rangées : celle des élèves brillants, celle des moyennement intelligents et celle des cancres. Aux brillants et aux moyennement intelligents, l'enseignant portait une attention particulière. Et aux cancres, il demandait de se taire et de ne pas déranger ceux qui avaient plus de neurones dans la tête. Après deux redoublements de classe, le directeur faisait venir les parents de l'élève et leur disait clairement que l'enfant avait épuisé ses cartouches et qu'on n'avait plus besoin de sa présence à l'école. Cette façon de faire était très cruelle et dommageable pour les enfants ainsi marginalisés dans les classes.

Il faut dire qu'en commençant l'école, nous, enfants d'Afrique, avions une difficulté supplémentaire par rapport aux petits Québécois ou Français. En effet,

contrairement aux jeunes dont le français est la langue maternelle, au Sénégal, quand les enfants arrivaient en classe, ils ne parlaient que leurs langues locales, le wolof, le sérère, le poular, etc. Alors, il fallait tout leur enseigner. Entre autres, leur apprendre ce qu'est une cuillère, un arbre, une chambre, etc. Bref, il fallait leur traduire en français toutes ces petites choses qu'ils connaissaient déjà dans leur langue maternelle. Évidemment, pendant les cours, les enfants avaient souvent tendance à ne communiquer que dans les langues locales. Pour contourner cette habitude qui avait tendance à retarder leur apprentissage du français, nos enseignants avaient inventé un système qu'on appelait le « symbole ». Il faut façonner l'argile pendant qu'elle est humide, dit un proverbe de chez nous.

Le symbole était parfois une sorte de chapeau affreux à l'occasion orné de cornes de bouc qu'on remettait à tout élève surpris en train de parler en classe dans une langue autre que le français. Si porter le symbole sur sa tête était une honte, le ramener à la maison était une catastrophe familiale. En effet, même si la plupart des parents d'élèves étaient des analphabètes, les enseignants avaient réussi à leur faire comprendre que porter le symbole était un signe que leur enfant ne travaillait pas en classe. Qu'il ne s'efforçait pas d'apprendre la langue des Blancs. Et que, par conséquent, il ne pourrait pas un jour devenir fonctionnaire de l'État, gagner un salaire et pouvoir acheter du riz pour toute la famille. Revenir à la maison avec le symbole était durement sanctionné par les parents. Tout le monde trouve l'idiot amusant, mais personne ne le veut comme fils, disait mon grand-père. Je suis un peu nostalgique de cette époque où l'école était considérée par bien des jeunes comme un endroit où riches, pauvres et enfants d'analphabètes avaient des chances égales de se construire un avenir en mettant du cœur à l'ouvrage.

Au Québec, aujourd'hui, on a de la difficulté à mettre en pratique cette sagesse qui dit que l'école, c'est comme les toilettes : il faut s'asseoir et forcer. C'est la

seule façon de réussir sans girafer. Le verbe « girafer » est une particularité du français d'Afrique de l'Ouest. Là-bas, un élève girafe quand il allonge son cou pour épier la copie du voisin. Girafer, c'est tout simplement tricher. Et, bien sûr, un élève qui se fait prendre à girafer aura une tache à son dossier ! « Tu as girafé à ton examen, dit le professeur à Mamadou, le cancre. Je le sais parce qu'à la question numéro 5, ton voisin a répondu : "Aucune idée." Et toi : "Moi non plus!" »

En 1970, dès la fin du primaire, les élèves étaient capables de répondre à des questions qui ressemblaient à ça : « Après une saison de travail et de discipline dans le respect de la terre, un paysan récolte et vend une tonne de pommes de terre à 1 000 $. Sachant que ses frais de production s'élèvent à 1/5 du prix de vente, calculez ses bénéfices. » Aujourd'hui, si on devait poser la même question à certains élèves du secondaire, il faudrait la formuler ainsi : « Après une saison de travail dans la discipline et le respect de la terre, un paysan récolte et vend une tonne de pommes de terre à 1 000 $. Sachant que ses frais de production s'élèvent à 1/5 du prix de vente, donc à 200 $, et que ses bénéfices sont de 800 $, soulignez les mots respect, discipline et travail et essayez de trouver en équipe de deux leur signification sur le Web grâce à vos téléphones intelligents. » Cette histoire que j'ai adaptée d'une blague existant sur le Net n'est pas, dans certains cas, très loin de la vérité. Nous traversons une dramatique période de manque de motivation pour bien des jeunes.

Parfois, quand je vois toutes les possibilités qu'ont les enfants dans les écoles du Québec sans mettre du cœur dans leurs études, ça me décourage. Mon grand-père avait raison de dire que lorsque manger, se soigner et s'abriter ne sont plus une préoccupation, la paresse n'est jamais loin pour bien des partisans du moindre effort.

GRANDI AU SÉNÉGAL ET GROSSI À MONTRÉAL

Il était une fois un pauvre paysan squelettique qui galérait à trouver sa pitance. Un jour, lui dont la seule façon de s'offrir de la viande était de se mordre la langue est convoqué par son chef de village pour récupérer sa part d'une bidoche qui provenait d'une organisation humanitaire. Le vieux Diawara – c'était son nom – qui avait entendu parler d'un gigot par personne se mit à rêver du ragoût fumant et délectable que sa femme allait lui mijoter avec cette manne viandée venue du ciel. Malheureusement pour lui, c'est un os qu'il trouva dans le sac que lui remit le chef du village. Un fémur semblable à celui qu'on donne aux chiens pour les récompenser d'avoir obéi aux ordres de leurs maîtres. Se sentant floué et très fâché, voilà Diawara qui se représente dans la maison du chef de village pour lui demander des explications. À sa défense, le chef lui expliqua que c'était la faute de la petite corruption omniprésente dans la région. Que lorsque les carcasses de mouton étaient arrivées, chaque pauvre devait théoriquement avoir cinq kilogrammes de viande, mais que les douaniers, les fonctionnaires nationaux, régionaux, départementaux et communaux impliqués dans la distribution s'étaient tous grassement servis avant de remettre les paquets d'os aux chefs de quartiers et de villages. Le notable refusa donc d'être le seul à être montré du doigt pour ce qui était un problème bien national.

Évidemment, cette histoire est une blague, mais une blague qui n'est pas très loin d'une réalité qui gangrène bien des sociétés dans les pays du Sud qu'on aime présenter dans les pays du Nord comme des républiques de bananes. De la bouche de certains politiciens, on entend souvent dire que le Québec n'est pas une république de bananes. Comme si les terres où poussent les bananes étaient les endroits les plus lugubres et antidémocratiques de la planète. Oui, il y a des problèmes dans ces républiques de bananes, mais il y a aussi une dimension extrêmement réductrice dans cette « bananisation » de tout ce qui est

politiquement déplorable. C’est la même condescendance lexicale qui amène à parler systématiquement de corruption quand il s’agit des pays du Sud et à opter pour un terme poétique comme « lobbying » quand on parle des pays du G20. Pourtant, bien des lobbyings sont des crosses organisées qui ont mené à cette crise très profonde qui ébranle les démocraties occidentales. Avec tous les scandales de corruption et de malversations qui secouent le Québec depuis quelques années, on peut affirmer sans se tromper qu’on peut ne pas cultiver des bananes et en être de grands importateurs et consommateurs. En politique, le danger de la banane est dans la pelure et, malheureusement, même pour quelqu’un qui est habitué à patiner sur la glace, rester en équilibre sur une peau de banane qui se pointe sans avertir n’est pas toujours chose facile. La corruption est une tare universelle.

Un jour, j’ai raconté la blague de monsieur Diawara à un ami marocain et notre discussion qui a suivi a tourné autour de la différence entre la corruption dans les pays du Sud et celle qu’on pratique dans les pays du Nord. Mon sage copain m’a alors dit : « Tu sais la différence entre la pauvreté d’ici et celle qu’on trouve chez nous ? Ici au Canada, les riches mangent le poulet, mais ils laissent au moins aux pauvres les abats et les pattes et autres morceaux moins nobles. Chez nous, les riches mangent le poulet avec les abats et les pattes et laissent aux pauvres les plumes. »

Heureusement, dans mon Sénégal natal, il y a une certaine solidarité nationale qui permet à celui n’ayant pas de pitance de se pointer chez des inconnus à l’heure du repas. La Téranga sénégalaise (l’art d’accueillir l’étranger) oblige à partager sa nourriture, si maigre soit-elle, avec celui dont le gros intestin, trop affamé, cherche à avaler l’intestin grêle. Chaque fois que je retourne chez moi, je réalise à quel point cette façon de concevoir la solidarité est extraordinaire. Pendant le repas chez ma mère, à Fatick, les nécessiteux arrivent de partout et maman exige toujours de leur trouver de quoi manger. Je suis certain que ma

mère va aller au paradis parce que je ne connais personne de plus généreux qu'elle. Le seul défaut de ma mère, c'est de toujours me rappeler que je suis devenu gros.

Il faut dire que lorsque je suis arrivé au Québec, en 1991, j'étais un membre du grand groupe des maigrichons. Aujourd'hui, si ma tendance d'engraissement se poursuit, je vais bientôt me présenter en disant que j'ai grandi au Sénégal, mais que j'ai grossi à Montréal. Peut-être dans quelques années, aux questions des douaniers sénégalais demandant si on a quelque chose à déclarer, il faudra que je mette cartes sur table en répondant : « Oui, monsieur l'agent, j'ai un surplus de 30 kilos. Ils sont stockés juste ici dans mes bourrelets, pour ne pas dire ce pneu autour de ma taille que je rapporte du Québec. »

Je ne pouvais jamais imaginer que le potentiel de développer des bourrelets était également en moi. Voilà aussi pourquoi mon grand-père disait que la bûche dans le jardin ne devrait pas rire de la bûche dans le foyer. Je me souviens encore précisément de ma première épicerie à Rimouski. J'étais accompagné de monsieur Jean-Pierre Forget qui m'expliquait, en poussant notre panier d'épicerie, le b.a.-ba de cette activité de chasseur-cueilleur d'étagères. Jean-Pierre m'avait, par exemple, enseigné qu'on n'avait pas besoin de payer avant de prendre les articles ou encore qu'on ne pouvait pas négocier le prix d'un poulet à la caissière. J'étais très impressionné par ce réservoir de nourriture qu'était le supermarché, avec ses piles et ses piles de bouffe transformée et ses emballages colorés que je n'avais jamais vus.

Mais, il est bien loin ce temps où je n'avais que la peau sur les os. C'est pour ça qu'aujourd'hui, quand ma mère me voit arriver chez elle, la première chose qu'elle me fait remarquer, c'est que j'ai pris du poids et que le Canada doit être un beau pays d'abondance. Ma mère voit plus clair sur mon poids que certains membres de la famille de ma blonde en Gaspésie. L'année passée, à la fête de Noël, deux tantes de ma blonde se sont chicanées à Matane à mon sujet. Pendant

qu’une trouvait que j’avais l’air plus gros à la télévision, l’autre pensait le contraire. Pour réconcilier leurs deux visions antithétiques, j’avais expliqué à Murielle et à Denise qu’elles étaient victimes d’une illusion d’optique. Il fallait leur rappeler que pendant que la télévision grossit, le noir amincit.

Mon évolution pondérale des 25 dernières années est la meilleure preuve qu’on a tous un ours qui sommeille en nous. Il suffit de le réveiller sans le surveiller pour que les dépôts de graisses s’accumulent… en attendant qu’il se décide à creuser sa tanière. Si, en Occident, ce sont les pauvres qui mangent trop riche, dans ma jeunesse, c’étaient les riches qui mangeaient trop riche. D’ailleurs, quand quelqu’un commençait à être trop bedonnant, il devenait automatiquement suspecté de faire partie de ceux qui avaient mangé la part de monsieur Diawara. De cette personne dont le statut social est rapidement visible dans les rondeurs, on dira parfois qu’elle a avalé de la levure. Cette particularité lexicale du français ivoirien est une belle façon de visualiser une fulgurante évolution pondérale. Si un Ivoirien vous dit que vous avez avalé de la levure, c’est que vous êtes gonflé. Et lui aussi, dans un certain sens. On s’en doute, cette expression concerne donc une personne qui a pris rapidement du poids, comme l’activité des levures dans une pâte provoque son gonflement. Généralement, on associe ce rapide changement de calibre à une augmentation soudaine du pouvoir d’achat. Ainsi, quand on est riche, on mange gras. D’ailleurs, pour dire de quelqu’un qu’il est riche, on dit parfois que son riz est très gras. Celui qui mange quand il n’a pas faim creuse sa tombe avec ses dents, dit le proverbe turc.

CE N’EST PAS SI SORCIER

On dit très souvent que les humoristes sont des cabotins incapables de proposer des solutions sérieuses pour améliorer la société. Dans ce texte, j’ai donc décidé de faire des recommandations pour régler définitivement les problèmes de notre système de santé. J’ai maintes fois entendu les infirmières à qui j’enseignais la

physiologie humaine dire à la blague que les trois mensonges les plus populaires dans les hôpitaux du Québec étaient : « ce n'est pas grave », « ça ne fera pas mal » et « ce ne sera pas long ».

Tous les ministres de la Santé que j'ai vus passer ont juré détenir la solution miracle pour désengorger les urgences. Pourtant, force est de constater qu'aujourd'hui, plus que jamais, le temps d'attente de bien des urgences est si long que le bénéficiaire qui veut améliorer ses chances de survie a intérêt à être en super forme avant d'aller à l'hôpital. Depuis quand, d'ailleurs, les malades d'autrefois sont-ils devenus poétiquement des bénéficiaires ? Normalement, ce sont les médecins spécialistes qui devraient être qualifiés de bénéficiaires parce qu'au salaire qu'ils gagnent, leur slogan quotidien doit être : *J'ai encore fait beaucoup de bénéfices hier !* Puisque s'intégrer c'est aussi participer, je vais laisser de côté les jeux de mots et vous faire ma proposition qui révolutionnera la façon de pratiquer la médecine au Québec.

Pour améliorer notre système de santé, je suggère d'importer la très efficace pratique du sorcier guérisseur africain qui a inspiré le vaudou haïtien. Je m'explique. Dans mon village, traditionnellement, quand quelqu'un était malade, il arrivait que le sorcier coupe la tête d'une poule et son problème était réglé. Tous ceux qui ont déjà vu une poule pas de tête savent qu'elle bouge selon des mouvements erratiques et incertains, comparables aux déplacements de certains top-modèles sur les plateformes des défilés.

Alors, dans la médecine du sorcier, tant que les poules décapitées courent tout droit, le système va bien, mais dès qu'elles commencent à zigzaguer, c'est le début d'un virage ambulatoire. Pour le diagnostic du malade, les sorciers misent sur trois possibilités. Si la poule pas de tête fait le 100 mètres en 10 secondes, c'est que le malade prend des stéroïdes. Si elle le fait en plus de 20 secondes, le malade a des problèmes cardiaques. Si, par contre, la poule ne bouge pas du tout, c'est que le sorcier s'est trompé et lui a coupé les jambes. C'est une médecine

non pas à deux, mais à trois vitesses.

Je pense que le Québec gagnerait beaucoup à adopter la médecine traditionnelle des sorciers africains. Imaginez : plus aucune infirmière, seuls des concierges qui veillent sur des cages pleines de poulets ! Finies les prises de bec avec les syndicats et les abréviations inextricables où le DG du CH rencontre le DRH du CISSS en AM et la DI du CHSLD en PM pour préparer la réunion avec le MSSS à cause du CA du CMDP ! En plus, comme médicaments génériques, les canards, les corneilles et même les goélands pourront faire l'affaire. Et en diminuant la population de poules, donc de leurs nids, on améliore aussi le réseau routier du Québec. Sans vouloir me vanter, je pense avoir trouvé la meilleure façon de mettre la main sur la poule aux œufs d'or qui empêchera le méchant déficit de plumer notre économie.

Imaginez que le docteur Boucher arrive à l'hôpital et que la seule chose qu'il a à faire, c'est de sortir son couteau pour désengorger l'urgence. Du docteur Boucher, on passe le poulet au docteur Brochet, qui refile la carcasse à madame Bouillon. Ce sera alors le retour du bon vieux bouillon de poulet, cette panacée dont l'efficacité thérapeutique est connue des grand-mères depuis l'aube des temps.

Vous voyez, régler les problèmes du système de santé du Québec, ce n'est pas si sorcier que ça. Je ne sais pas si les poules voteront pour ma proposition, car comme le disait mon grand-père : « Le bouillon de poulet est peut-être bon pour la santé, mais pas pour la santé du poulet. »



LE PIED QUI TRACE LE CHEMIN DE LA PARENTÉ

Autrefois, on développait des liens d'amitié pour former des cliques et aujourd'hui, bien des gens préfèrent cliquer sur des liens pour devenir amis. On n'a jamais été aussi stationnaire que depuis qu'on travaille assis sur les chaises roulantes devant nos ordinateurs. Comment en est-on arrivé là ?

Avant, on allait de village en village visiter la parenté. Ensuite, la poste est arrivée et avec elle la communication par le papier. Puis, ce fut le téléphone et avec lui la communication à distance. La voix parlée s'est éteinte quand on a allumé nos ordinateurs. On ne communique plus que par voie électronique. Nous laissons des traces sur le cyberespace un peu comme nos ancêtres communiquaient en laissant des traces dans le bois pour se retrouver. Pourtant, c'est le pied et non la bouche qui trace le chemin de la parenté et de l'amitié,

disait mon grand-père. Pour mieux célébrer ce proverbe, il y a une tradition malienne qui consiste à demander trois fois la route avant de partir. Une façon de célébrer les belles rencontres que je trouve bien inspirante.

Les deux premières fois, on se fait répondre de rester pour célébrer cette soirée qui est encore jeune. L'étranger s'assoit alors quelques minutes et continue de palabrer jusqu'à sa deuxième demande de route qui lui sera aussi refusée. Des dizaines de minutes peuvent s'écouler avant qu'il déclame sa troisième et dernière demande de route. C'est là que son hôte décide de le libérer en lui expliquant que la route est à lui avant de lui souhaiter bon retour. Cette demande de route est une règle sacrée. Évidemment, il est permis d'accélérer la demande de route quand on a le va-vite. D'ailleurs, mon grand-père disait souvent que celui qui a la diarrhée n'a pas peur de l'obscurité.

Cette lente et progressive façon de s'en aller est un prétexte pour prendre son temps avec les gens qui nous sont précieux. D'ailleurs, un ami malien qui s'appelle Mamadou a essayé d'en faire usage au Témiscouata dans les années 1990, et ça n'avait pas vraiment fonctionné. C'était notre première visite dans une cabane à sucre chez un vieux monsieur de la région et tout allait bien. Le condensé de jus de tronc d'arbre atterrissait sur la neige au grand bonheur des becs sucrés. La bière coulait tellement que les érables étaient jaloux. Puis, comme toute chose a une fin, arriva le moment de quitter la cabane du monsieur pour retourner à Rimouski. C'est là que mon ami Mamadou, qui se croyait encore au Mali, demanda la route une première fois, sans obtenir de réponse. Il répéta sa demande. *Idem*. À sa troisième demande, l'acériculteur lui répondit : « Tu peux toujours essayer, jeune homme ! Nous, ça fait 20 ans qu'on demande la route au gouvernement pis on ne l'a toujours pas. » Disons pour simplifier que cette fois, Mamadou avait simplement fait fausse route.

SI TU VEUX REMERCIER QUELQU'UN, FAIS-LE DE SON VIVANT

Même si mon grand-père professait souvent ce conseil, je n'ai pas eu le temps de lui témoigner ma gratitude avant qu'il quitte ce monde. C'est seulement après sa mort que j'ai commencé à mettre sur papier toute sa poésie qui a nourri ma jeunesse. Mais, pour mettre en pratique ses enseignements, il y a quelques années, j'ai écrit cette lettre pour remercier deux amis qui sont encore bien vivants. C'était ma façon de les remercier de m'avoir tendu la main au début de ma vie québécoise. Ils m'avaient tiré une bûche à côté de leur foyer et avaient remis des étincelles dans mon cœur, moi qui alors commençais à broyer du blanc. Je n'aime pas broyer du noir ! Intitulée « Bonne année, Pierre Jean Jacques », cette lettre s'adresse à mes deux amis Pierre Rioux et Pierre Gauthier. C'est ce qu'on appelle faire deux pierres d'un coup.

Mon cher Pierre, j'hésite à te souhaiter une bonne année parce que j'ai toujours été réfractaire à cette formule souvent creuse, ces deux mots qu'on lance à la sauvette à son voisin de bureau sans prendre le temps de s'arrêter, ces souhaits qui sortent de la bouche et entrent dans l'oreille de l'autre sans impliquer le cœur. Si j'ai décidé de publier ce texte, c'est pour te remercier d'avoir catalysé chez moi cet amour profond que j'ai pour le Québec. Lorsque, de ma savane ancestrale, j'ai atterri à Rimouski en 1991, j'ai vécu une deuxième naissance, sans parents pour accompagner mes premiers pas. Signer un bail, faire l'épicerie, trouver des mitaines, comprendre les codes de base qui rythment la vie des gens d'ici, tout était à assimiler. Comme la canne blanche aide un non-voyant à s'orienter, tu m'as accompagné dans la douloureuse traversée de cette nostalgie qui habite tous les déplacés dont les odeurs de sa terre d'origine sont encore fraîches dans sa mémoire.

J'ai passé mes deux premiers Noëls au pays enfermé dans mon appartement, les larmes aux yeux. Puis je t'ai rencontré, et tout a changé. J'ai encore

profondément présents en moi ces Noëls où tu renonçais à ta propre famille juste pour organiser une fête et partager ce que tu avais avec nous. Quand je dis « nous », je pense à tous ces esseulés africains, latinos, français et même québécois à qui tu offrais généreusement de venir chez toi passer le temps des Fêtes dans une famille reconstituée, ces étrangers qui sortaient de ton bungalow en emportant avec eux des bouts de la tradition québécoise.

Tu as été pour moi ce que le crabe de cocotier est à la noix de coco qui a traversé la mer pour coloniser une île lointaine. En effet, même si elle paraît coriace et solide comme le roc, la noix de coco a besoin des pinces de ce crabe ami pour s'ouvrir, germer et s'épanouir dans une nouvelle terre pour en faire la sienne. Hier, tu m'as tendu la main et aujourd'hui nos âmes sont presque jumelles, puisque la poésie de Gilles Vigneault appelle mes profondeurs autant qu'elle te chavire le cœur, l'immense Natashquanais qui chantait « Ma maison, c'est votre maison », dont tu sembles avoir fait ta devise.

Si je travaille tous les jours à essayer de raccommoder notre courtepointe culturelle si réconfortante, mon cher Pierre, c'est pour exhiber fièrement ma québécité et témoigner ma gratitude à tous ces gens qui, comme toi, m'ont ouvert grand les bras et le cœur. Chaque oiseau, disait mon grand-père, doit chanter les louanges du pays où il a passé la saison chaude. Comme me disait un jour un grand-père québécois, la dernière fois que quelqu'un s'est réalisé tout seul, il a voulu qu'on l'appelle le Seigneur. Ce que mon grand-père traduisait par : Si haut perché qu'on soit dans la vie, il ne faut jamais oublier ces gens qui nous ont tendu la main et même se sont parfois sacrifiés pour nous donner cette chance.

MA GRAND-MÈRE DISAIT…

Je me sens parfois coupable de ne pas laisser beaucoup de place à ma grand-mère dans mes histoires. Je lui ai tout de même consacré une série radio il y a

quelques années. Dans ce que mon grand-père disait, il y a aussi beaucoup de ce que ma grand-mère disait. Très solidaire, ma grand-mère professait qu'on pouvait difficilement rencontrer le bonheur sans tendre la main aux autres et partager leurs joies et leurs larmes. Puisque la main qui donne est toujours au-dessus de celle qui reçoit, on devrait, dans la pénombre, la laisser réchauffer la paume du nécessiteux, souvent nue, glacée, hésitante et tremblante. Il m'arrive parfois de mettre dans la bouche de mon grand-père des perles qui appartiennent à ma grand-mère. Cette histoire d'enfance est celle de grand-maman qui était une personne d'une grande sensibilité. Pendant une période un peu plus difficile, pour nous réconforter, ma grand-mère nous disait : « L'égalité entre tous les humains de la terre est une belle utopie, mais, malheureusement, ce n'est pas à toute oreille percée que l'on accroche des anneaux d'or. La preuve, la mer est pleine, pourtant il continue de pleuvoir dedans. Alors, si un jour vous êtes privilégié dans la vie, sachez que vous le serez davantage en étant généreux avec les moins nantis. En plus, vous ne risquez que d'être comparables au soleil qui lui n'a jamais cessé de briller au-dessus d'un village parce qu'il est petit. »



Si j’ai perdu ma grand-mère il y a bien longtemps, je me suis trouvé une grand-mère africaine à Montréal. Un jour, la vie a mis sur mon chemin cette grande dame, Mamie Henriette, qui est rapidement devenue une source d’inspiration pour sa sagesse et sa philosophie de vie. Elle était ma grand-mère adoptive au Québec et je l’aimais beaucoup. Originaire du Congo, elle est arrivée au Québec en 2000 pour assister sa fille qui avait des problèmes de santé. Après deux ans seulement, rongée par la solitude, elle fonde avec quelques aînées québécoises l’organisme Mamies immigrantes pour le développement et l’intégration (MIDI), un lieu de rencontres et d’échanges pour, entre autres, aider les personnes immigrantes arrivées au pays à un âge avancé à vaincre la solitude et à se construire un réseau social.

Les mamies de MIDI deviendront alors des gardiennes d’expérience, des raconteuses d’histoires dans les écoles et les garderies et elles offriront même

des services de soutien à des proches aidants. Mamie Henriette voyait dans cet organisme une occasion de faire à la fois des rencontres intergénérationnelles et interculturelles.

« Quand je suis arrivée au Québec, disait-elle, j'avais beaucoup d'écueils sur mon chemin. J'étais Noire, femme, vieille, et je venais d'un pays en guerre. Mais cela ne m'a pas empêché de lutter pour me trouver une place et être utile à ma société d'accueil. Nous arrivons tous avec un manteau sur le dos, et même si celui que je portais était bien lourd, je voulais l'alléger pour avoir une belle vie au Québec. Tu sais, Boucar, l'intégration ne se fait pas dans la passivité. Pour s'intégrer, il faut le vouloir et prendre les moyens. Il faut marcher vers les autres, s'intéresser à leur histoire, leurs symboles et parfois ménager leur susceptibilité. Il faut ouvrir son cœur pour leur donner le goût de venir s'engouffrer dans nos bras. L'intégration se fait dans les deux directions, mais il faut du temps.

« L'immigration est une renaissance douloureuse, surtout pour ceux qui ne travaillent pas à empêcher l'araignée de la nostalgie et de la mélancolie de tisser sa toile dans leur nouveau berceau. Il y a des immigrants qui aboutissent inévitablement dans le mur de la déception parce qu'ils ont les yeux constamment rivés sur le rétroviseur. Mais je vais te dire, Boucar, seuls ceux qui persistent à regarder plus souvent devant réussissent à maîtriser cette légitime nostalgie et à cultiver et entretenir l'espoir d'atteindre un jour la lumière qui illuminait leurs rêves d'expatriés. »

Il était une fois une grande dame dont je voulais saluer la mémoire ! Que ton âme repose en paix dans cette nation que tu avais profondément adoptée, Mamie Henriette.

J'AI POUR TOI UN ARBRE

Quelques jours avant Noël, mon fils Anthony me demande pourquoi j'utilise un petit arbre dans un pot comme « sapin » de Noël. Je décide alors de lui raconter

cette histoire que je tiens de mon grand-père. Je lui réponds que c'est pour les racines. Elles symbolisent ceux qui nous ont quittés et qu'on aimerait avoir avec nous à Noël. Couper le tronc du sapin, c'est comme couper les liens avec eux. Une famille, c'est comme un arbre qui plonge ses racines dans la terre où reposent les ancêtres. Le tronc symbolise les vieillards et chacune de ses branches prépare dans ses bourgeons naissants la prochaine génération qui, elle, perpétuera les traditions. Si avoir des racines profondes est un gage de stabilité pour un arbre, le tronc, qui symbolise les vieillards, est tout aussi important. On peut bien être à la page, mais si on veut comprendre toute l'histoire, mieux vaut avoir lu celle qui précède avant d'écrire celle qui suit. Si la rivière a un tracé sinueux, c'est justement parce qu'elle n'a pas d'ancêtre pour guider son chemin.

Chapitre 6

100 PROVERBES CHOISIS



Tous les grands raconteurs d'histoires de ma région vous diront que manier le proverbe est un art qui a ses règles. Pour celui qui veut exceller dans le domaine, choisir le bon proverbe pour la bonne situation et trouver le bon « timing » dans la conversation pour le dégainer sont deux conditions incontournables. Dans le chapitre qui suit, je vous donne une centaine d'exemples. J'ai choisi des angles humoristiques pour faciliter leur exploration.

Si la barbe était signe de sagesse, le bouc serait le roi de la planète. C'est ce qu'on dit au père Noël quand il essaye de jouer au sage dans un centre commercial. En redécouvrant ce proverbe, il m'arrive aussi de penser au Doc Mailloux qui manque souvent de nuance lorsque vient le temps de parler de dossiers épineux comme l'hérédité de l'intelligence.

On ne peut pas courir et se gratter les fesses en même temps. C'est ce qu'on dit à quelqu'un qui ne comprend pas qu'on ne peut courir deux lièvres à la fois,

comme certains chauds lapins. Dans le temps comme dans le temps, dirait le Québécois. Cela dit, mon ami Francis Reddy m'a souvent fait la démonstration qu'il était capable d'un tel exploit. Je l'ai même vu courir et se gratter autre chose que les fesses la fois où il est allé faire pipi après avoir coupé un piment fort. Même un Mexicain ne résisterait pas à ça.

Le caca n'a pas d'épine, pourtant quand on marche dessus, on clopine. C'est ce qu'on dit à quelqu'un qui ne sait pas qu'une mauvaise parole peut faire beaucoup de dommages invisibles chez celui qui en est victime. Heureusement, lorsqu'une langue sale attaque notre amour-propre, on peut essuyer l'affront avant de laver l'honneur. Essuyer avant de laver ! C'est une méthode qu'on ne peut pas faire avec la vaisselle.

Un moustique n'a jamais épargné un homme de ses piqûres parce qu'il est maigre. C'est ce qu'on dit à celui qui se plaint de se faire harceler par les fonctionnaires du Revenu malgré ses revenus bien modestes. Même si tu te perds en plein désert, dit une autre sagesse, tu n'as pas besoin de t'inquiéter si tu dois de l'argent au fisc. Ils vont finir par te retrouver et venir te collecter.

Un lion a beau être édenté, sa tanière ne sera jamais un lieu de repos pour une gazelle. C'est ce qu'on dit aux jeunes au visage tuméfié qui voulaient détrousser le vieux Chinois expert dans les arts martiaux.

Quelle que soit la longueur d'un serpent, quand on lui voit la tête, il ne reste plus que la queue. C'est ce qu'on dit à un immigrant qui pense que l'hiver ne finira jamais. On ne lui dit pas cependant que notre hiver est bien plus près du géant anaconda que de la petite couleuvre et que certaines années, il ne faut pas cligner des yeux si on ne veut pas manquer l'été. C'est vrai qu'il y a une vie après l'hiver et dans le Bas-du-Fleuve, on l'appelle le mois de juillet.

Quand le chat et la souris vivent en harmonie, les provisions de la famille en souffrent. C'est ce que disait la population pendant la commission Charbonneau

en observant à quel point l'industrie de la construction avait dilapidé les fonds publics du Québec avec la complicité de certains politiciens.

Si les lions avaient leurs historiens, les récits de chasseurs ne seraient plus pareils. C'est ce qu'on dit aussi au grand-père qui a tendance à magnifier ses exploits de jeunesse devant ses petits-enfants. Quand il raconte la fois où il a tué un ours à mains nues ou celle où il s'est réfugié sur un arbre pour échapper aux loups, sans succès, car les canidés sont allés chercher leurs amis les castors pour les aider à couper l'arbre, ce proverbe est de mise.

Ne te laisse pas lécher par un animal qui peut t'avaler. C'est ce qu'on dit au propriétaire de la petite entreprise de torréfaction de café qui se fait proposer un partenariat par Starbucks. C'est qu'on rappelle à ce petit qui ne comprend pas que le capitalisme est une chaîne alimentaire dans laquelle chacun mange celui qui le précède et devient la nourriture de celui qui le suit. À la fin, il ne restera que les gros prédateurs comme Starbucks.

Un morceau de bois a beau longtemps séjourner dans une rivière, il ne se transformera pas en crocodile. C'est ce que je réponds aussi à ma sœur qui pense qu'après un quart de siècle au Québec, je ne suis devenu rien de moins qu'une banane noircie au frigo. Je dois avouer que les idées noires me font passer des nuits blanches et que la page blanche me fait broyer du noir. C'est peut-être pour ça qu'aux yeux de ma sœur, je ressemble à un morceau de bois à qui il commence à pousser des écailles de sauriens.

L'étranger a beau ouvrir grand les yeux, il demeure partiellement aveugle dans une nouvelle culture. C'est pour ça qu'il ne faut jamais juger avant de vraiment comprendre. J'ai réalisé la véracité de ce proverbe la première fois que ma voisine de palier m'a proposé au Québec du fromage en crottes et que j'ai eu envie de répondre : « Jamais, madame, j'aurais imaginé un jour qu'un pays pouvait pousser aussi loin le recyclage. » Aujourd'hui, je vois mieux et je

n’hésite plus à déguster tous ces délices aux noms douteux que sont les crottes de fromage, le fromage en crottes et les pets de sœurs. Pour la guédille, j’attends que le Québec décide si elle entre par la bouche ou sort par les narines.

L’oiseau aussi transpire, c’est son plumage qui cache sa sueur. C’est ce que je dis à mon copain quand il croit que sa femme n’a jamais éprouvé un petit quelque chose pour quelqu’un d’autre que lui. Sa poulette aussi transpirait silencieusement et après deux enfants, tout est devenu plus perceptible. À la première prise de bec, elle a quitté le nid familial et mon ami s’est fait plumer.

Si la maison ne peut t’éduquer, la jungle s’en chargera. C’est ce qu’on dit au jeune homme qui ne voulait pas écouter ses parents et qui a fini par perdre son permis après avoir conduit sous l’effet de l’alcool. Même si on dit que l’alcool au volant est criminel, on n’a jamais vu une caisse de bière conduire une voiture. On devrait plutôt parler de l’imbécile sous l’effet de l’alcool qui est au volant. Le sage Heywood Broan disait que la première composante de la personnalité humaine soluble dans l’alcool, c’est la dignité.

Il faut vraiment faire confiance à son derrière avant d’avaler une noix de coco. C’est ce qu’on dit au politicien qui, pendant la campagne électorale, fait des promesses trop démagogiques. Quand il promet un salaire pour tout le monde, vous pouvez lui sortir cette arme de destruction massive. Ils nous font parfois avaler des trucs tellement gros que ce serait un juste retour des choses qu’ils aient à les évacuer !

Celui qui a déjà été mordu par un serpent se méfie parfois de ses lacets. Je dis souvent à mes enfants que l’initiation m’avait fait tellement mal dans ma jeunesse que lorsqu’on m’a annoncé à l’Université de Rimouski que j’allais être initié, j’ai vécu deux semaines de frousse. Je me méfiais à juste raison de mes lacets dans ce qui était une confusion entre circoncision initiatique et intoxication alcoolique.

Si l’arbre savait ce que lui réserve la hache, il ne lui aurait pas fourni le manche. C’est ce qu’on dit quand on donne à manger à un cochon et qu’il vient chier sur notre perron. C’est le cas du grand chef Donnacona que Jacques Cartier a kidnappé en 1535 pour l’emmener en France malgré tous les services qu’il lui avait rendus.

Tant qu’on n’a pas atteint l’autre rive, on ne doit jamais se moquer des crocodiles. C’est ce qu’on dit quand on nous demande notre opinion sur le dictateur qui règne dans le pays lorsqu’on y est en visite. Quand on est à la portée de celui pour qui les morts quittent les cimetières pour aller voter, la discrétion est fortement recommandée si on ne veut pas devenir l’un de ses futurs électeurs. Un autre proverbe dit d’ailleurs que celui qui toujours dit la vérité se promène avec son linceul.

On ne connaît l’utilité des fesses que lorsque arrive l’heure de s’asseoir. C’est ce qu’on dit quand après 20 ans à payer des assurances sans réclamer, un feu ou une inondation détruit notre bungalow.

Un vieillard assis voit plus loin qu’un jeune homme debout. C’est ce que nos sociétés africaines disent des anciens. En Afrique, un vieillard qui meurt est comme une bibliothèque qui s’enflamme. Si la poésie de ces affirmations est indéniable, je persiste à penser que toutes les bibliothèques qui partent en fumée ne consument pas la même quantité de savoir, car le seul temps n’infuse pas la sagesse à tous ceux qui ont vu neiger. Autrement dit, il y a aussi des vieillards assis qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez.

Le crocodile sort de l’eau et lèche la rosée. C’est ce qu’on dit quand des gens qui nagent déjà dans l’opulence ne crachent pas sur les petites pièces de monnaie des pauvres lorsque l’occasion se présente. C’est aussi une belle façon de résumer le projet de loi sur la santé aux États-Unis qui veut enlever leur couverture à des millions de gens peu fortunés pour donner plus d’argent à des compagnies déjà

milliardaires. De quoi rendre malade.

L’emprunt est le premier-né de la pauvreté. C’est ce qu’on dit au monsieur dans le centre commercial qui essaye de nous refiler une nouvelle carte avec une plus grande marge de crédit. Et malgré tout, il est rare qu’il lâche le morceau. Il insiste et insiste. C’est le cas de le dire, avec leurs taux faramineux, ils nous ont à l’usure !

L’œil ne porte pas de charge, mais il sait reconnaître ce que la tête est capable de supporter. C’est ce que dit le sage fêtard qui comprend que dans un bar, rien ne sert de vouloir rivaliser avec une bande de Gaspésiens. En effet, quand le Gaspésien t’invite pour une petite bière, ce n’est jamais une petite et ce n’est jamais une seule. Je les soupçonne même d’avoir deux foies, ce qui les rend plus résistants à l’alcool que le reste du monde.

Quand deux éléphants se battent, c’est l’herbe qui en souffre. C’est ce qu’on dit aux parents qui, après leur divorce, se bagarrent tristement par avocats interposés devant leur progéniture. Ils finissent par perdre la vache qu’ils avaient pour gagner chacun une chèvre à la fin du procès. Mais pour ce faire, ils ont dû tous les deux casser leur cochon.

Ne demande pas à un chien dont tu as coupé la queue de manifester sa joie. C’est ce qu’on dit à son ex-copine qui nous demande de rester en bons termes après avoir décidé de nous échanger contre notre meilleur ami. Mais même si ton ami est assez chien pour manifester sa joie devant toi, tu n’as pas le droit de lui couper la queue.

Quand un chasseur rentre avec des champignons, on ne lui demande pas des nouvelles de la chasse. C’est ce qu’on dit à ce chasseur sans talent devenu végétarien par défaut. Je parle ici du traqueur qui végète à ne rien faire dans la forêt ou à boire de la bière. Celui qui finit par réaliser que la chasse fait partie des sports qui font grossir.

Si tu t’es lié d’amitié avec un singe, ton bâton ne restera pas pris dans un arbre. C’est ce que se disent les anciens politiciens recyclés en lobbyistes quand vient le temps de soudoyer leurs anciens collègues. Ce qui donne raison à l’autre lucide nommé George Bernard Shaw qui racontait que les politiciens sont comme les couches de bébé : il faut les changer régulièrement pour les mêmes raisons. Bref, pour éviter qu’ils ne passent leur temps comme ces singes à ne régler sélectivement que les problèmes de bâtons de leurs amis qui sont en bas de l’arbre, mieux vaut les remplacer régulièrement.

Si l’argent poussait au sommet des arbres, certains n’hésiteraient pas à épouser des singes. C’est ce qu’on dit pour choquer ceux qui affirment ne pas être à l’argent du tout. Et ça nous fait invariablement penser à une certaine Melania Trump qui s’est prise d’affection pour ce qui a toutes les allures, et la couleur, d’un orang-outan.

On ne confie pas à une hyène le cadavre d’une antilope. C’est ce qu’on dit au riche monsieur qui engage un Don Juan italien comme domestique pour sa jolie blonde. Quand on demande à ce séducteur d’être un homme à tout faire sans lui imposer de restrictions, il se peut qu’il se transforme en hyène et ambitionne sur votre gazelle.

Quand les poules sont juges, les grains de maïs ont toujours tort. C’est ce qu’on dit à certains juges de la Cour suprême qui arrachent une à une les dents de la Loi 101 même s’ils sont incapables de dire trois mots en français. Quand les poules auront des dents, nos lois linguistiques auront peut-être aussi plus de mordant.

Quand la maladie attrape quelqu’un, elle monte un étalon, mais quand elle sort, elle monte une tortue. C’est ce qu’on dit à quelqu’un qui ne comprend pas qu’on attrape un rhume en une poignée de main et qu’il faut une semaine pour s’en sortir. C’est encore pire avec un politicien. On l’attrape par une poignée de main,

mais ça prend quatre ans pour s'en débarrasser.

La plaie du lépreux ne fait pas mal qu'à celui qui la porte. C'est ce qu'on dit à quelqu'un qui s'effondre à la vue du sang d'un autre. C'est ce que dit aussi un spectateur d'une production du Cirque du Soleil devant une contorsionniste qui essaye de se renifler le fond de culotte. Comme témoin de ces torsions corporelles, je suis souvent revenu d'un spectacle de cirque avec un lumbago.

On n'expose pas ses poules sur un rocher à la vue d'un épervier. C'est ce qu'il faut rappeler à un touriste du Texas qui se promène en Iran avec un T-shirt arborant un « God Bless America ».

Avec de la patience, on peut entrer une banane dans le derrière d'un moustique. C'est ce qu'on dit à celui qui ne sait pas qu'au bout de la patience, il y a aussi le ciel. Malheureusement, il y a des gens qui ne comprennent pas encore que cet exploit avec le moustique est bien plus facile à réaliser avec une banane qu'une pomme. Vous pouvez essayer quand même avec le fruit de votre choix si vous avez beaucoup de temps devant vous.

Tant que tu n'as pas rencontré un homme sans jambes, tu peux te plaindre de la qualité de tes souliers. C'est ce que me dit mon fils quand je me plains de ma jambe maganée qui me fait clopiner. Maintenant, pour rigoler avec mon fils, je lui demande quand il sera riche de m'acheter une jambe de seconde main. Pourquoi de seconde main ? Pour éviter que ça lui coûte un bras ! Savoir économiser est souvent plus garant de richesse qu'avoir de l'argent, disait mon grand-père.

La langue a intérêt à ne pas se quereller avec les dents. C'est ce que dit le restaurateur italien qui se fait demander de payer le *pizzo* par les hommes de bras de la mafia. Quand on a coupé l'oreille du voisin, il est permis de s'inquiéter pour son cou. Et évidemment, il est plus prudent de s'acheter un démarreur à distance !

Le mensonge donne des fleurs, mais pas des fruits. Heureusement, il peut faire deux semaines de route et voir la vérité le rattraper en une journée. C'est là que les fleurs se fanent et la relation se dessèche tranquillement. Quand cette tendre moitié qu'on aimait en entier se soustrait à notre regard pour s'additionner à un tiers dans le but de se multiplier, c'est qu'elle a certainement découvert le pot aux roses.

On n'a pas besoin de souhaiter à un bébé éléphant d'être gros quand il sera grand. C'est ce qu'on dit à celui qui souhaite au fils de Donald Trump de ne pas manquer d'argent dans sa vie. Et comme par hasard, quel est le symbole du Parti républicain ? Je vous donne un indice : ce sont des gens qui trompent énormément, mais qui ont une mémoire d'éléphant quand vient le temps de retourner l'ascenseur à ceux qui leur ont donné plus que des *peanuts*.

Ce que le poisson mange est tout bénéfice pour le crocodile. C'est ce que j'ai déjà essayé de faire comprendre à mon voisin qui est maniaque du gazon. Je lui ai proposé de remplacer sa tondeuse par un mouton. Le mouton qui est une sorte de tondeuse biologique va à la fois brouter le gazon et fertiliser avec ses crottins. Le plus merveilleux, c'est qu'à la fin de l'été on peut manger cette tondeuse avec notre famille. De ce fait, ce qu'a mangé le mouton est tout bénéfice pour le propriétaire du gazon. Mon voisin avait décliné ma proposition écolo.



Tout ce que la colère rapporte à l'humain, c'est de le rendre plus vilain. C'est ce qu'on dit au grognon qui ignore cette autre sagesse qui raconte d'ailleurs que le rire est une chirurgie esthétique faciale à la portée de tous.

Le bâton atteint les os, mais n'atteint pas les vices. C'est ce qu'on dit à celui qui ne sait pas que la violence physique ne fait que masquer les problèmes chez celui qui reçoit les coups. Dans ma jeunesse, c'était la méthode de correction la plus populaire dans les écoles. Parfois, si la maîtresse faisait ses corrections, c'était le docteur qui, juste après, faisait les examens. C'est là que l'élève recevait ses points… de suture. J'exagère.

Le chien a intérêt à prendre au sérieux l'os qui a résisté à l'hyène. C'est ce que disaient les généraux de l'Armée rouge quand, après avoir quitté Kaboul, ils ont vu les chars américains entrer en Afghanistan. L'Amérique a aussi buté solidement sur l'os que les Soviétiques n'ont pas réussi à entamer.

Jette un chanceux dans la rivière, il en ressortira avec un poisson dans la bouche. C'est ce qu'on dit à quelqu'un qui vient de gagner pour la troisième fois le gros lot du Loto. Ou ce que je me dis chaque fois que je réalise qu'en venant de si loin pour patauger dans le Saint-Laurent, j'ai attrapé la plus jolie des crevettes de Matane !

Ne crie pas tes peines sur tous les toits, l'épervier et le vautour s'abattent sur le blessé qui gémit. C'est le contraire de ce que dit ma femme à mes enfants : « C'est important de sortir ta peine ! » Mais c'est fascinant de constater que pour les plus vieux, moi par exemple, son « laisse sortir ta peine » devient souvent un « arrête donc de chialer » !

Pour éteindre un feu, on n'a pas besoin d'eau potable. C'est ce qu'il ne faut pas dire à la fille qui ne nous intéressait pas tant que ça, mais qu'on essaye de *cruiser* en fin de soirée pour ne pas retourner dormir seul. Quand un flic vous arrête sur le chemin de retour de cette soirée et vous dit qu'avec la face qu'elle a, n'essaye surtout pas de me faire croire que tu n'es pas bourré, c'est que vous êtes dans une telle situation.

Quand ramasser devient très facile, se courber devient difficile. C'est ce qu'on doit rappeler à celui qui vient de gagner le gros lot du 6/49. Si tu gagnes le gros lot, tu vas avoir bien des problèmes, m'a dit un jour un ami. J'ai répondu que j'étais quand même prêt à courir le risque, car je n'ai pas été éduqué dans ces belles valeurs chrétiennes de renoncement et de diabolisation de la richesse. J'ai tellement de gens avec qui partager cet argent !

Quand la pauvreté frappe à la porte, il arrive que l'amour s'envole par la fenêtre. C'est ce qu'on dit au riche à qui la grande blonde qui lui sert d'escorte essaye de faire croire qu'elle est folle de lui. Méfions-nous de tous ces partenaires pour qui un coup de foudre, c'est une grande maison et beaucoup d'argent. Vous voulez être sûr que votre femme vous aime ? Restez dans votre bungalow !

Il est si intelligent qu'il peut vous dire où se cachent les fesses d'un serpent. C'est ce que me disait mon grand-père quand je ramenais mes bulletins de l'école. Aujourd'hui, j'ai un doctorat en biologie et je ne sais pas encore où se trouvent les fesses de serpents. Mais, comme le dit cette sagesse universitaire, des chercheurs qui cherchent on en trouve, mais des chercheurs qui trouvent on en cherche.

Tant qu'il n'est pas minuit, le lion ne dit pas qu'il dort sans souper. C'est ce que disent tous les partisans de cette équipe qui tire de l'arrière par un but jusqu'à la dernière seconde de jeu. C'est ce que disent année après année les partisans des Canadiens malgré leur jeûne forcé de bientôt 25 ans où tout ce qu'ils ont eu à se mettre sous la dent, ce sont des Molson à 15 $ la canette.

Si tu frappes ta tête sur une cruche et que ça sonne creux, n'en déduis pas forcément que la cruche est vide. C'est ce que disait ma grand-mère à mon grand-père lorsqu'il commençait à manquer d'humilité. Quand vous entendez une personne dire qu'en matière d'humilité il n'y a pas grand monde qui lui arrive à la cheville, vous pouvez lui servir ce proverbe qu'on croit plus asiatique qu'africain.

Le bruit du fleuve n'empêche pas les poissons de dormir. C'est ce que disent certaines personnes de Montréal pour indiquer que leur ville et celle de Québec ne combattent pas sur le même ring. Que les insultes de certains animateurs de Québec qui entretiennent cette fausse rivalité leur passent dix pieds au-dessus de la tête. C'est l'histoire du lièvre qui en veut à la montagne, mais la montagne ne sait pas que le lièvre existe.

Quelle que soit la direction du vent, le soleil suit toujours son chemin. Le chien aboie et la caravane passe quand même. À moins que le chien aboie en courant et que la Dodge Caravan lui passe dessus. Un grand-père qui n'est pas le mien disait qu'un chien poursuit une voiture comme un vieillard essaye de séduire une

jeune femme. Dans les deux cas, c'est quand on attrape le gibier qu'on ne sait pas quoi faire avec.

Celui qui est impatient d'avoir un enfant épousera une femme déjà enceinte. C'est ce qu'il faut dire à celui qui veut récolter sans semer. Ce qui arrive rarement avec les hommes, qui aiment bien labourer puis laisser la terre en friche sans trop s'occuper du fruit de leur amour.

Qui est monté sur l'éléphant n'est pas battu par la rosée. C'est ce que le policier dit à l'autre criminel qui lui sert de délateur. Tous les gangsters sont bons pour la geôle, sauf toi. Mais quand l'éléphant trébuche, il arrive que celui qui se croyait à l'abri de la rosée soit bien arrosé en tombant dans la mare.

Poussière aux pieds vaut mieux que poussière au derrière. C'est ce qu'il faut dire au paresseux qui se plaint à longueur de journée de sa pauvreté en restant assis. C'est pour cette raison qu'au Québec, quand quelque chose ne marche pas à notre goût, on organise une marche pour soulever la poussière en espérant que les changements arrivent à grands pas.

Quand la malchance te guette, un coup de pied de mouche peut tuer ta vache. C'est ce qu'il faut dire à la personne dont la maison a été atteinte deux fois de suite par la foudre. Ensuite, il faut lui demander de sacrifier une poule pour conjurer le mauvais sort. Une autre version dit : « Quand la malchance t'habite, même une banane mûre peut te casser une dent. »

La beauté est une demi-faveur donnée par Dieu, l'intelligence en est une entière. C'est ce qu'il faut dire à la fille qui instrumentalise ses charmes pour grimper dans l'échelle sociale. La mesure de la chute, c'est la hauteur. Vous aurez par ailleurs compris qu'à moi, le bon Dieu m'a donné une faveur et demie ! C'est ce que me dit ma belle et très intelligente maman.

Même l'homme le plus fort, le lit peut le vaincre. C'est ce qu'il faut rappeler aux gens qui ne comprennent pas encore que le lit est l'endroit le plus dangereux du

monde : 99 % des gens y meurent, disait Mark Twain. Sur le même thème, mon grand-père disait que ce qui est plus fort que l'éléphant, c'est la brousse.

Toujours courir n'empêche pas de mourir, tout comme aller au ralenti n'empêche pas de vivre. C'est ce que la tortue répond désormais au lapin qui lui propose une compétition. Les Blancs ont inventé la montre, mais ils n'ont jamais de temps. Dommage pour eux tout de même de courir autant, mais de quand même voir toutes les médailles d'or être remportées par des athlètes de couleur sur les pistes de course.

Le coupable, c'est celui qui en a beaucoup à dire. C'est ce qu'il faut dire à celui qui ne sait pas encore que trop s'expliquer est une façon de s'accuser. Je recommande d'ailleurs à tous les maris qui rentrent à 4 h du matin tachés de rouge à lèvres d'invoquer leur droit de garder le silence. Vous aurez l'air tout aussi innocent, mais vous ne serez pas coupable jusqu'à preuve du contraire.

Le temps est l'ennemi de la beauté et l'allié de la mocheté. C'est ce qu'il faut dire pour faire comprendre à une personne qui se plaint d'être moche qu'elle sera la seule à s'améliorer en vieillissant. Si, au Québec, on dit de cette personne laide qu'elle a pigé tard dans le sac à faces ou qu'elle est faite avec des retailles de grimaces, mon grand-père parlait de cette laideur qui a amené le crocodile à se cacher dans la vase.

Si tu veux dormir en paix, ne marie pas la plus belle fille du village. C'est ce qu'il faut dire à ce garçon jaloux qui a épousé, comme le disait l'humoriste algérien Fellag, la Juliette que convoitaient tous les Roméo de sa région. Pour ma part, depuis que j'ai marié la plus belle fille du village, c'est elle qui ne dort plus en paix. Je ne suis peut-être pas jaloux, mais je fais de l'apnée du sommeil !

Si tu tues un jeune hippopotame, tu as tué aussi sa mère. C'est ce que ma mère disait d'une voisine devenue presque un fantôme humain depuis la mort accidentelle de ses deux enfants. Cette femme était morte, mais elle avait erré

dans le village au moins une dizaine d'années avant d'être enterrée.

Si tu as beaucoup, donne une partie de ta richesse et si tu n'as pas beaucoup, donne une partie de ton cœur. C'est la devise de toutes les personnes qui choisissent le bénévolat comme façon d'améliorer leur société. En plus, il a été démontré que le don fait autant de bien dans le cerveau du donneur que dans celui du receveur. Alors, soyons égoïstes et donnons de la poche ou du cœur.

La jeunesse parle avant d'écouter et la vieillesse écoute avant de parler. C'est ce qu'il faut rappeler aux jeunes qui ne comprennent pas encore qu'il y a parfois plus de sagesse à écouter qu'à parler. Aux gens qui ne savent pas que lorsque les conséquences que notre parole va engendrer sont plus élevées que le plaisir de parler, il est fortement recommandé de la boucler. Tiens, ça me fait penser à certaines stations de radio. Des radios parlées justement.

Les enfants regardent dans le futur, la vieillesse dans le passé alors que les ancêtres vivaient dans le présent. C'est ça le véritable choc des générations. Un lucide nommé Pierre-Jean Vaillard exprimait ce décalage en écrivant : « S'il y a tant d'accidents sur les routes, c'est parce que nous avons des voitures de demain, conduites par des hommes d'aujourd'hui sur des routes d'hier. »

Un acacia ne tombe pas à la volonté d'une chèvre affamée qui convoite ses fruits. C'est ce qu'il faut rappeler à ceux qui ne savent pas que si les prières des chiens étaient exaucées, il pleuvrait des os tous les jours. C'est ce que réalisent aussi des héritiers quand ils voient celui dont ils souhaitaient l'allégement des souffrances se remettre sur pied. Leurs prières intérieures n'ont pas été entendues et, comme les chèvres, ils devront trouver un substitut aux feuilles d'acacia tant désirées.

Si un petit arbre sort de terre sous un baobab, il mourra arbrisseau. C'est peut-être pour ça que Jésus n'a pas eu d'enfant. Quand ton père marche sur l'eau et la transforme en vin, il est bien difficile de faire ta marque et de l'impressionner en

mettant du caramel dans une Caramilk. Attirer la lumière devient alors aussi difficile que pour le petit arbrisseau qui essaye de pousser sous le baobab.

Celui qui rame lorsqu'il est entraîné par le courant fait rire les crocodiles. C'est ce qu'il faut dire à celui qui n'a pas encore entendu John Lennon chanter que la vie, c'est ce qui nous arrive quand on est en train de faire autre chose. Ce proverbe est aussi la preuve que les crocodiles ne font pas que verser de fausses larmes. Ils rigolent aussi parfois de nos conneries.

Si la rivière a un tracé sinueux, c'est parce qu'elle n'a pas d'ancêtres à suivre. C'est ce qu'il faut dire à ceux qui ne savent pas que lire la page qui précède permet de mieux écrire celle qui suit. Ce sont les arbres qui ont plus de branches que de racines qui sont à la merci du vent.

Si tu portes un vieillard depuis l'aube et que le soir tu le grondes, il ne se souviendra que d'avoir été grondé. C'est ce qu'il faut dire à tous ces gens qui manquent de tendresse envers les personnes âgées dans les résidences pour aînés. Il faut être tendre avec ceux qui ont tapé les chemins qui nous permettent de marcher plus facilement aujourd'hui. En plus, il ne faut jamais oublier que ce qu'on leur fait est aussi une image miroir de ce qui nous attend.

Il est plus facile d'entendre un arbre qui tombe qu'une forêt qui pousse. C'est ce qu'il faut dire à celui qui trouve que les bonnes actions n'ont plus beaucoup de place dans les médias devenus un peu trop catastrophistes. Malheureusement, ce sont les tonneaux vides qui font aussi plus de bruit. Quand on parle de « la bonne nouvelle TVA », c'est qu'on emprunte le mauvais chemin. Celui qui préfère les arbres qui tombent.

Quand le Chinois bégaye, l'interprète a beaucoup de travail. C'est un pseudo-proverbe qui a été inventé par quelqu'un qui n'est pas d'origine chinoise et qui trouve cette langue déjà impénétrable sans bégaiement. C'est peut-être le même qui a trouvé par le passé que les Chinois étaient de couleur jaune. Peut-être aussi

le même qui pense que de l'autre côté des rapides de Lachine, on est en Asie et non à Dorval.

Celui qui a déjà chevauché un porc-épic échangerait sa maison contre une selle. C'est ce qu'on dit à celui dont le laxisme organisationnel a failli mener à la catastrophe. C'est une version extrême du chat échaudé. Personnellement, échaudé ou pas, j'opterais sans hésitation pour le « Ice Bucket Challenge » plutôt que de jouer au fakir avec mon postérieur.

Même si le secret n'a pas de jambes, il franchit très vite les rivières. C'est ce qu'il faut rappeler à ceux qui ne savent pas encore que le secret est une chose qu'on dit à une personne à la fois. Et avec le temps, le secret devient une chose que tout le monde pense être le seul à savoir. Quant au secret le mieux gardé, on peut le définir comme quelque chose que tout le monde sait, mais que personne ne crie sur tous les toits.

Je vous avais prévenu est plus beau dans la bouche d'un sage que *Je le savais que ça allait arriver*. C'est ce qu'il faut dire à ceux qui ne comprennent pas encore qu'il est préférable de prévenir que de guérir.

On ne donne pas de coup de poing sur la mâchoire de quelqu'un qui tient notre doigt entre ses dents. C'est parce qu'on ne sait jamais comment les mâchoires vont se déplacer. Vont-elles descendre ou monter ? C'est aussi pour ça qu'il est fortement risqué de se tromper de nom de fille quand on veut manifester ostensiblement son plaisir à sa femme pendant ces petites gâteries prisées de certains hommes. Il se peut qu'elle s'accroche.

Dans une amitié entre l'huile et l'eau, l'eau est en bas et l'huile en haut. C'est ce qu'il faut rappeler aux pays qui, au nom de l'amitié, pensent nouer des relations commerciales équitables avec la Chine. L'empire du Milieu veut désormais être au-dessus. Léger comme l'huile, il avance silencieusement sur ses partenaires

commerciaux aqueux qui pensent faussement s'engager dans un mélange homogène.

Quand un homme te donne dans l'ombre un coup de pied, il faut lui en donner dix publiquement, sinon le salaud ira dire partout que la nature t'a privé de membres pour répondre. C'est la devise de ceux qui ne veulent pas tendre l'autre joue. Malheureusement, comme le disait un autre sage : « Œil pour œil, dent pour dent, le monde entier sera bientôt aveugle et édenté. »

Se tromper de chemin, c'est apprendre à connaître son chemin. C'est ce qu'il faut dire à son enfant qui, après une année dans un programme d'études, découvre qu'il doit absolument changer de direction. Après, il faut lui rappeler aussi que la terre est ronde et que s'il veut faire le tour de tous les programmes avant de se décider, il va finir par tourner en rond.

L'homme revit à travers les enfants qu'il a éduqués, les arbres qu'il a plantés et les paroles qu'il a prononcées. C'est ce qu'il faut rappeler à ceux qui croient que l'immortalité est seulement cachée dans leurs spermatozoïdes ou leurs ovules. Il n'y a pas que les petits poissons des schnolles pour continuer à faire frétiller notre existence, il y a aussi l'amour et la solidarité. Une sagesse orientale dit sur le même sujet : « Si tes projets portent à un an, plante du riz ; à 20 ans, plante un arbre ; à plus d'un siècle, développe les hommes. »

Chaque oiseau chante les louanges du pays où il a passé la saison chaude. C'est pour cette raison que l'oiseau migrateur que je suis fredonne le Québec qui lui a beaucoup donné. En plus, son drapeau si haut soit-il dans mon cœur n'a jamais fait ombrage à ma différence.

Pour arranger une palabre, on n'apporte pas un couteau qui tranche, mais une aiguille qui coud. C'est ce qu'il faut rappeler aux médias quand vient le temps de débattre du vivre-ensemble. Malheureusement, la parole qui divise est plus

payante en ondes que celle qui rassemble. Dans certaines radios aux opinions tranchantes, les couteaux sont non seulement bien effilés, mais ils volent bas.

Pendant que la hache use la bûche, la bûche use la hache. C'est que je dis aux gens qui ne savent pas que je me québécise pour mieux africaniser le Québec. Bientôt, je vais proposer à l'Assemblée nationale de remplacer la monogamie à répétition par une polygamie simultanée. Puisque l'endroit demeure un « boys' club », je suis convaincu que mon projet de loi passerait. Mais je ne le ferai pas, car ça n'obtiendrait jamais l'approbation royale. Celle de la reine de mon cœur.

Le mal que sème un grand personnage pousse sur la tête de son enfant. Je me demande si les enfants de Donald Trump sont véritablement fiers de ce que leur papa leur lègue en héritage. Comme le disait Einstein, la vitesse de la lumière étant supérieure à celle du son, bien des gens ont l'air brillant jusqu'à ce qu'ils ouvrent la bouche.

Si le père et la mère se disputent pour un œuf, l'enfant n'aura jamais de poule. C'est pour ça que certains garçons décident qu'ils ne veulent pas d'enfants après avoir été témoins de la guerre opposant maman et papa pour la garde des petits. La meilleure façon d'éviter les dommages collatéraux du divorce, c'est de ne pas se marier, disait mon grand-père.

Le proverbe est l'esprit d'un seul et la sagesse de tous. C'est pour ça que je mets tous les proverbes africains et même d'ailleurs dans la seule bouche de mon grand-père. Pourquoi dire ce qu'on peut faire dire aux autres ? J'ai peur de me faire livrer un jour une mise en demeure par un ange ou une missive de mon grand-père réclamant ses droits d'auteur. Quand Boucar Diouf aura des petits-enfants, dit parfois un jeune humoriste acadien nommé JC Surette, ils diront : « Mon grand-père disait toujours, mon grand-père disait toujours. »

Cœurs voisins valent mieux que cases voisines. C'est pour ça qu'il m'a fallu faire 7 000 kilomètres pour trouver la femme de ma vie. Aujourd'hui, entre ma

blonde et moi, c'est la symbiose. Quand elle broie du noir, c'est moi qui fais des nuits blanches et quand que je fais de l'argent au noir, c'est elle qui blanchit. Pour les employés du fisc canadien qui liront ce texte, je dois préciser que pour l'argent au noir, c'est une blague. Je tiens à faire cette parenthèse parce que je n'ai pas encore tous mes papiers d'Immigration Canada. Mon grand-père disait : « Tant qu'on n'a pas encore atteint l'autre rive, il ne faut jamais se moquer des crocodiles. »

Quand un homme meurt, ses jambes s'allongent. On a tendance à exagérer et parfois même à anoblir la vie de celui qui vient de partir. Ainsi, quand un nain qui a eu un petit rôle dans un court métrage meurt, le curé dira qu'on a perdu un grand acteur.



Pour qu'un enfant grandisse, il faut tout un village. C'est le proverbe africain le plus populaire en Occident. Probablement à cause de l'individualisme qui a vu

progressivement le village s'effacer autour de l'enfant et de ses deux parents. On parle même aujourd'hui de famille nucléaire. On cherche à abolir le nucléaire partout sauf dans nos familles. Pourtant, quand une famille nucléaire pète, ça laisse aussi des traces pour plusieurs années.

Le soleil n'a jamais arrêté de briller au-dessus d'un village parce qu'il est petit. C'est ce qu'il faut dire à tous les coopérants qui donnent de leur temps ou de leur argent pour soulager les plus vulnérables. Tous ces gens qui, comme des rayons de soleil, illuminent du mieux qu'ils peuvent le quotidien de ceux qui se sentent constamment dans la pénombre.

Quand on est vieux, c'est avec le bois qu'on est allé chercher dans sa jeunesse qu'on se réchauffe. C'est ce que devraient dire les vendeurs de régimes d'épargne à ceux qui ne veulent pas économiser pour leurs vieux jours. Moi, j'ai une fondation qui s'appelle « la fondation pour la retraite tropicale de Boucar Diouf ». Parce que je veux bien faire des économies, mais j'ai horreur du bas de laine ! En achetant ce livre, vous donnez quelques pièces à ma fondation et votre geste va me permettre de me payer quelques cordes de bois en réserve.

Ne te lasse pas de crier ta joie d'être en vie et bientôt tu n'entendras plus d'autres cris. C'est ce qu'il faut rappeler aux gens qui ne savent pas que le bonheur entre chez quelqu'un à la hauteur de l'ouverture qu'on lui aménage. Ceux qui ne savent pas, comme le dit cette autre sagesse, que si les grands bonheurs viennent peut-être du ciel, les petits bonheurs viennent de l'effort.

Ce n'est pas la bouche, mais le pied qui trace le chemin de la parenté et de l'amitié. C'est ce qu'il faut rappeler à tout le monde pendant le temps des Fêtes. Que prendre le téléphone et appeler ses parents dans la résidence où ils passent leurs vieux jours ne peut remplacer une visite. C'est le proverbe que me répète aussi ma mère à la fin de chaque conversation téléphonique.

La langue peut devenir un lion et bondir sur son maître. Il arrive à l'humain de se faire pendre non pas par le cou, mais par la langue. On est maître de sa parole avant de la prononcer, mais on peut en devenir l'esclave une fois qu'elle a quitté notre bouche, dirait mon grand-père. Si certains proposent de tourner sept fois la langue dans sa bouche avant de parler, moi je crois que deux ou trois fois, c'est largement suffisant à moins d'être une langue de vipère.

On ne traite pas de la même manière un moustique qui se pose sur la cuisse que celui qui se pose sur les testicules. On ménage toujours ceux qui peuvent nous faire du mal par ricochet. C'est principalement aussi pour cette raison que je ne suis pas fanatique de nudisme. Il y a une partie de mon anatomie que je ne souhaite pas exposer à une mouche à chevreuil. Quand tu en vois une s'installer au bon endroit, que tu tapes dessus ou que tu la laisses prendre une bouchée, tu vas regretter de ne pas avoir gardé ton caleçon. L'habit ne fait pas le moine, mais il protège le moineau, disait mon grand-père !

Une famille, c'est comme un arbre qu'on ne peut élaguer sélectivement. C'est ce qu'il faut rappeler à ceux qui croient qu'on peut bannir un membre d'une famille parce qu'on n'est pas fier de son comportement. Même si votre frangin a pactisé avec le diable, il restera des vôtres par le lien du sang.

La dernière demeure d'une feuille se trouve au pied de l'arbre. C'est cette vérité qui pousse bien des déplacés de cette planète à retourner mourir sur la terre qui les a vus naître. Dans la tradition sérère, on parle même de gens au seuil de la mort qui, poussés par une force surnaturelle, peuvent se déplacer sur de longues distances pour aller mourir dans leur village.

Le paysan espère la pluie, le marcheur espère le soleil et les dieux hésitent. On ne peut pas faire plaisir à tout le monde. Si vous voyagez avec deux enfants qui ont des centres d'intérêt diamétralement opposés, vous allez mieux comprendre ce proverbe. Quand l'un veut aller au musée, que l'autre veut magasiner et que

les parents veulent se reposer, Dieu hésite. Et, comme d'habitude, c'est la maman qui finit par décider !

Ce n'est pas le but de la promenade qui est important, mais les petits pas qui y mènent. C'est le proverbe à dire au jeune homme qui découvre l'amour. Le sage Clemenceau ne disait-il pas que le meilleur moment de l'amour, c'est quand on monte l'escalier ? Alors, pourquoi ne pas partir du sous-sol ? Malheureusement, avec Internet, les jeunes d'aujourd'hui apprennent un peu trop vite à prendre l'ascenseur. Un ascenseur avec vue panoramique en plus.

Une maison de paille où l'on rit vaut mieux qu'un palais où l'on pleure. Le bonheur arrive en regardant en bas pour mieux apprécier ce qu'on a, disait parfois ma mère. Mieux vaut parfois être pauvre et heureux que riche et malheureux. Mais rien n'empêche aussi d'être riche et heureux. Alors, pour départager les lecteurs optimistes des pessimistes, je vous demanderais ici de faire votre choix entre les deux possibilités.

La main qui donne est toujours au-dessus de celle qui reçoit. C'est pour ça qu'il faut la laisser réchauffer celle du demandeur. Surtout quand il fait froid dehors. Même si la main ne peut jouer à la chaufferette, un sourire franc adressé à l'autre peut aussi réchauffer le cœur au-delà de l'hiver.

Nous n'héritons pas de la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos petits-enfants. C'est ce qu'il faut répéter à ceux qui ne connaissent pas cette sagesse amérindienne qui dit : « Lorsque l'homme aura tué le dernier animal, coupé le dernier arbre et pollué la dernière goutte d'eau, il comprendra peut-être enfin que l'argent n'est pas comestible. »

Remerciements

Merci d’avoir voyagé avec moi dans ce mélange hétéroclite d’histoires à saveur proverbiale. Dilater la rate et toucher le cœur étaient au centre de mes préoccupations dans ce modeste bouquin consacré à la mémoire des anciens et à la célébration de l’oralité. Merci à mon ami et collaborateur de longue date, Louis-François Grenier, dont les mots d’esprit ont trouvé place dans ce texte. Merci aussi à mon ami Mathieu Fournier pour la révision du livre et les suggestions. Merci à tous les anciens et aux grands griots qui ont alimenté ma soif de verbes. Un merci particulier à ma conjointe, Caroline, et à mes deux enfants, Anthony et Joellie, pour l’inspiration et le bonheur qu’ils m’apportent tous les jours.

Sous l'arbre à palabres, mon grand-père disait... 2.0

«Le proverbe, c'est le trampoline grâce auquel la parole prend de l'altitude, c'est l'esprit d'un seul devenu la sagesse de tous, c'est la parole qui rassemble, dilate la rate, celle qui touche le cœur et titille les neurones pour mieux unir les humains. Par la bouche de mon grand-père, découvrez dans ce bouquin quelques perles de la sagesse africaine. Des histoires d'hier racontées par les hommes d'aujourd'hui pour les générations de demain. Ainsi le disait si bien un sage de ma région.»

– Boucar Diouf

editionslapresse.ca

9 782897 096682

les éditions LA PRESSE